

LE ROMAN COMPLET

PAUL DARCY

1 Fr. **25**

LE VOLUME

TOUT MON CŒUR POUR T'AIMER



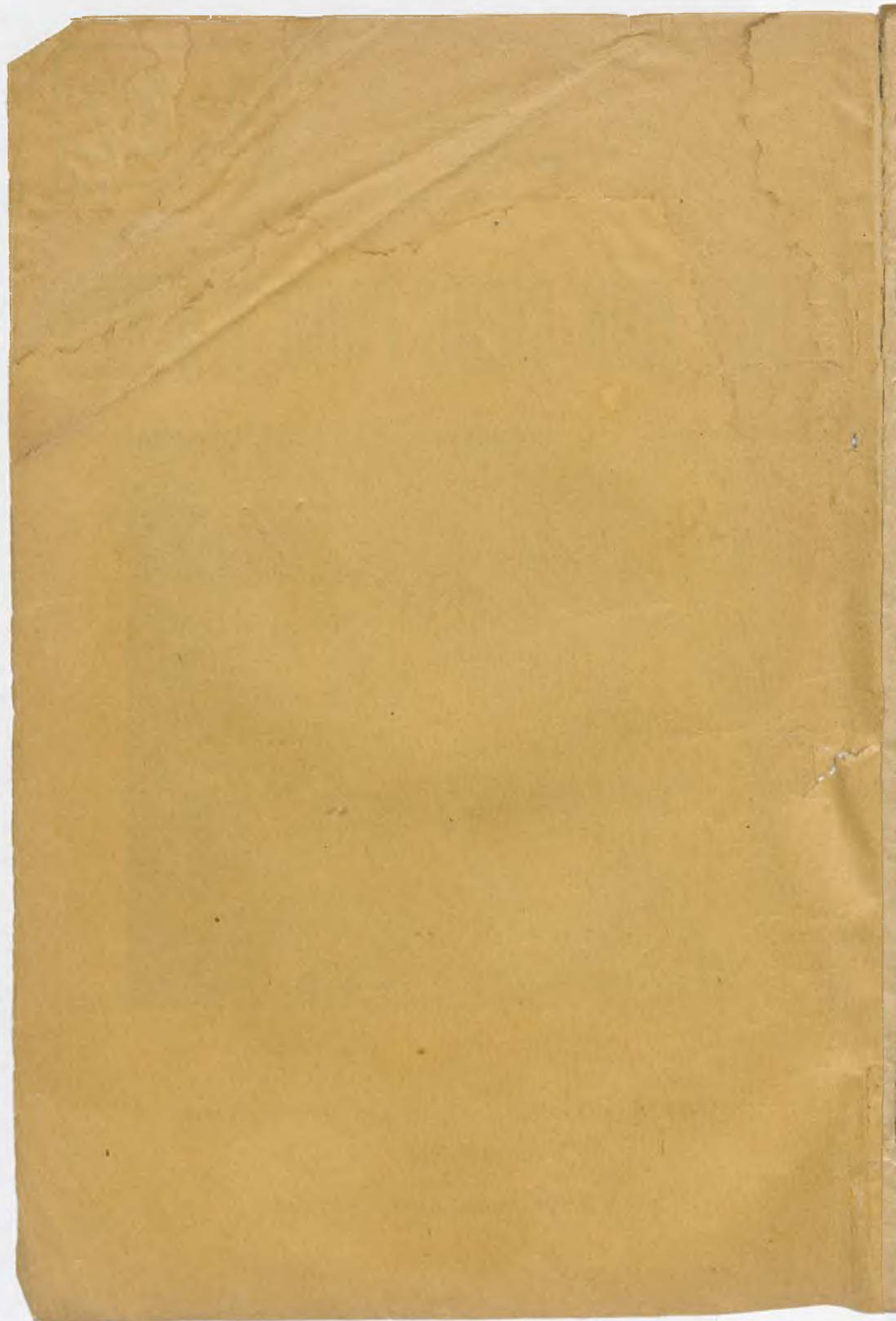
LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^e

Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

360

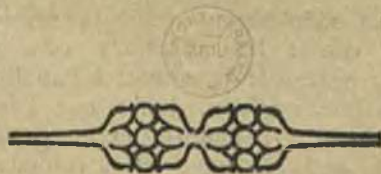


C20732

PAUL DARCY



TOUT MON CŒUR POUR T'AIMER



LES MAÎTRES DU ROMAN POPULAIRE
ARTHÈME FAYARD et C^{ie}

Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation réservés pour tous pays.



LES PILULES PINK

sont le rénovateur des forces dont les personnes affaiblies, anémiées ou simplement délicates, doivent faire usage.

LES PILULES PINK

répondent aux besoins des organismes débilités, parce qu'elles régénèrent le sang et les forces nerveuses, donnent de l'appétit, activent les digestions, stimulent les fonctions vitales.

LES PILULES PINK

sont un médicament toujours employé avec succès contre les affections consécutives à l'appauvrissement du sang et à l'affaiblissement du système nerveux, telles que l'anémie, la neurasthénie, l'affaiblissement général, les troubles de la croissance et du retour d'âge, les maux d'estomac, les maux de tête, l'épuisement nerveux.

ELLES SONT EN VENTE

dans toutes les pharmacies et au dépôt :
Pharmacie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris.
Frs 7 fr, la boîte; Frs 39, les six boîtes; plus
Fr. 0,85 de timbre-taxe par boîte.

PAUL DARCY

TOUT MON CŒUR POUR T'AIMER

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Madame, M^{me} Berthou est là qui demande si Madame peut la recevoir.

Cette phrase, lancée par la femme de chambre, troubla le silence régnant dans la salle à manger.

Du même coup, Henri Fauvel et sa femme Jeannine, qui achevaient de déjeuner l'un en face de l'autre, se redressèrent.

Le premier abandonna la lecture du journal qu'il parcourait, tandis que la seconde cessait de feuilleter un magazine qu'elle avait calé pour plus de commodités contre la corbeille à pain. Déjà Jeannine répondait :

— Mais certainement, qu'elle entre !

Puis, se tournant vers son mari :

— La visite d'Odette ne te dérange pas ?

— Evidemment, non ! Au reste, il est un peu tard pour t'en informer.

Cette réflexion, formulée sur un ton d'ironie légère, fit froncer le sourcil à la jeune femme. Pourtant, elle se garda bien de risquer, non pas qu'elle n'en reconnût la justesse, mais elle préférerait ne point amorcer une discussion.

La pendule Empire placée sur la cheminée marquait une heure un quart ; si elle voulait sortir à deux heures, elle n'avait pas grand temps à perdre.

Cependant, la domestique, s'étant éclipcée, réapparait, introduisant la visiteuse.

Il y eut des poignées de main, des embrassements, des exclamations, une foule de questions échangées.

M^{me} Fauvel et M^{me} Berthou étaient amies d'enfance. Côte à côte, elles avaient grandi dans un pensionnat de Neuilly ; plus tard, la vie ne les avait point séparées.

Jeannine, fille d'un gros commissionnaire en marchandises, s'était mariée dans le milieu que fréquentaient ses parents. A dix-huit ans, elle avait épousé Henri Fauvel, lequel dirigeait une importante maison de soieries du Sentier, héritée de son père.

Ce mariage contracté sans amour, de part et d'autre, avait été ce qu'il promettait d'être : une union purement de façade.

En effet, certains faits s'étaient produits qui avaient empêché l'affection de naître entre les deux époux.

M. Dumain, père de Jeannine, homme intelligent, habile, mais imprévoyant à l'excès, s'était laissé prendre dans la faillite d'une grande maison brésilienne.

En quelques semaines, sa déconfiture avait été totale. On lui devait des millions en échange desquels il n'avait touché qu'une centaine de mille francs.

Le coup avait été si dur que le commissionnaire n'avait pu le surmonter ; l'année suivante, il succombait à une crise de neurasthénie aiguë.

Sa femme, créature faible et effacée, n'avait point tardé à le suivre dans la tombe.

Jeannine était restée seule en face de son mari ! En lui, elle ne pouvait espérer trouver un sou-

tien, bien au contraire ; si Henri Fauvel avait épousé la petite Dumain, dont la dot était mince, en vérité, le commissionnaire menant grand train et dépensant ses biens au fur et à mesure, si Fauvel avait épousé Jeannine, disons-nous, c'est qu'il pensait étendre ses affaires, grâce à l'appui de son beau-père. Puis il se disait que, de toutes façons, à la mort de ses parents, sa femme recueillerait sans nul doute un héritage respectable.

Hélas ! toutes ces prévisions s'étaient trouvées subitement anéanties, causant au négociant en soieries une douloureuse surprise.

Il ne l'avait point caché à Jeannine et, entre les deux époux, deux propos acerbes avaient été échangés à ce sujet.

Depuis, on ne reparlait plus de ces événements, lesquels remontaient déjà à six années ; mais il n'en restait pas moins entre les Fauvel un fossé que rien, désormais, ne saurait combler.

Leur ménage n'était plus qu'une association.

Dans le vaste appartement qu'ils occupaient au second étage d'un confortable immeuble du boulevard des Batignolles, Monsieur avait sa chambre, Madame, la sienne.

Ils ne se rencontraient guère qu'aux heures des repas et encore, bien souvent, Jeannine était-elle seule, Henri voyageant beaucoup pour ses affaires.

Au reste, la jeune femme ne lui demandait guère de comptes et lorsqu'il annonçait : « Je pars ce soir pour Lyon », ou « il faut que je me rende en Angleterre », elle s'inclinait avec un sourire qu'accompagnait toujours cette invariable formule :

— Va donc, mon ami, puisque cela est nécessaire !

Au retour, le même sourire accueillait le négociant ; jamais Jeannine ne lui demandait de comptes, ni exigeait de précisions sur l'emploi de son temps.

Au physique, Jeannine était ce qu'il est convenu d'appeler une femme charmante.

C'était une blonde aux grands yeux bleus, au teint clair, ce que les poètes ont appelé une carnation de lys et de rose.

La trentaine proche lui valait un épanouissement qui menaçait de tourner à l'embonpoint. Très coquette, Jeannine se défendait de son mieux et, à force de massages, parvenait à garder sa ligne.

Dans le monde du haut négoce, où elle fréquentait, on admirait son élégance, citait ses toilettes.

Bien que son mari lui allouât un large budget, elle le dépassait toujours et ceci avait fait plus d'une fois naître d'âpres discussions dans le ménage.

En effet, lorsque le marchand de soieries avait réglé une facture imprévue, émanant d'un couturier ou d'une modiste, il ne se gênait pas pour exhaler sa mauvaise humeur.

Alors, sans ménagements, il reparlait de la déconfiture du père Dumain, déplorant la gaffe qu'il avait faite, le jour de son mariage.

Henri Fauvel, de six ans plus âgé que sa femme, venait d'entrer dans sa trente-cinquième année.

Grand, fort, le visage haut en couleurs, il avait les traits assez beaux, que gâtait cependant une expression quelque peu vulgaire.

Les cheveux, châtain clair, s'éclaircissaient

largement vers le sommet du crâne ; derrière les verres miroitants des grosses lunettes à monture d'écaïlle, les yeux gris luisaient, vifs et rusés.

La bouche rouge, aux lèvres épaisses, révélait le jouisseur aux robustes appétits matériels.

Cependant, Mme Odette Berthou, sur l'invitation de son amie, venait de prendre place à table, en disant :

— Oui, j'accepterai volontiers une tasse de café... je n'ai pas eu le temps d'en prendre à la maison.

— Cet excellent M. Berthou était-il donc si pressé ? questionnait Henri avec indifférence.

— Ne m'en parlez pas, il court toujours... Et puis, l'époque des examens approche ! Il ne pense plus qu'à ses élèves... Chaque année c'est la même chose.

Odette Berthou formait un contraste frappant avec Jeannine Fauvel.

Tandis que la seconde était blonde et potelée, la première était grande, brune, d'une mineur excessive, à croire que le moindre effort risquait de la briser.

Ses parents, de petits commerçants de l'avenue du Roule, à Neuilly, lui avaient fait épouser, vers sa vingt-deuxième année, M. Berthou, lequel venait d'être nommé professeur au lycée Condorcet.

Jamais Odette n'avait aimé l'universitaire auquel on unissait sa destinée, et il ne pouvait guère en être autrement.

Celui-ci avait près de dix-huit ans de plus que sa femme. Myope, besogneux, inélégant, uniquement préoccupé de questions pédagogiques, il était de ceux qui ne savent pas inspirer la moindre sympathie.

On le sentait si loin... si distrait...

Si Odette avait accepté de devenir sa femme, c'est qu'aucun autre prétendant n'avait sollicité sa main et que la perspective de rester vieille fille ne l'enthousiasmait guère !

Pour le professeur, il s'était dit que cette jeune fille bien élevée, appartenant à un milieu bourgeois, était la compagne idéale, près de laquelle il ferait bon de vieillir.

Elle tiendrait sa maison, veillerait à ce que son linge, ses vêtements fussent toujours en bon état.

Plus tard, quand sonnerait l'heure de la retraite, tous deux iraient finir leurs jours dans un coin de province, où, tout en évoquant le passé, il pourrait à loisir se livrer à sa passion du jardinage.

C'était là une ambition bien modeste, on en conviendra !

Hélas ! Odette en avait formé d'autres et, lorsqu'elle s'était aperçue que son époux, être médiocre et simple, ne pourrait jamais l'aider à les satisfaire, elle en avait conçu une amertume qui, avec le temps, tournait à l'aigreur.

La vie qu'il lui fallait mener n'était point faite pour mettre un baume sur ses plaies.

Coquette, dépensière, elle se débattait sans cesse au milieu des difficultés renaissantes que lui valait le déficit d'un budget mal équilibré.

Chaque changement de saison amenait des drames dans le ménage de l'universitaire, car Odette commandait des toilettes que, bien souvent, elle ne pouvait solder.

Alors, furieuse, enragée, elle reprochait à son

mari son incapacité, tandis que celui-ci déplorait ce qu'il appelait sa prodigalité.

En fin de compte la moitié des commandes étaient retournées au magasin et la pauvre Odette, les yeux rougis, la face tuméfiée par les pleurs, se mettait en devoir de retaper une robe de l'année précédente !

Jeannine Fauvel n'ignorait rien de ces complications... et, comme elle observait son amie à la dérobée, elle constata que cette dernière paraissait plus nerveuse qu'à l'ordinaire.

— Bon, songea-t-elle, il a dû encore y avoir une scène ! Voilà pourquoi Odette n'a pas eu le temps de prendre le café.

Pourtant, elle n'attarda point en ses réflexions ; pour l'instant, elle avait en tête d'autres préoccupations, plus personnelles.

On était au 23 mai et il ne restait plus grand-chose de l'argent que Fauvel lui avait remis au début du mois pour la maison.

De nouveau, il allait lui falloir faire appel à lui ; aussi, Odette était-elle la bienvenue. En présence de cette étrangère, Henri devrait se contenir, ne point entamer, et dévider tout au long, le chapitre des récriminations !

Cependant, le négociant, ayant replié son journal, vidait sa tasse de café, son verre de chartreuse...

— Mesdames, annonça-t-il, il me faut vous quitter... un rendez-vous d'affaires...

— Allez donc, chez monsieur... nous savons ce que c'est, minauda Odette Berthou.

— Parbleu !

Et s'adressant à sa femme, il dit :

— Tu sors, à ce que je vois, puisque te voici déjà habillée ?

— En effet... j'ai de nombreuses visites à rendre. Je dois être à deux heures et demie, chez Mme Chardin... elle part ces jours-ci à la campagne et nous ne nous reverrons qu'à la rentrée.

— Alors, à ce soir.

Et Fauvel, ayant serré le bout des doigts de Mme Berthou, se penchait vers sa femme, effleurant d'un baiser distrait le front qu'elle lui offrait.

Ce fut l'instant que Jeannine choisit pour formuler sa requête.

— A propos, tu devrais bien me donner quelque argent... Je suis un peu à court...

— Encore ? s'exclama-t-il, la physionomie soudainement rembrunie. Ma parole, c'est tous les mois, la même chanson.

— Que veux-tu que j'y fasse ? Tout devient si cher !

— Possible ! Mais tu n'as qu'à t'arranger pour y arriver avec ce que je te donne !

— Je voudrais t'y voir !

— Oh ! sois tranquille ! A ta place je m'en tirerais. Si je dirigeais ma maison de commerce comme tu conduis ton intérieur...

Et, se laissant aller à sa mauvaise humeur, Fauvel poursuivait, s'adressant à Odette Berthou :

— Voyons, chère madame, je vous fais juge de la question. Chaque mois je remets quatre mille francs à Jeannine...

— C'est une somme, en effet, murmura la femme de l'universitaire en pinçant les lèvres, tandis qu'elle jetait vers son amie un regard luisant de convoitise.

Ah ! si Berthou lui avait versé des mensualités de quatre mille francs !

Et par la pensée, la brune jeune femme évoquait tous les miracles qu'elle eût réalisés avec une somme semblable ! les toilettes qu'elle eût arborées, les chapeaux qu'elle eût exhibés !

Elle eût pu se payer la combinaison de crêpe de Chine ornée d'incrustations que, le matin même, Berthou l'avait obligée à retourner aux Galeries Lafayette et dont elle avait une si grosse envie...

Cependant, Jeannine, furieuse de voir son amie mêlée au débat, se fâchait tout net :

— Tu n'as pas besoin de prendre Odette à témoin !

— Pardon, il me semble qu'elle doit s'y connaître aussi bien que toi !

— Ce n'est pas du tout la même chose !

— En vérité ?...

— Evidemment... chez les Berthou, on ne reçoit guère... ils mènent un genre d'existence tout à fait différent du nôtre...

— Permetts... intervint Odette... Nos relations...

— A part nous, tu ne fréquentes guère que les collègues de ton mari et leurs femmes... Ce sont de braves gens, certes, mais qui n'ont point l'habitude de dépenser largement... Les émoluments que leur alloue le gouvernement les ont depuis longtemps familiarisés avec la parcimonie.

— Oh ! certes, murmura Mme Berthou en se mordant les lèvres, qu'elle avait minces, car la constatation de la médiocrité de sa situation lui était toujours des plus pénibles.

— Tandis qu'ici, poursuivait Jeannine, il y a du monde à dîner au moins deux fois par semaine. Henri invite... A moi de me débrouiller.

— Ma chère, j'estime qu'avec ce que je te donne...

— Et si encore, c'étaient des diners simples, à la fortune du pot : On s'en tirerait encore... Mais non, Monsieur invite des industriels, des commissionnaires, tous gens qui réalisent de gros bénéfices et à qui l'argent ne tient guère dans les doigts.

— Tous les commissionnaires ne sont pas millionnaires, tu dois en savoir quelque chose ! rétorqua Fauvel.

Cette allusion au désastre paternel fut perdue ; Jeannine ne parut pas avoir entendu et elle poursuivit avec volubilité :

— Sous peine de paraître au-dessous de notre situation, de sembler gênés, ce qui dans le commerce est la pire des maladresses, il faut faire grandement les choses... C'est commode, avec quatre mille francs ! Ma pauvre Odette, si tu étais à ma place !...

— Mettons que je n'aie rien dit ! déclara Mme Berthou.

Si elle se fût abandonnée à sa nature, elle eût eu bien des choses à répondre ; mais elle avait besoin de Jeannine, ayant, une fois de plus, le désir de solliciter son appui. Aussi, ravalant ses rancœurs, resta-t-elle coite.

Cependant, Fauvel avait jeté à la dérobée un coup d'œil sur la pendule, sur le cadran de laquelle les aiguilles se hâtaient, semblant prises de vertige.

Et puis, il savait bien qu'en dépit de toutes ses récriminations il lui faudrait céder.

Le surlendemain, il y avait, boulevard des Batignolles, un dîner de dix couverts ; il ne pouvait décommander ses invités. Donc, il ne lui restait plus qu'à s'exécuter : c'est ce qu'il fit avec la plus mauvaise grâce du monde.

— Combien te faut-il ? grogna-t-il en tirant son carnet de chèques.

— Je ne sais pas... ce que tu voudras...

— Deux mille ?

— Soit ! je ferai avec ce que j'aurai.

Le négociant eut un haussement d'épaules qui disait toute son exaspération intérieure.

Une fois de plus, il déplorait la sottise qu'il avait faite en se mariant.

S'il était demeuré garçon, il n'eût point eu tout un train de maison, il eût gardé sa liberté. Quant à ses amis, à ses relations d'affaires, il les eût traités au restaurant, comme tant d'autres et, en fin de compte, il y eût trouvé son bénéfice.

Il eût gardé la libre disposition de son argent, eût entièrement profité de celui-ci. Tandis que, maintenant, il lui fallait subvenir à toutes les dépenses de cette poupée qui, bien qu'elle portât son nom, lui demeurerait parfaitement étrangère.

— Ah ! oui, je peux me vanter d'avoir fait une jolie gaffe, ce jour-là ! J'aurais mieux fait de me casser une jambe. Ce n'aurait été que trois mois d'ennuis, et maintenant je n'y penserais plus !

Puis, reprenant la parole, il proposa :

— Deux mille cinq cents ?

— Soit, finissons-en... Si tu savais combien tous ces marchandages me dégoûtent, m'écœurent.

Et Jeannine esquissait un geste lassé ; son index à l'ongle rose s'appuya sur sa tempe, indiquant qu'elle ressentait les premières atteintes d'une migraine.

Fauvel ne parut pas s'en émouvoir, car chaque fois qu'il était question d'argent, la jeune femme terminait la discussion en annonçant que ces tiraillements incessants la rendaient malade.

Rageusement, il libella un chèque et, l'ayant signé, il le lui tendit.

— Tiens, voilà...

— Tu ne peux passer toi-même le toucher à la banque?... J'ai une journée si chargée...

— Ah ! non, se révolta-t-il. Moi aussi, j'ai à faire ! Tu resteras un peu moins longtemps à bavarder chez tes amies.

— Comme si cela m'amuse ! Bien souvent, je rends des visites uniquement pour toi... On ne s'amuse guère chez les femmes de tes amis !... Enfin.

Un soupir, gros de sous-entendus, termina la phrase commencée et, Jeannine, s'étant emparée du chèque, le plia, puis le fit disparaître à l'intérieur de son sac, qu'elle avait déposé sur la cheminée.

Déjà, heureux d'en avoir terminé, Fauvel se hâtait de sortir.

La minute suivante, le bruit sourd de la porte de l'antichambre annonçait qu'il avait quitté l'appartement.

— Ouf ! murmura Jeannine qui, tournant vers son amie un visage soudainement rasséréné, ajouta : tu as vu, n'est-ce pas ?

— Ah ! les hommes... ils sont tous les mêmes !

soupira M^{me} Berthou. Encore avec le tien, les choses finissent par s'arranger, tandis qu'avec le mien !...

— Oui, bien sûr, mais ce n'est pas sans mal.

— Si tu avais été chez moi, il y a moins d'une heure, tu en aurais entendu bien d'autres ! Jean — le professeur se prénomma ainsi — m'a catégoriquement refusé les quelques centaines de francs, une misère, dont j'avais absolument besoin... Je ne sais comment je vais faire !...

Jeannine connaissait le refrain... en prévoyait la conclusion... Au reste, la visite de son amie, à pareille heure, l'avait éclairée.

Evidemment, Odette venait lui emprunter de l'argent, et elle en avait tenu compte dans la demande qu'elle avait adressée à Fauvel...

— Bon, tu sais que je suis à ta disposition.

— Ma chérie, tu es bien la meilleure... ainsi, tu vas pouvoir m'obliger.

— Combien te faut-il ?

— Quatre cents, pas davantage... Je te les rendrai au début du mois. Ceci ne va pas te gêner, car vois-tu j'en serais au désespoir.

Odette multipliait les protestations, faisait des grands gestes éplorés.

— Pas le moins du monde, je t'assure...

— Je m'en doutais un peu et c'est pourquoi j'ai demandé de l'argent à Henri aujourd'hui. Autrement, j'aurais attendu à demain. Et dire qu'un moment tu lui donnais raison, contre moi !...

— Tu ne le penses pas ?... Seulement, comment veux-tu que je fasse ? Je ne savais que répondre !

Puis, revenant à son cas qui l'intéressait uniquement, la femme de l'universitaire entreprit de narrer ses ennuis, parlant de la combinaison qu'elle convoitait, une véritable occasion.

D'un mot, Jeannine Fauvel l'interrompit :

— Tu me contras tout cela, tandis que j'achèverai de m'habiller. Viens dans ma chambre, je n'ai que le temps, car il va me falloir passer à la banque.

Odette ne répondit point ; son regard se fit plus noir, plus en dessous.

Evidemment, son amie se souciait peu de l'écouter ; elle avait d'autres préoccupations en tête.

Intérieurement, M^{me} Berthou la traita d'égoïste. Ces gens riches, ils étaient bien tous les mêmes... Que leur importaient les soucis, les tracasseries d'autrui ?...

Jeannine allait lui faire perdre une heure pour le moins, car il lui faudrait assister à sa toilette ; la suivre à l'établissement de crédit où elle devait toucher son chèque ; comme s'il n'eût pas été plus simple de lui donner tout de suite les malheureux quatre cents francs dont elle avait besoin.

— Si j'ai à faire, elle s'en moque bien !... Elle va encore me raser avec ses histoires... au fond, si elle agit ainsi, c'est uniquement pour m'humilier... Ah ! si jamais je deviens riche, je lui dirai tout ce que j'ai sur le cœur.

Et, quelque peu consolée par cette espérance qu'au fond d'elle-même elle savait pertinemment irréalisable, M^{me} Berthou suivit Jeannine, qui l'entraînait vers la chambre à coucher voisine.

Moins d'un quart d'heure plus tard, les deux jeunes femmes étaient déjà dehors.

Un gai et chaud soleil printanier inondait le

boulevard de sa blonde clarté ; sur la chaussée, taxis et autocars, chargés de voyageurs, filaient à toute vitesse sur le champ de course de Longchamp.

Riant et babillant, Jeannine et Odette gagnèrent la place Clichy, toute proche. Là, la première toucha deux mille cinq cents francs, puis, elle glissa à son amie les quatre cents francs qu'elle attendait.

Désormais, toutes deux avaient hâte de se séparer.

— Je te quitte, ma chérie, annonça M^{me} Berthou, je cours aux Galeries. Pourvu que la combinaison dont je t'ai parlé y soit encore ! C'est un modèle unique, ravissant... Je viendrai te la montrer demain !

— C'est entendu ! ripostait M^{me} Fauvel l'esprit ailleurs, car elle venait de constater qu'il était deux heures vingt.

On s'embrassa pour la forme et, tandis que la femme du professeur filait vers la plus voisine station d'autobus, Jeannine héla un taxi qui passait à vide :

— Vite, chauffeur, conduisez-moi, 54 bis, rue de La Boétie !

recevais aujourd'hui ! J'avais peur que vous m'ayez oubliée d'autant que c'est la dernière fois que je réunis mes amis, ce printemps, M. Branting et moi nous embarquons au Havre, le 6 juin prochain à bord de *La France*.

M^{me} Branting prononçait tout cela avec volubilité, d'une voix charmante que timbraient un léger accent anglo-saxon.

C'était une grande Américaine d'une trentaine d'années, à la beauté sculpturale, au maintien assuré, à la mise excentrique.

Chaque année, elle venait en compagnie de son mari, gros acheteur d'une grande maison de couture new-yorkaise, passer six mois à Paris et c'est ainsi qu'elle était entrée en relations avec Jeannine Fauvel.

Au reste, son salon était des plus accueillant ; on y rencontrait maintes personnes, que la maîtresse de céans connaissait à peine !

Déjà, sans écouter la réponse que lui débitait Jeannine, M^{me} Mortimer se précipitait au-devant d'une nouvelle venue, M^{me} Ribier, la femme d'un banquier.

Jeannine, qui était faite à ses façons, n'en prit pas ombrage, bien au contraire.

D'un regard rapide, elle avait examiné les personnes qui se trouvaient là et maintenant, tout en serrant des mains, en échangeant des banalités, elle manœuvrait habilement pour gagner le second salon.

Comme elle en franchissait le seuil, la majeure partie des occupants reflua dans la première pièce, à la suite de M^{me} Mortimer, la veuve du grand joaillier de Baltimore.

Jeannine n'en continua pas moins sa marche et, la minute d'après, elle s'asseyait au bord d'un canapé qu'un massif de plantes vertes masquait à demi.

Elle semblait lasse et affectait de ne rien remarquer.

Pourtant, toutes ses facultés étaient tendues et elle ne tressaillit point en entendant une voix masculine murmurer derrière elle :

— Bonjour, chère madame... j'allais partir... Je désespérais de vous voir.

Lentement, Jeannine tourna la tête et ses regards avaient pris une singulière expression de douceur lorsqu'ils se posèrent sur son interlocuteur.

Celui-ci était un grand jeune homme de vingt-cinq ans à peine, svelte, et bien découpé. Les cheveux châtain, rejetés en arrière, encadraient un front large, intelligent.

Les yeux marron clair reflétaient le feu intérieur dont son âme était animée.

Ses traits fins et réguliers, sa bouche rouge que dominait un nez droit, l'aisance de ses manières, son élégance de bon ton, tout contribuait à faire de lui un personnage sympathique.

A l'entrée de la jeune femme, il avait quitté la place qu'il occupait, au fond de la pièce, près du vaste piano à queue, en bois noir, que drapait un merveilleux châle des Indes. Et, sans hâte, de façon à ne pas attirer l'attention des occupants de la pièce voisine, il était passé derrière elle.

Maintenant, à demi-penchée sur le dossier du canapé où était assise la jeune femme, il lui parlait de très près, la caressant du regard, semblant la respirer toute.

CHAPITRE II

— Ouf ! murmura Jeannine, en appuyant sur le bouton de l'ascenseur qui venait de la déposer sur le palier du troisième étage d'une maison du boulevard Péreire, m'y voici enfin...

Du regard, elle consultait le cadran de la montre-bracelet suspendue à son poignet.

— Cinq heures et demie.

Pour être là à cette heure, elle avait dû réaliser de véritables tours de force ; prendre trois taxis, abrégés des visites...

Elle en était encore toute surexcitée et, durant une seconde, elle demeura immobile, reprenant haleine avant de sonner ; enfin son index s'appuya sur le bouton d'une sonnette électrique ornant une porte voisine.

La minute suivante, une accorte femme de chambre l'introduisit dans un vaste salon où une demi-douzaine de femmes de tous âges prenaient le thé en papotant.

Par une tenture à demi relevée, on entrevoyait un second salon, presque aussi grand que le premier et lui faisant suite.

Il y avait là d'autres femmes, quelques messieurs, hommes d'affaires ou gros commerçants.

Déjà la maîtresse de maison, M^{me} Mortimer, s'avançait, le sourire aux lèvres :

— Ah ! chère madame Fauvel, comme c'est aimable à vous de vous être souvenue que je

— Vous aviez tort de désespérer, puisque je vous avais promis de venir !

— C'est vrai...

— Alors, pourquoi ces doutes?...

— Si vous saviez combien le temps me paraît long lorsque je suis loin de vous !

Bien que sa voix fût contenue, son ton s'anima et un peu de rose colorait ses joues ordinairement pâles.

Ravie de l'émoi qu'elle devinait chez son partenaire, Jeannine Fauvel continuait à sourire.

— On dit ces choses...

— Parce qu'on les éprouve !

— Ou parce qu'elles font bien ! rectifia-t-elle.

— Méchante !...

— Dame ! pourquoi voulez-vous que je croie à votre sincérité.

— Vous êtes fine, intelligente, c'est-à-dire deux fois femme...

« Si vous n'avez pas encore vu clair en mon cœur, à quoi vous servent ces dons que la nature vous a prodigués?...

— Vous vous en tirez par des compliments.

— Et vous par une roserie...

— On fait ce qu'on peut.

— Vous n'êtes guère charitable.

— Si c'est comme cela que vous me récompensez, je file.

— N'en faites rien, je vous en supplie !

— Pour venir ici à cette heure, j'ai dû courir tout l'après-midi. À l'arrivée, vous me recevez avec des reproches...

— Pardonnez-moi, Jeannine... Soyez bonne.

— J'ai bien envie de n'en rien faire !

Et la jeune femme esquissait une moue boudeuse qui parut désoler son interlocuteur.

— Voilà que vous ne souriez plus, comme si brusquement le soleil cessait de luire...

— Que voulez-vous que je vous réponde?...

— Que vous ne m'en voulez pas de ma ridicule sortie.

— Eh bien, soit, c'est fait !

— ...Que vous me permettez de venir m'asseoir à vos côtés?...

Jeannine Fauvel eut un coup d'œil rapide vers la pièce voisine. On ne s'occupait guère d'eux ; l'attention générale se concentrait sur Mme Branting et Mortimer qui avaient engagé une discussion passionnée sur les écrins des beautés de la société transatlantique.

Rassurée, Jeannine eut un sourire.

— Venez donc ça, puisque vous semblez tant le désirer.

À présent ils étaient très près l'un de l'autre ; Mme Fauvel, ayant croisé les jambes, laissait pendre le long du canapé une main dont le jeune homme se saisit.

— Monsieur Daurin... Vous n'êtes pas raisonnable !

— D'abord pourquoi m'appellez-vous ainsi? protesta-t-il sans lâcher prise.

— N'est-ce pas votre nom? feignit-elle de s'étonner.

— Si fait !

— Alors?

— Avant-hier soir, lors de notre dernière rencontre, au bal de la Haute-Couture, ne m'avez-vous pas promis de m'appeler à l'avenir Christian ?

— C'est possible !

— C'est certain et vous vous en souvenez parfaitement !

— Sans doute... Seulement voilà !

— Quoi encore?

— La chose est si difficile à dire !

— Même pour vous?...

— Prenez garde, mon cher, vous finirez, par être insolent.

— Vous affectez de vous méprendre sur le sens de mes paroles.

— Vraiment?

J'ai simplement voulu dire qu'une femme spirituelle comme vous, Jeannine, excelle à tout exprimer.

La jeune femme se contenta de sourire sans répondre immédiatement. Même, elle parut ne point remarquer que son compagnon l'avait appelée par son prénom, que sa voix se faisait caressante pour prononcer les syllabes le composant.

Depuis près de deux mois, Jeannine Fauvel et Christian Daurin étaient en coquetterie, le second faisant à la première une cour discrète, mais assidue.

En personne experte à ce jeu, Jeannine graduait savamment les nuances, ne permettant au jeune homme que de s'avancer pas à pas.

Fils d'un chef de bureau au ministère de la Justice, Christian Daurin venait d'achever ses études de droit et, présentement, il était attaché en qualité de troisième secrétaire au cabinet de M^e Barcm, l'un des maîtres du barreau parisien.

Ainsi, dans l'ombre du grand avocat, il pourrait faire ses années de stage, s'habituer au maniement des affaires.

M. Daurin aurait préféré que son unique enfant entrât dans la magistrature ; c'était là un espoir qu'il caressait depuis longtemps et auquel Christian s'était refusé de souscrire en dépit de l'insistance paternelle.

Partir en province, aller moisir en quelque sous-préfecture, attendre durant des années un avancement gagné patiemment pied à pied, vraiment, cela ne le tentait guère.

En revanche, il se flattait qu'à Paris, sous la toge d'avocat, il ferait plus rapidement son chemin.

La rencontre qu'il avait faite de Jeannine Fauvel, au cours de l'hiver précédent, dans une soirée donnée en une maison amie, l'avait encore ancré dans cette décision.

Sa jeunesse avait pleinement subi le charme très réel se dégageant de la blonde jeune femme.

À présent, il en était éperdument amoureux, comme on ne l'est qu'à vingt-cinq ans.

Pour lui, Jeannine incarnait toute la grâce, toute la joliesse féminines...

Lorsqu'il la contemplant, respirait son parfum, un trouble jusque-là inédit bouleversait tout son être, lui faisant monter le sang aux joues.

Auparavant, Christian Daurin n'avait eu que des liaisons de hasard, aussi vite dénouées qu'ébauchées, avec des petites amies du quartier Latin, des habituées des dancings de la Rive Gauche.

C'était la première fois qu'il s'éprenait de ce qu'il appelait tout bas une femme du monde ; Jeannine lui apparaissait auréolée de son prestige

de femme mariée, élégante et spirituelle.

Quant à M^{me} Fauvel, elle s'était tout d'abord amusée de ce jeu, un flirt sans conséquence, pensait-elle !

Peu à peu l'élan, la fougue juvénile de Christian l'avaient émue, gagnée.

Quelle est la femme qui, dans le secret de son cœur, n'a point fait le rêve d'être adorée quelque jour par un être jeune, ardent d'esprit romanesque ?

Nous l'avons dit, jamais Henri Fauvel n'avait provoqué en elle le moindre sentiment ; en ce mariage de convenances, consenti par elle dans l'ignorance de sa dix-huitième année, Jeannine n'avait rencontré qu'indifférence, que froissements...

Son cœur n'avait point parlé ; elle le croyait incapable d'aimer ! Et voilà que lentement et comme réchauffé par la passion émanant de Christian, il s'éveillait à son tour, balbutiant, bégayant..

Légerement, la jeune femme en avait souri, se disant que c'était là une aventure sans grande importance. Lorsqu'elle en aurait assez de ce marivaudage, elle y mettrait un frein, prendrait le large, ou signifierait son congé à Daurin, lequel s'en irait porter vers d'autres ses soupirs, ses coillades, ses madrigaux...

Mais le jeu avait ses dangers... Quand Jeannine s'en était aperçue, il était trop tard.

Maintenant, elle devait s'avouer qu'elle éprouvait pour son compagnon plus que de la sympathie, de la tendresse...

Il avait pris une large place en ses pensées et, depuis quelques semaines, sa vie était uniquement orientée vers ce point : rencontrer Christian le plus souvent possible, entendre sa voix chaude lui murmurer en sourdine des propos d'amour.

Vers quoi la conduisait ce flirt?...

Lorsque cette question se formulait à son esprit, la jeune femme l'écartait, refusant d'y répondre.

Pourtant, à ses heures de lucidité — les femmes les moins réfléchies en connaissent — elle entrevoyait la vérité.

Puisqu'elle n'avait pas rompu à temps, il lui faudrait bien, un jour ou l'autre, devenir la maîtresse du jeune avocat !

— Eh bien ! s'était-elle dit, serais-je la première qui eût un amant. Si cela arrive, ce ne sera pas tout à fait de ma faute ! Mon mari ne m'aime pas, ne m'a jamais aimée... Il ne m'a jamais donné la part de tendresse, de bonheur à laquelle j'ai droit comme n'importe quelle créature. Tant pis pour lui, si je vais la savourer aux bras d'un autre !

Ces raisonnements spécieux avaient achevé d'engourdir ses suprêmes révoltes, et, maintenant, elle s'abandonnait au courant qui l'emportait, ravié d'y céder.

Si elle retardait encore sa défaite, c'était plus par coquetterie que par raison.

Déjà, en son for intérieur, elle avait souscrit à la capitulation.

Christian Daurin était trop jeune, trop inexpérimenté pour s'en douter.

S'il soupçonnait que sa victoire était proche, il n'en n'avait pas la certitude.

Cependant, entre les amoureux, la conversation se poursuivait, faite de ces riens qui, en pareil cas, paraissent exquises.

Christian contait à son amie ce qu'il avait fait depuis leur dernière rencontre, s'informant de l'emploi de son temps, si elle avait pensé à lui.

Elle se défendait de répondre, avec des mines pleines de sous-entendus, des sourires qui étaient des aveux et qui achevaient d'affoler le jeune homme.

— Jeannine chérie, je vous en prie... cessez ce jeu qui me fait mal, me torture...

— Oh !...

— Vous ne vous rendez pas compte jusqu'à quel point vous êtes cruelle et ceci est votre excuse... L'amour que j'ai conçu pour vous est profond... Désormais il emplirait toute ma vie...

— Vous avez lu cela quelque part ?

Presque aussitôt la jeune femme regretta cette lancée à l'étourdie.

Christian Daurin avait pâli ; ses beaux yeux s'étaient voilés sous l'empire d'une souffrance indicible et, lâchant la main de son interlocutrice, il se reculait à l'autre extrémité du canapé.

En même temps il articulait sourdement :

— Il est dit que vous ne me comprendrez jamais !

— En vérité ?

— Si cela est, si vous avez lu en mon cœur comme à certaines minutes vous l'affirmez, quelle femme êtes-vous donc pour vous amuser à me supplicier pareillement.

Le désespoir du jeune homme semblait évident ; M^{me} Fauvel en fut troublée et, à part elle, elle déplora son étourderie.

Maintenant, Christian Daurin se levait, esquissait un mouvement de retraite.

— Vous partez ?

— Pourquoi resterais-je plus longtemps près de vous?... Ma compagne vous importune et risque de vous compromettre !

— Que vous importe ?

— Et puis j'ai besoin d'être seul.

— Pour quoi faire ?

Il lui jeta un long regard en lequel elle lut toute sa détresse.

— Je ne sais... pour vous maudire peut-être...

— Christian... mon ami...

A son tour, elle lui avait pris les mains et, sans se soucier d'être aperçue des occupants du salon voisin, elle s'efforçait de le retenir, de l'obliger à reprendre sa place sur le canapé.

Sa voix se faisait suppliante et le regard qu'elle levait vers lui était presque humble, mendiant comme un pardon.

Christian ne put lui tenir rigueur. C'était là une entreprise au-dessus de ses forces.

En un élan irraisonné, impulsif, il se courba vers la jeune femme et les yeux dans les yeux, se grisant de son haleine parfumée, il murmura, éperdu :

— Pourquoi vous conduisez-vous ainsi?... Vous m'encouragez, vous me laissez concevoir des espoirs ; puis, brusquement, à la minute précise où je me crois sûr de votre tendresse, où j'entrevois le bonheur, vous vous dérobez, m'écartant d'un mot, d'un geste !

« C'est là un jeu cruel, je vous l'atteste, et tout à fait indigne de vous, tout au moins de la créature que je chéris !

— Que voulez-vous donc ? balbutia-t-elle, dis-

simulant mal son trouble et détournant la tête.

— Je veux que vous m'aimiez comme je vous aime!... Je veux vos lèvres. J'ai soif de vos baisers...

— Je vous en prie...

— C'est moi qui vous supplie de me répondre en toute franchise... Mes forces sont à bout, il y a des instants, où je sens ma raison m'abandonner...

— Christian, je ne suis pas libre!

— Et après?

— J'ai un mari auquel j'ai juré fidélité!

— Vous ne l'ignoriez pas quand vous avez accueilli mes premiers compliments. Il fallait me signifier alors que ma passion était sans espoir.. Vous ne l'avez pas fait...

— Allez-vous me le reprocher?

— Certes!

— Est-ce ma faute si peu à peu, à mon insu, en quelque sorte, vous vous êtes insinué en mon cœur? Oui, je sais, je suis plus âgée que vous. Ma qualité de femme mariée me conférait plus d'expérience... Mais ce sont là des raisons, mais non des sentiments.

— Jeannine...

— Je pensais qu'il était doux d'avoir un ami tel que vous, dont la tendresse me soutiendrait, me reconforterait, m'envelopperait toute, me donnerait un peu de cet idéal dont toutes les âmes féminines sont assoiffées?...

— Ma chérie.

— Aujourd'hui vous me reprochez ma faiblesse et cela justement... je n'ai rien à dire si ce n'est que je suis la plus malheureuse des femmes.

Et, lâchant les doigts du jeune homme qu'elle n'avait cessé d'êtreindre, Jeannine Fauvel, comme incapable de supporter son regard, voila son visage de ses petites mains. Elle était infiniment troublée, certes, mais les propos qu'elle formulait n'exprimaient en rien ce qu'elle ressentait.

Elle n'était point désolée, ainsi qu'elle l'affirmait, mais ravie de se sentir conquise, aimée passionnément par ce beau garçon vers qui son cœur, ses secrets instincts la poussaient.

Cependant, lui, se méprenant, s'était assis auprès d'elle, et s'efforçait de la consoler, croyant l'avoir offensée, meurtrie.

— Je vous en prie, Jeannine, remettez-vous... Dieu m'est témoin que je n'ai pas la volonté de vous causer de la peine!

— Oh! je n'en doute pas.

— Oubliez mes paroles... j'ai été fou de les prononcer... Comme si de vous voir presque journellement, de vous entendre n'était point encore un bonheur surhumain.

— Mon ami!

— Jeannine, ne soyez plus fâché.

— Je ne le suis pas!

— Je ne veux pas non plus que votre beau regard se voile de tristesse. Je vous aime... Tout ce qui me vient de vous est une joie! Nous serons ce que vous voudrez que nous soyons.. Seulement, souriez-moi!

Lentement, la jeune femme abaissa ses mains et son visage apparut un peu pâle, mais souriant.

— Christian, vous êtes bien le meilleur, le plus tendre.

— Je ne vous demande qu'une chose.

— Laquelle?

— Vous voir de temps en temps... Oh! non, pas comme nous l'avons fait jusqu'à présent, en un salon, au milieu d'indifférents qui nous surveillent, nous épient, mais librement. Votre mari ne s'occupe guère de vous... Il voyage souvent pour ses affaires, vous me l'avez maintes fois répété!

— En effet, mais...

— Rien ne s'oppose donc à ce que nous nous rencontrions loin de Paris, des gens qui nous connaissent.

« Tenez, je sais un restaurant très simple, perdu aux confins de la forêt de Saint-Germain et que nos relations ne fréquentent guère. Pourquoi n'irions-nous point y déjeuner quelque jour?...

Et, comme elle se récriait parlant des journées chargées qu'elle avait d'ici la fin du mois, discutant la date plus que le fait lui-même, l'avocat reprit, pressant :

— Eh bien, soit, reportons la chose au début de juin. Voulez-vous le premier? Je vous attendrai en auto à la porte Maillot, vers onze heures.

— Le premier est un jeudi si je ne me trompe?

— Oui, vous verrez comme nous serons bien. Jeannine, faites cela pour moi, je vous en conjure, pour moi qui vous adore...

— Et vous serez heureux?...

— Pleinement, absolument...

— Eh bien, soit! Voilà qui est convenu... Au reste, nous nous reverrons d'ici là!

— Demain soir, chez les Marchand où je suis prié à diner.

— J'y serai également... Maintenant, laissez-moi partir, d'autant qu'il me faut me montrer un peu dans le salon voisin.

A nouveau, elle lui tendait la main.

Au comble de ses vœux, il la porta à ses lèvres, déposant sur les doigts fuselés qui frémissaient sous cette caresse le plus tendre, le plus ardent des baisers...

Mais, prestement, elle se dégageait et, avec un soupir, Christian la vit gagner l'autre salon de son pas souple et glissant.

CHAPITRE III

— Comme on est bien ici!

Et Jeannine, ayant murmuré ces mots, levait vers Christian son joli visage où la tiédeur de l'atmosphère, la promenade avaient mis un peu de rose n'ayant rien de commun avec son habituel maquillage.

Le jeune homme qui avait passé son bras autour de la taille souple de sa compagne se courba un peu plus vers elle :

— Ma chérie...

— Mon amour?...

— Vous ne regrettez rien?

Elle le contempla longuement. Peu à peu, une leur gaie s'allumait dans ses yeux, tandis que son visage prenait une expression amusée.

— Que vous êtes curieux.

— Est-ce un reproche?

— Non, évidemment.

— Alors, répondez... ou plutôt, réponds à ma question... car ici, j'ai le droit de te tutoyer!

— Et tu en uses.

— Naturellement.

— Eh bien, non je ne regrette rien... Depuis que je me suis donnée à toi, je suis la plus heureuse des femmes.

— Mon aimée.

— J'ignorais ce qu'était le vrai bonheur... Tu m'as appris à le connaître, à le chérir.. Ce sont là des choses qu'on ne saurait oublier.

— Et moi, grâce à toi, j'ai goûté les joies de l'amour... Auparavant, je n'en connaissais que la grimace, la caricature!

— Christian!

— Tu es la première grande tendresse de mon existence et vois-tu, cela compte!

D'un accord tacite, ils avaient interrompu leur promenade et, arrêtés au milieu du sentier qu'ils suivaient, ils se serraient l'un contre l'autre, les yeux dans les yeux, ravis, charmés...

A l'entour, la forêt de Saint-Germain se développait, immense, déserte, avec ses futaies profondes emplies du pépiement des oiseaux, ses thymys où, parfois, passait une biche effarouchée.

La semaine faisait que ce décor était aussi solitaire que s'il se fût trouvé à cent lieues loin de Paris. Depuis deux jours, Christian et Jeannine résidaient en un hôtel perdu aux confins de la forêt, un grand chalet normand que la fantaisie d'un spéculateur avait édifié en ce lieu connu des seuls automobilistes, à l'enseigne de « La Croix des Ormes ».

Le départ d'Henri Fauvel pour l'Angleterre où le réclamaient des affaires avait autorisé cette fugue.

Grâce à la complicité d'Odette Berthou, que Jeannine avait mise au courant de son intrigue, la jeune femme avait pu s'esquiver du boulevard des Batignolles. Elle était censée être allée passer quarante-huit heures à Nemours, près de Fontainebleau, chez les parents de sa camarade de pension, en compagnie de cette dernière.

En réalité, elle était venue rejoindre l'avocat qui l'attendait à Saint-Germain; une auto de louage les avait amenés à « La Croix des Ormes ».

Au reste, ce n'était pas la première fois qu'ils s'y rencontraient.

C'est là que, trois semaines auparavant, Christian Daurin avait conduit Jeannine pour ce premier déjeuner en tête à tête, auquel la jeune femme avait consenti au cours de leur rencontre chez Mrs Branting.

Maintenant, il y venaient presque toutes les semaines, dès qu'Henri Fauvel, qui voyageait beaucoup, quittait la capitale.

Bien mieux, afin de recevoir sa maîtresse, Dumain avait loué, rue Chaptal, un rez-de-chaussée en une maison d'aspect confortable et bourgeois.

Il avait là une garçonnière composée de deux petites pièces, ouvrant sur la cour intérieure de l'immeuble et où Jeannine venait le visiter presque quotidiennement.

Si le jeune homme était pleinement heureux, sa compagne ne l'était pas moins!

Certes, elle ne regrettait rien, si ce n'est d'avoir tant attendu avant de pécher, de savourer le fruit défendu.

Que d'années de jeunesse qui ne se retrouveraient pas, elle avait ainsi gâchées!

Puisque son mari ne l'aimait point, ne lui donnait pas le bonheur auquel elle avait droit, elle se considérait comme parfaitement autorisée à aller le chercher ailleurs.

Fauvel pouvait en faire de même, elle n'y voyait aucun inconvénient; ce ne serait pas elle qui le lui reprocherait; au reste, il était infiniment probable que le négociant ne se gênait pas pour donner des coups de canif à leur contrat.

A cet égard, Jeannine ne savait rien de précis, ne s'étant jamais enquis de l'emploi du temps de son époux, non pas qu'elle eût confiance en lui, mais elle se souciait médiocrement de ses faits et gestes.

Cependant, comme fasciné par la bouche de son amie Christian s'inclinait lentement vers elle; doucement, leurs lèvres se joignirent pour un baiser qui les laissa frémissants.

Ce fut la jeune femme qui, la première, revint aux sentiments de la réalité.

Souple comme une anguille, elle glissa hors des bras de Christian, échappant à son étreinte et mettant entre eux une distance de quelques pas.

— Chut, il faut être sage!

— Ma chérie!

— Il va être deux heures... Ne me fais pas regretter d'avoir consenti à cette dernière promenade après le déjeuner.

— Cependant...

— L'auto que nous avons commandée, et qui doit nous ramener à Saint-Germain nous attend sans doute à la « Croix-des-Ormes ».

— Eh bien, il attendra...

— Oui, mais il faut que je sois à Paris à cinq heures, mon mari...

— Il y avait longtemps que tu ne m'avais pas parlé de lui! grommela-t-il avec une mine boudeuse.

— Ce n'est pas ma faute s'il existe, s'il me faut compter avec lui!

— Il est en Angleterre, qu'il y reste...

— C'est un conseil qu'il ne suivra pas!

— Malheureusement!

— Avant son départ, il m'a laissé une liste des courses à effectuer et, pour ma tranquillité, je tiens à me conformer à ses instructions! Tu devrais me comprendre, d'ordinaire, tu es plus raisonnable!...

— Excuse-moi, mon aimée, j'ai tort.

— Tu es bon de le reconnaître.

— La pensée que ces deux jours de joie sont déjà finis m'est insupportable! Il me semble que les heures n'ont point eu leur durée normale, poursuivait Christian, dont le visage se voilait de mélancolie. Ah! pourquoi ne peut-on vivre à sa guise, s'évader des entraves que la société nous passe!

— Hélas !

— Que d'amants avant nous ont dû formuler ces regrets...

— Certes, mon pauvre Christian, pourtant, cela n'y a rien changé ! Il faut savoir subir ce que l'on ne peut éviter.

— J'admire ta philosophie, ma chère !

— C'est le seul moyen de ne pas empoisonner nos joies... Sachons être raisonnables, nous contenter de la part que nous avons su nous faire. Pour moi je la trouve belle, infiniment belle, puisque tu m'aimes !

De nouveau leurs bras s'étaient enlacés, leurs bouches s'unirent.

Maintenant, d'un commun accord, ils reprenaient lentement leur marche se dirigeant vers l'hôtel qu'on n'apercevait pas encore.

— Pourvu qu'à la « Croix-des-Ormes », je ne trouve pas une dépêche m'avertissant que M. Fauvel est rentré à l'improviste, murmura Jeannine, dont le front se creusait d'un pli soucieux.

— Pourquoi veux-tu qu'il ait abrégé son voyage ? protesta-t-il avec un haussement d'épaules.

— Je ne sais... une idée, comme cela !

— Ah ! tu es bien femme pour t'imaginer semblable chose !

— Que veux-tu !

— En admettant que ton mari soit de retour, quel mal y aurait-il à cela ? Mme Berthou te couvre... Tu es censée l'avoir accompagnée chez ses parents... Ton seigneur et maître était averti de tes intentions... Il n'aura rien à y reprendre.

— C'est juste... Mais, j'ai beau me répéter ces choses, que je ne cours pas le moindre danger, il est des instants où j'éprouve de sourdes inquiétudes.

— C'est de l'enfantillage !

— Evidemment, mais c'est ainsi ! Allons, tiens-toi, mon chéri, nous arrivons en vue de l'établissement !

De fait, à travers les frondaisons, on apercevait les toits pointus du chalet de la « Croix-des-Ormes ». Même, un appel de trompe troubla le silence environnant, éveillant les échos de la forêt.

— Voici probablement notre auto ! murmura la jeune femme.

— Sans doute !

Maintenant le sentier s'élargissait, rejoignant une allée forestière. Ils firent encore quelques pas serrés l'un contre l'autre, puis brusquement, débouchèrent sur une grand'route, filant vers la plaine.

L'hôtel était là, tout près, montrant sa façade ornée de balcons de bois, sa terrasse où de petites tables drapées de blanc, entourées de sièges de jardin, s'abritaient sous de grands parasols, jaunes et blancs.

Des bonnes, en tablier blanc, allaient et venaient actives, pressées. Une automobile stationnait semblant attendre, tandis qu'on en entrevoyait une autre immobilisée sous un garage voisin.

— Des voyageurs ont dû arriver durant notre absence, murmura Jeannine Fauvel en indiquant ce dernier véhicule d'un hochement de menton.

— C'est probable !

— Alors, lâche-moi.

Et la jeune femme retirait le bras qu'elle avait glissé sous celui de son compagnon.

Christian eut un mouvement d'impatience.

— Quelle trembleuse tu fais !... Quelle chance y a-t-il pour que ces nouveaux-venus nous connaissent?... Ils viennent sans doute de Pontoise ou de quelque localité voisine.

— Qui sait !

— La Croix-des-Ormes n'est pas un lieu si fréquenté que tu le supposes !... Ici, nous sommes M. et Mme Daurin... Donc, rien à craindre... Nous avons parfaitement le droit de nous donner le bras.

Le jeune avocat parlait avec une telle conviction, que Jeannine semblait gagnée.

Au reste, elle était parfaitement tranquille et si parfois elle manifestait quelque inquiétude, c'était sous l'influence d'un sentiment de suprême prudence.

Puis, il lui était très doux d'entendre son ami la rassurer, la consoler.

Certes, il le faisait parfois avec impatience, humeur même, mais cela était encore de l'amour, prouvait à la jeune femme combien il tenait à elle, comme sa présence lui était chère !

Aussi, se rapprochant de Christian qui demeurait silencieux, les yeux à terre, prononça-t-elle d'une voix caressante :

— Ne boude pas ainsi !... Ce serait si vilain de nous séparer sur une querelle !...

— C'est ta faute !

— Eh bien ! oui, je le reconnais... Mais péché avoué est à moitié pardonné !

— Donc... j'oublie, je passe l'éponge, répliqua-t-il avec un sourire, cela à une condition.

— Pas de restrictions, je t'en prie.

— Si, je consens à oublier mes griefs à condition que tu viendras demain après-midi, rue Chaptal !

— Oh ! c'est impossible, se récria-t-elle ; je t'ai déjà expliqué tout ce que j'avais à faire ! Mon après-midi n'y suffira pas...

— Tu peux bien disposer d'un peu de temps, quand ce ne serait qu'un quart d'heure... Je serai chez moi de cinq à sept.

Il se faisait suppliant ; en ses yeux, elle lut une telle prière qu'elle ne put résister plus longtemps.

— Eh bien, soit, je ferai de mon mieux.

— Tu viendras sûrement ?

— Sûrement, quand ce ne serait que cinq minutes !

— Merci... tu es la plus jolie et la meilleure !

— J'espère bien que tu en es convaincu ?

— Parbleu !

A ce moment, l'une des bonnes du restaurant qui les avait aperçus s'avançait à leur rencontre.

— Voici la voiture que nous avons commandée pour vous par téléphone, M. Daurin, disait-elle, en désignant l'auto en stationnement.

— C'est bien, je vous remercie. A-t-on descendu les bagages ?...

— Je ne crois pas, ils doivent être restés dans votre chambre, mais je vais aller les chercher !

— Inutile, je monte moi-même là-haut, ce sera plus vite fait ! coupa Christian. Installe-toi dans la voiture, ma chérie, je reviens de suite.

— Soit, murmura Jeannine.

Et tandis que le jeune homme, suivi de la servante qui s'excusait, pénétrait rapidement à l'intérieur du chalet, M^{me} Fauvel monta dans l'auto.

Flegmatique et silencieux, le chauffeur attendait, assis au volant. Commodément, la jeune femme s'accota dans son coin ; puis, tirant de son sac une glace, sa boîte à poudre, un bâton de rouge, elle entreprit de refaire son maquillage.

De temps à autre, des éclats de voix, partant d'un cabinet particulier situé au premier étage du chalet lui arrivaient par une fenêtre ouverte.

Il devait y avoir là joyeuse compagnie, car on percevait des rires aigus de femmes, le grondement plus grave d'organes masculins.

Même, Jeannine, ayant levé la tête dans cette direction entrevit une silhouette féminine, s'avançant sur le balcon de bois.

M^{me} Fauvel eut une moue significative : un coup d'œil lui avait suffi pour classer l'inconnue.

— Une petite femme de Montmartre, sans aucun doute.

Cela se voyait à sa toilette : une robe de crêpe de Chine rose plissée et si courte qu'elle découvrait les genoux. Quant au visage, on eût été bien empêché d'en distinguer les traits sous l'épaisse couche de blanc et de rouge qui le barbouillait d'agressive façon.

— Je crois qu'il est temps que nous filions, songea Jeannine, qui ne se souciait point de se trouver en pareille compagnie. Ces gens font un bruit...

De fait, le tapage redoublait.

De l'intérieur on appelait à grands cris la jeune femme qui à présent se tenait accoudée à la balustrade.

— Eveline... Eveline...

— Arrive, cria encore quelqu'un, sinon, je vais te chercher.

— Laissez-moi tranquille, ripostait l'isolée, sans tourner la tête.

A cet instant, Christian se montrait au seuil de l'établissement.

D'une main, il portait sa valise, de l'autre, le léger sac de nuit de Jeannine...

— Vite, mon chéri, dépêchons-nous ! lança cette dernière qui venait de consulter sa montre... Il est deux heures un quart !

— Bon, me voici !

En trois enjambées, Daurin eut traversé la terrasse et escaladé le marche-pied.

— Roulez, chauffeur !

La voiture démarra avec un bruit sourd, filant sur la route blanche, cependant que Christian disposait les bagages à ses pieds, expliquant à sa compagne qu'il n'avait rien oublié, pas même son fer à friser qu'elle avait laissé sur la table de toilette.

— Oui, oui, c'est juste, murmura-t-elle.

A la même seconde, un homme de haute taille se montrait dans l'encadrement de la fenêtre du premier étage donnant sur le cabinet particulier.

C'était l'un des joyeux convives, celui qui avait menacé la déserteuse d'aller la chercher.

D'un bras vigoureux, il enlaça la taille souple de la jeune femme, s'efforçant de lui faire lâcher prise, de l'attirer en arrière.

— Allons, Eveline, reviens à table ! Tu ne vas pas bouder ainsi... Ce serait ridicule !

Il s'interrompit brusquement, étouffant un juron.

— Ah ! nom d'un chien.

Surprise, Eveline s'était redressée, suivant machinalement la direction du regard de son compagnon ; ce dernier était devenu très rouge et, le sourcil froncé, il examinait l'auto qui s'enfuyait rapide.

— Mais, je ne me trompe pas... c'est bien elle ! Ah ! nom de nom !

Cette dernière exclamation était arrachée au personnage par la vue de ce qui se passait dans la voiture.

Christian se penchait vers Jeannine dont son bras entourait les épaules et, longuement, leurs lèvres s'unirent dans un baiser.

— Fauvel ! Fauvel ! appelait-on de l'intérieur du cabinet. Allez-vous en finir à la fin !

Henri Fauvel, car c'était lui, eut un geste de colère.

— Vous autres, fichez-moi la paix, fit-il.

— Ah ! ça, qu'est-ce qui te prend, interrogea Eveline. Est-ce que par hasard... ma foi ce serait drôle !

— Quoi?... Quoi?... Qu'est-ce qui serait drôle?...

— Je devine... La petite femme qui s'en va là-bas, je parie que c'est la tienne. Tandis que tu fais la bombe, elle s'amuse de son côté.

Et Evelyne qui, décidément, trouvait la chose farce, partit d'un joyeux éclat de rire.

Henri Fauvel ne daigna pas lui répondre.

Abandonnant le balcon, il rentra dans la maison. Au reste, l'automobile venait de disparaître, doublant la corne du bois qui, en cet endroit, faisait écran.

Sans prendre garde aux questions de ses compagnons, deux négociants du Sentier qu'escortaient trois petites femmes, Henri traversa la pièce en coup de vent ; la minute suivante, ayant dégingolé l'escalier, il interpellait le patron de la « Croix-des-Ormes » qui, tranquillement assis à son bureau, mettait ses comptes à jour.

— Pardon, monsieur, quelles sont ces personnes qui viennent de partir ? Un couple qu'une auto emmène vers Saint-Germain?...

L'interrogation, formulée d'un ton bref, fit relever la tête de l'hôtelier. Instinctivement, Fauvel comprit que s'il voulait apprendre quelque chose, il lui fallait affecter l'indifférence et, rassérénant son visage d'un suprême effort de volonté, il continua presque gaiement :

— Figurez-vous qu'il m'a semblé les reconnaître... Si je ne me trompe, ce sont des amis...

— La chose est bien possible, répliqua le restaurateur. Ce sont des jeunes gens, de tout jeunes mariés qui viennent de temps à autre ici, M. et M^{me} Daurin de Paris.

— Daurin ? répéta Henri. Non, ce n'est pas ce nom-là ! Je me serai trompé. Excusez-moi.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, monsieur... Cela arrive !

Et, tandis que Fauvel, voltant sur ses talons, reprenait le chemin de l'escalier, l'hôtelier se replongea dans ses comptes.

Lentement, Henri remonta les degrés.

En lui, grondait une sourde colère qu'il avait peine à dominer.

Ainsi, sa femme le trompait, avait un amant, la chose n'était pas douteuse.

— Elle me croit en Angleterre et elle en profite ! murmura-t-il en serrant les poings. Ah ! c'est du joli, c'est du propre !...

Il ne se disait pas que, le premier, il lui avait donné l'exemple de l'inconduite et que ses prétendus voyages en province ou à l'étranger ne l'emmenaient pas, le plus souvent, hors de la banlieue parisienne.

Non, il s'abandonnait tout simplement à la rage, qui à cette heure, le soulevait.

Certes, il n'aimait pas Jeannine, il ne l'avait jamais aimée.

Mais, la constatation de son infortune conjugale causait à son amour-propre une blessure infiniment douloureuse.

— Elle me paiera cela ! se promit-il encore.

Il était parvenu sur le palier ; il lui fallait rejoindre ses compagnons de bombance, sous peine de voir ceux-ci s'enquérir des causes de sa disparition.

S'il ne montrait pas un visage allègre, les autres s'inquiéteraient, chercheraient, devineraient peut-être...

— Pourvu qu'Evelyne n'ait rien dit ! Il ne manquerait plus que cela !

De nouveau, il pénétrait dans le cabinet particulier.

Une bordée de joyeux reproches l'accueillit.

— En voilà un lâcheur ! Ma parole, mon cher, qu'est-ce qui vous a pris ? Vous vous êtes sauvé comme si vous aviez le diable à vos trousses !...

Les interpellations se succédaient ; Fauvel profitant d'un instant de silence, répliqua le sourire aux lèvres :

— J'avais cru reconnaître des amis, des gens charmants que je voulais vous présenter !

— Amenez-les, plus on est de fous, plus on rit.

— C'est ce que j'avais pensé, il n'en est rien ! déclara le marchand de soieries en reprenant sa place près d'Evelyne qui avait regagné la table.

— Tant pis, en ce cas, conclut Michaud, l'un des convives, en emplissant sa coupe de vin mousseux. Je bois à nos amours, à nos plaisirs.

Des vivats accueillirent ce toast.

Alors, Fauvel, se penchant vers Evelyne qui l'observait à la dérobée, questionna dans un souffle :

— Tu n'as rien dit, n'est-ce pas ?...

— Parbleu non ! répliqua la petite femme sur le même ton, avec un clin d'œil significatif. Pas si bête.

— Merci, tu es bonne fille, je te revaudrai cela.

Sur ce, Fauvel, qui semblait complètement rasséréné, joignit ses exclamations à celles de ses compagnons.

CHAPITRE IV

— Odette, il est l'heure, je m'en vais !

Berthou, debout au seuil de la minuscule salle à manger dépendant de son appartement, lançait ces mots, tout en mâchonnant un cure-dent et en brossant son éternel chapeau melon du revers de la manche de sa jaquette lustrée par l'usage.

C'était un grand diable frisant la cinquantaine.

Sa haute taille prématurément voûtée, sa charpente énorme, dont les gros os saillaient de toutes parts, faisaient de lui le type complet de l'universitaire de province.

Un pince-nez à monture nickelée que jamais Odette n'avait pu lui faire abandonner pour des lunettes d'écaille, des bottines à élastiques que découvrait le pantalon trop court et faisant poche au genou, achevaient de lui composer une silhouette minable et famélique.

Brave homme cependant, doué d'un réel savoir, mais trop timide, trop discret pour exceller à se mettre en valeur, il passait dans l'existence à la façon d'un hanneton, sans rien voir, rien comprendre, se heurtant à tous les obstacles.

Ses supérieurs le dédaignaient, ses collègues le raillaient ; quant à sa femme, elle le méprisait tout simplement.

En cet après-midi de la fin du mois de juillet où la chaleur était accablante, Berthou semblait plus ahuri, plus lointain que jamais.

Lorsqu'il ne songeait point au cours de mathématiques qu'il professait à Condorcet, aux leçons supplémentaires qu'il donnait à ses élèves riches afin d'augmenter son maigre budget, l'universitaire soupirait en se disant qu'il ferait bon être dans un jardin, en bras de chemise un sécateur à la main.

Oui, c'était là un plaisir lointain qu'il ne connaîtrait qu'à l'heure bénie de la retraite...

En attendant, il allait se contenter de respirer l'atmosphère poussiéreuse et asphyxiante de la grande ville.

Dans la cuisine voisine, située au bout d'un couloir obscur, arrivaient des tintements de vaisselle, des cliquetis de couverts.

Odette était là, achevant de débarrasser la table des reliefs du déjeuner.

Le professeur poussa jusqu'à cet antre, vrai nid de rats qu'un jour de souffrance donnait sur une cour intérieure éclairait pauvrement.

— Je m'en vais, répéta-t-il d'une voix timide, en s'arrêtant sur le seuil.

Odette qui rangeait un plat de choux au lard en un placard de poupée, se retourna à peine.

— Mais oui, c'est cela... Va-t'en...

— A ce soir !

La jeune femme ne répliqua pas, s'absorbant en ces basses besognes que la femme de ménage n'avait point terminées.

En effet, le modeste budget des Berthou ne permettait pas le luxe d'une bonne. Et une com-

mère du voisinage venait chaque matin, pendant deux heures, exécuter les plus gros travaux.

Un sourd fracas annonçait le départ du professeur ; de la rue Damrémont, sur laquelle donnait l'immeuble, montaient des appels de trompes, le roulement tumultueux des autobus.

— Ah ! ma foi, j'en ai assez !... Je laisse tout comme cela ! prononça Odette à voix haute.

Et, ayant jeté un dernier regard hostile à la cuisine où des torchons maculés voisinaient avec une pile d'assiettes encombrées de détritux, elle revint vers la salle à manger.

Elle était vêtue d'un peignoir, jadis bleu, mais aujourd'hui déteint, rempli de taches ; ses noirs cheveux coupés courts et dont plusieurs mèches s'enroulaient sur des cordonnets, mettaient autour de son front d'agressifs bigoudis et ses bas de coton, formant vis sur les jambes, se perdaient en des savates éculées, qu'elle traînait d'un pas sans énergie.

Ah ! certes, ainsi, elle n'évoquait en rien la souple, la pimpante Odette que Jeannine Fauvel et ses amis connaissaient.

Au reste, peu lui importait. Son mari était seul à la voir ainsi et, depuis longtemps, elle n'avait plus le souci de lui plaire.

Pour l'instant, elle avait bien d'autres préoccupations en tête.

Tombée sur une chaise, le coude sur la table que recouvrait une toile cirée encore humide, elle s'absorbait en d'amères réflexions, qui crispaient péniblement son joli visage.

L'époque des vacances approchait, posant son annuel problème.

Chacun faisait des projets, annonçant vers quel lieu il partirait bientôt.

Pour les uns, c'était la mer, les villes d'eaux cotées ou bien des stations de montagnes.

Où iraient les Berthou?...

Un petit-cousin du professeur, gros fermier de la Brie, lui avait bien offert de venir passer quelques semaines en son exploitation aux environs de Provins, Berthou aurait volontiers accepté.

Là-bas, il y avait un jardin, c'était la vraie campagne... Et puis, on y pourrait faire des économies !...

Discrètement, il avait fait quelques ouvertures en ce sens ; Odette avait coupé court d'un haussement d'épaules sans réplique.

Pouvait-elle avouer semblable villégiature à ses amies?... Non, évidemment.

Alors, à quoi bon entasser des paroles inutiles?...

M^{me} Laurent, la femme du proviseur de Condorcet, avec qui Odette était assez liée, avait invité le ménage à venir séjourner en un chalet qu'ils possédaient près de Royan.

Quoiquo M^{me} Laurent appartenait à ce monde universitaire que M^{me} Berthou détestait et méprisait à cause de son mari, elle avait bien envie d'accepter ; même, elle avait, pour ainsi dire, dit « oui », le séjour de Royan la tentant singulièrement.

Mais, alors, de nouvelles difficultés avaient surgi. Pour aller sur une plage à la mode, il fallait posséder une garde-robe appropriée : c'étaient des toilettes fraîches, pour les flâneries sur la plage, les soirées au Casino... De jolis

chapeaux à la note estivale. Puis, il y avait le chapitre des chaussures...

Enfin, il y avait un Jean Berthou !

Le trousseau du professeur se composait de linge élimé jusqu'à la corde et cent fois raccommodé ; il ne possédait qu'un complet-jaquette, celui qu'il mettait chaque jour, et un veston délabré, vieux de quatre ans !

Plus l'habit qu'il arborait aux grandes solennités, cérémonies officielles, distributions de prix...

C'était tout à fait insignifiant, on en conviendrait !

Des heures durant, Odette avait aligné des chiffres, cherché la combinaison propre à la tirer d'embarras ; un instant, elle pensa avoir trouvé ; tout compte fait, moyennant dix-huit cents francs, elle se chargeait de fournir à son mari, de même qu'à elle, ce qui leur manquait.

Restait à découvrir cette somme...

Il ne fallait pas compter sur le professeur dont les poches étaient complètement vides et Odette s'était dit que Jeannine ne demanderait pas mieux que de lui consentir cette avance.

Elle rembourserait plus tard, par mensualités, durant l'hiver.

M^{me} Fauvel ne pouvait lui refuser cela ; depuis qu'elle était la maîtresse de Christian Daurin, son amie lui avait rendu maints services, facilitant ses sorties, protégeant ses fugues.

De fait, Jeannine, consultée, avait d'abord promis. Néanmoins, il y avait de cela trois jours elle avait dû avouer à Odette qu'elle ne pourrait tenir ses engagements.

Henri Fauvel se montrait plus renfrogné, plus parcimonieux que jamais. Sous prétexte que les affaires devenaient de plus en plus difficiles, il s'effrayait à triples nœuds les cordons de sa bourse !

Devant la mine atterrée d'Odette, Jeannine n'avait trouvé que ces mots :

— Nous allons à Paramé où Henri a loué une villa pour le mois d'août. Viens avec ton mari... Là-bas, nous vivons en famille, tu n'auras pas besoin de faire des frais de toilette.

Comme si à Paramé ou à Royan, Jean pouvait exhiber sa jaquette noire, blanchie aux coudes, Odette ses robes dix fois retapées?...

Jeannine n'y avait point pris garde, toute à la fièvre du départ.

Cet exode vers la mer lui apparaissait comme souhaitable.

D'abord, Henri Fauvel ferait de nombreux voyages à Paris où le réclamaient ses affaires et sa femme serait libre de rejoindre Christian dont la famille villégiaturait à Dinard.

On se rencontrerait à Saint-Malo à mi-chemin entre les deux points.

En cette ville populeuse, les amoureux seraient certains d'être bien cachés.

L'indifférence de son amie n'avait point échappé à M^{me} Berthou qui en avait ressenti une nouvelle blessure.

— Décidément, c'est une égoïste, un cœur sec... Que lui importent mes ennuis à elle qui est heureuse entre son mari et son amant...

C'est à quoi elle songeait encore en cet après-midi, alors que prise de dégoût, lasse, écourée,

elle rêvassait tassée sur elle-même, au bord de la table grasse.

Deux coups de sonnette, pressés et impérieux la firent sursauter, la mettant debout, comme sous l'action d'un ressort.

Qui pouvait bien venir à cette heure?...

Ce devait être quelque fournisseur ou un télégraphiste apportant un pneumatique de Jeannine, réclamant son intervention pour faciliter quelque escapade.

— Oui, c'est cela, elle est bien contente de me trouver quand elle a besoin de moi!

Et Odette qui, un instant avait hésité à ouvrir, se dirigeait en grommelant vers l'antichambre.

L'huis entrebâillé, elle ne put retenir une exclamation de surprise. Ce n'était point un employé des postes et télégraphes qui se dressait là devant elle, mais Henri Fauvel.

— Vous?... Comment se fait-il?...

Et, machinalement, songeant à ses bigoudis, à son peignoir, à ses savates, la femme du professeur tentait de repousser le battant au nez de l'intrus.

Ce dernier ne le lui permit point; d'un autoritaire coup d'épaule, il écarta la porte, se glissant dans l'appartement.

— Un mot... rien qu'un mot à vous dire... chère madame.

— C'est que je ne suis pas habillée... Je procède à des rangements. Vous savez quand on va partir en vacances... J'étais si loin de m'attendre.

De fait, c'était peut-être la seconde fois qu'Henri Fauvel mettait les pieds chez l'universitaire.

Cependant, il répliquait avec rondeur :

— Ne vous frappez pas, chère madame... La chose n'en vaut pas la peine. Ce n'est pas pour admirer vos toilettes que je suis ici!

La phrase était maladroite et Odette pinça les lèvres, jetant un regard vipérin au visiteur mal inspiré.

— Permettez-moi d'aïler passer une robe! m'aurait-elle néanmoins. Tenez, le salon est là je vous rejoins dans un instant.

Et elle poussait un battant, démasquant une pièce assez pauvrement meublée, mi-salon, mi-cabinet de travail où, le soir venu, Jean Berthou corrigeait les devoirs de ses élèves.

En même temps, elle esquissait un mouvement de retraite vers sa chambre à coucher toute proche. Mais Henri Fauvel ne le lui permit pas. Doucement, mais fermement, il l'avait prise par le bras, l'entraînant vers le salon en disant :

— Pas besoin de faire tant de façons entre nous. Nous sommes de vieux amis... Ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

Sa voix avait vibré de manière inusitée en articulant ces dernières paroles; Odette Berthou en fut frappée, et, pour la première fois, au milieu de son trouble, elle enveloppa Fauvel d'un regard inquisiteur.

Il semblait plus ému qu'il ne voulait le paraître; ses sourcils, légèrement froncés, révélaient une préoccupation intense et, par instants, il se mordait la lèvre inférieure, mouvement nerveux qui lui était familier en ses heures de soucis.

« Oh! oh! il y a quelque chose, » se dit la jeune femme, dont la curiosité s'éveilla.

Et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle suivit le négociant au salon. Du reste, elle

comprenait bien que ce dernier ne lui eût point permis de s'esquiver.

Visiblement, il entendait profiter du désarroi causé par sa visite imprévue.

— Eh bien! voyons, de quoi s'agit-il?

Et Odette s'asseyait à contre-jour, dans le coin le plus sombre de la pièce.

D'un signe de tête, Henri refusa le siège qu'elle lui indiquait; demeuré debout, il piétinait sur place, cherchant évidemment par où commencer. A la fin, il parut avoir trouvé et, revenant sur M^{me} Berthou qui l'épiait à la dérobée, il articula :

— Chère madame, vous êtes fine, intelligente... Ne protestez point, je vous connais mieux que vous ne le supposez.

— En vérité?

— A maintes reprises, j'ai pu constater que vous possédiez un solide bon sens, un esprit pratique.

— Que de compliments!

— Ceci fait que j'ai pour vous une sympathie très réelle et profonde.

— Je n'en ai jamais douté.

— De votre côté, je pense que vous me considérez comme un ami véritable sur lequel on peut compter...

Odette écoutait, quelque peu éberluée, l'aïvel ne l'ayant guère habituée à semblables protestations. D'ordinaire, il la traitait par-dessous la jambe, en personne sans conséquence.

Pourtant comme il lui fallait répondre, M^{me} Berthou se décida :

— Naturellement, Jeannine et vous, êtes mes meilleurs amis...

— Je parle en mon nom et non en celui de M^{me} Fauvel, coupa le négociant.

— Je ne comprends pas, cette fois!

— Alors, soit, je vais m'expliquer. Je jouerai franc-jeu, cartes sur table! Avec vous, je crois que c'est encore la meilleure méthode.

— Certes!

— Eh bien! voilà, Jeannine me trompe.

— Allons donc, protesta Odette qui, bien qu'elle s'attendit à cette conclusion, n'avait pu réprimer un tressaillement.

— Ne niez pas, vous êtes parfaitement au courant. Votre fugitive rougeur me l'eût appris si je ne l'eusse su déjà...

— Je vous jure!

— Pas de serment, ce serait inutile!

— Que voulez-vous que je vous réponde?

— Rien pour le moment. Laissez-moi aller. Ensuite vous verrez ce que vous devez faire!

M^{me} Berthou eut un ironique salut de la tête. Au fond, elle préférerait qu'il en fût ainsi; de cette façon, elle aurait tout le temps de se remettre, de voir venir son adversaire, d'adopter une attitude peu compromettante.

Cependant, le négociant reprenait du ton qu'il aurait pris pour traiter une affaire.

— Ma femme à un amant, la chose n'est pas douteuse, je les ai vus ensemble!

— Oh! ne put s'empêcher de s'écrier Odette.

— Parfaitement, c'est le mois dernier, à la « Croix-des-Ormes », un petit restaurant de la forêt de Saint-Germain où je me trouvais avec des amis. Jeannine et son gigolo en sortaient... De loin, je les ai vus s'embrasser.

— Et vous n'avez rien dit?...

— Ils étaient en auto et moi à une fenêtre de l'établissement. Le personnage en question se nomme Christian Daurin... C'est un jeune avocat récemment inscrit au barreau, qui sert vaguement de secrétaire à maître Barel. Vous voyez, je suis bien renseigné.

— Continuez... laissa tomber du bout des lèvres Odette.

— Vous pensez bien qu'après cette découverte, je ne suis pas resté inactif... Non seulement, je me suis enquis de la personnalité de ce monsieur, mais encore, j'ai pris mes renseignements... Jeannine et lui se rencontraient fréquemment à la « Croix-des-Ormes », où ils passaient pour de jeunes mariés. Ils y sont venus au moins quatre fois en juin...

— Pourquoi ne les avez-vous pas fait pincer?

— Telle était bien mon intention ; mais voilà le hic. Pour une raison que j'ignore, ils ont dû adopter un autre lieu car, depuis le début de ce mois, ils ne se sont pas présentés à Saint-Germain.

— Peut-être se doutent-ils...

Odette Berthou se mordit la langue ; n'était-ce pas avouer ainsi qu'elle était au courant?...

Mais Henri Fauvel ne releva pas ses imprudentes paroles, il continua, allant droit au but :

— L'attitude de Jeannine ne me permet pas d'admettre cette hypothèse... Je l'ai étudiée tout à loisir ; elle est gaie, insouciante et chante du matin au soir, elle n'a pas le moindre soupçon de ce que j'ai découvert.

— Alors, c'est que vous vous êtes trompé ! Que vous avez cru reconnaître votre femme quand il s'agissait d'une autre.

— Ma petite amie, inutile de plaider non coupable. Vous ne me donnerez pas le change, je sais ce que j'ai dit, ce que j'ai vu.

— Comme vous voudrez, si vous y tenez...

— Si M. Daurin et Jeannine ne sont point revenus à la « Croix-des-Ormes », c'est qu'ils ont choisi un autre coin de rencontre, comme je vous l'affirmais tout à l'heure. Au reste, la chose s'explique ; actuellement, Jeannine est très préoccupée par son très prochain départ en vacances.

« Elle court les magasins, passe de longues heures chez la couturière, la modiste ; dans ces conditions, un déplacement en banlieue comporte une perte de temps... La logique veut donc que les amoureux se voient à Paris !

— Faites suivre votre femme !

— J'y ai bien songé, mais la méthode est mauvaise... Les détectives privés qui se chargent de ces besognes sont des gens peu recommandables, qui mangent volontiers aux deux râteliers. L'homme chargé de surveiller Jeannine l'eût très certainement prévenue afin de gagner une récompense dont j'aurais fait tous les frais... J'aurais payé de tous les côtés et nos tourtereaux, avertis, se seraient tenus sur leurs gardes.

— Filiez vous-même votre femme ! On n'est jamais si bien servi que par soi-même !

— J'ai essayé cela sans succès... A ce point de vue, je suis d'une maladresse sans égale !

— Alors que voulez-vous que je vous dise ?

— Tout simplement l'adresse de la garçonnière de M. Daurin.

En prononçant ces mots, Henri Fauvel s'était

encore rapproché et son regard aigu ne quittait point celui de son interlocutrice.

Cette dernière bondit sur son fauteuil :

— Vous n'y pensez pas !

— Si fait, répartit-il posément.

— D'abord, je n'en sais rien. Pour moi, Jeannine est la plus honnête des épouses et vous la calomniez gratuitement.

— Bon !

— D'autre part, même si elle avait une intrigue quelconque et que j'en fusse au courant, vous êtes fou de croire que je vous renseignerais ! Jeannine est ma meilleure amie.

— Je n'ignore pas qu'elle vous a obligée à plusieurs reprises !

— Oh !

— Mais oui, si faible que soit l'intimité qui règne entre moi et ma femme, quand nous sommes seuls, nous causons... Souvent, Jeannine s'est plainte que vous la tapiez... Ce sont là ses propres expressions. Si maintes fois, elle a dû me demander des suppléments pour boucler son budget, c'est que, paraît-il, elle avait dû vous prêter de l'argent... Des quatre cents francs par ici, des deux cents francs par là !

Abasourdie, Odette Berthou laissait dire.

Tout d'abord, elle avait été assommée ; peu à peu une colère folle dont elle n'était point maîtresse naissait au fond de son cœur ulcéré.

Les confidences faites par Jeannine à Henri Fauvel lui apparaissaient comme autant de trahisons ; volontiers, elle s'imaginait le dialogue échangé entre les deux époux à cette occasion, les commentaires qui s'en étaient suivis et, à cette évocation, son visage blême s'empourprait de plaques rouges.

— Vraiment, votre femme est peu délicate... Je croyais pouvoir compter sur sa discrétion ! siffla-t-elle sans trop savoir ce qu'elle disait. Quant à vous qui venez chez moi m'humilier... Elle s'arrêtait, bégayant, ne trouvant plus ses mots, tant la rage l'étranglait.

— Je n'ai nullement l'intention de vous humilier, chère madame, répliqua vivement Fauvel. Tout à l'heure, je proclamais être un ami sur lequel on peut compter... Souvenez-vous-en.

— Alors, je ne vois pas.

— De plus, j'ai affirmé que je vous considérais comme une femme de bon sens, douée d'esprit pratique... C'est à cette dernière que je m'adresse...

— Que voulez-vous?...

— Chère madame, vous êtes jolie, fine, spirituelle, et pourtant, la vie vous a déçue, par suite des circonstances qui vous ont fait naître en un milieu simple et bourgeois, vous n'avez pas pu contracter une union en rapport avec vos goûts, vos aspirations... C'est là un malheur dont vous avez souvent souffert et dont vous souffrirez encore !

— Hélas ! murmura Odette, émue par cette évocation de la médiocrité de son existence.

— A l'heure présente, vous ne savez même pas comment vous ferez pour vous habiller décemment, ainsi que votre mari, que son proviseur a invité. Vous voyez, je suis au courant... Jeannine m'a informé que vous lui aviez demandé dix-huit cents francs !

— Oh !

— Elle vous les a refusés, mettant la chose à mon actif ; la vérité est tout autre.

— Ah ! bah !

— Jeannine préfère utiliser les fonds dont elle dispose pour elle même... Si vous vous étiez adressée directement à moi, vous n'en doutez pas, je vous aurais ouvert largement ma bourse.

La stupeur d'Odette tournait à l'ahurissement ; elle ne savait plus que croire, que penser, la colère, l'humiliation, la surprise se livraient en elle un combat désordonné ; son esprit se débattait en plein chaos !

Fauvel, qui lisait clairement en son cerveau, poursuivit :

— Donc, voici ce que je vous offre ; ou vous resterez fidèle à une amie qui ne vous ménage guère, ne vous oblige point quand elle pourrait le faire, ou vous me rendrez service !

— Monsieur Fauvel...

— Vous m'apprendrez ce que j'ignore, l'adresse à laquelle Jeannine et M. Daurin se rencontrent ! En échange, ce n'est pas dix-huit cents, mais dix mille francs que je mets à votre disposition.

— Dix mille francs?...

— Vous me rembourserez quand vous voudrez, acheva paisiblement Fauvel, d'un ton qui signifiait que cet argent était prêté à fonds perdus.

En même temps, il tirait son carnet de chèques, apprêtait son stylo. Odette eut un éblouissement ; jamais elle n'avait eu en mains dix billets de mille ; il lui semblait que c'était là une somme formidable, dont elle ne verrait jamais la fin.

Le démon de la tentation intervenait dressant devant elle les toilettes, les lingeeries fines, tout ce qu'elle pourrait acheter, qu'elle convoitait depuis toujours et qu'elle ne posséderait sans doute jamais.

Pourtant, elle ne se rendait pas encore ; son honnêteté lui livrait un suprême combat.

— J'attends votre décision, fit Henri Fauvel, penché vers elle. Rappelez-vous bien que Jeannine fut ingrate à votre égard et ne refusez point de seconder l'ami véritable que je suis !

— Oui, elle s'est conduite vis-à-vis de moi de façon indigne.

— C'est l'évidence même.

— Si elle ne pouvait m'obliger, elle n'avait qu'à me le dire... En se plaignant à vous ainsi qu'elle le fit, elle a perdu tous droits à ma reconnaissance.

— Parbleu ! Voyons, un bon mouvement, ma petite dame, j'inscris les chiffres... Dans un quart d'heure le temps de passer à la succursale du Crédit Lyonnais, place Clichy, et vous aurez la somme en votre possession... Dix mille francs, c'est un joli denier ; je regrette de ne pouvoir faire davantage pour le moment, mais si, dans l'avenir, vous avez besoin de moi, vous me trouverez toujours.

Tout en parlant, Henri Fauvel griffonnait d'une plume alerte. Enfin, il signa et, tendant le chèque :

— Le voici, il est à vous.

La vue de la blanche vignette imprimée en bleu acheva de tourner la tête à Odette.

— Je serais bien bête de me sacrifier pour cette rosse de Jeannine, murmura-t-elle. Ce n'est pas moi qui l'ai dénoncée !

— Evidemment !

— Tôt ou tard, vous eussiez découvert leur retraite !

— Parbleu !

— Eh bien, donnez... M. Daurin a loué, sous son nom, une garçonnière au rez-de-chaussée... 22 bis, rue Chaptal... La porte est à gauche sous la voûte en face de la loge de la concierge. Les fenêtres donnent sur une cour intérieure.

Puis, après un silence, la misérable femme ajouta :

— Je sais que Jeannine doit s'y rendre dans trois jours, c'est-à-dire vendredi prochain vers quatre heures... Elle m'a fait part incidemment de son intention lors de ma dernière visite... Elle devait être censée m'accompagner à un concert d'anciens élèves de Condorcet !

— Merci !

Le chèque avait passé des gros doigts de Fauvel dans les mains crispées d'Odette.

— Au revoir, chère madame... Ne me reconduisez pas, je retrouverai mon chemin... Désormais, vous avez en moi un ami tout dévoué...

— Oui, oui, balbutia-t-elle.

Eperdue, les jambes cassées, M^{me} Berthou se laissa retomber sur son fauteuil, tandis que Fauvel s'éclipsait, discrètement, disparaissant dans l'antichambre enténébrée.

CHAPITRE V

— Porto?... Citronnade?...

— Citronnade. Et toi?...

— Moi aussi, attends, je vais les préparer...

Et Jeannine abandonnant la coiffeuse devant laquelle elle se poudrait, exécutait une presto volte face. Au passage elle chaussa des mules de satin, tombées au pied du lit et, l'instant d'après, elle apparaissait au seuil du salon voisin.

— Ah ! te voilà, murmura Christian, qui achevait de disposer le goûter sur un guéridon central, nappé d'une serviette.

— Bien sûr !

— Tu n'as pas peur d'attraper froid ?

— Ah ! certes non, il fait une chaleur étouffante... Je suis bien ainsi !

Et Jeannine, qui n'était vêtue que de sa combinaison s'affairait, maniant de ses mains blanches les citrons d'or pâle, le sucre en poudre.

Assis en face d'elle, au creux d'un fauteuil bas, Christian la contemplait avec ravissement.

Le jeune homme avait remplacé son veston par une veste de pyjama et une cigarette au doigt, il savourait le charme de l'heure.

C'était dans le petit rez-de-chaussée qu'il avait loué afin de recevoir M^{me} Fauvel.

Les fenêtres donnant sur la cour étaient hermétiquement closes, aveuglées de leurs volets de fer et d'épais doubles rideaux. Néanmoins, comme le soleil ne pénétrait jamais en ce lieu, il y régnait une atmosphère de cave, fraîche et agréable à souhait, par cette fin d'après-midi de juillet.

L'heure d'avant, Jeannine s'était glissée dans la garçonnière où Daurin l'attendait déjà.

Leur soif de caresse apaisée dans la chambre à coucher voisine, ils étaient revenus au salon, et, tout en babillant gaiement, se disposaient à faire la dinette.

Dans un compotier de porcelaine blanche, des éclairs s'alignaient, entourés de petits fours. Plus loin, la bouteille de porto, la carafe d'eau se dressaient ainsi que deux colonnes.

— Tiens, voilà, tu me diras si c'est à ton goût.

Et le bras nu de Jeannine s'allongeait disposant devant son amant le verre de citronnade qu'elle venait de préparer.

— C'est parfait, déclara-t-il.

— menteur ! tu n'as pas encore goûté !

— Est-ce nécessaire ?

— Evidemment, comment peux-tu savoir ?...

— Tu ne saurais réaliser autre chose que des perfections, alors...

Elle rit du compliment qu'au fond elle trouvait bien un peu bête et, haussant le marbre attiédi de ses épaules nues :

— Bois, tu dois mourir de soif ! Et puis, cela vaudra mieux que de dire des sottises.

— Merci toujours !

Il lui souriait, tout en approchant de ses lèvres la longue paille qu'il venait d'extraire d'un étui de papier satiné.

— Comme on est tranquille ici, observa Jeannine, qui mordait à belles dents dans un éclair au chocolat, on ne se croirait pas si près de la place Clichy.

— Le fait est que je connais des villes de province qui sont moins calmes !

Un silence profond, absolu, régnait dans l'immeuble ; c'est à peine si on percevait le fracas lointain des autobus, des taxis dévalant de la rue Blanche à toute vitesse ou s'essouffant à la gravir.

Par instant, l'appel monotone d'un rempailleur de chaises traversait l'espace semblable à quelque plainte lamentable.

Soudain, les deux amants sursautèrent. Longuement, le timbre électrique de la porte avait vibré.

Surpris, inquiets, ils se regardèrent.

— Qui peut bien sonner pareillement ? murmura Jeannine à demi redressée.

— Je ne sais, ce n'est pas la concierge ! D'ordinaire, elle attend pour venir faire le ménage que je lui aie remis la clef.

— Evidemment !

— Or, elle n'ignore pas que nous sommes encore ici !

— Ecoute, on sonne à nouveau.

En effet l'appel vibrant retentissait plus impératif.

— Ma foi, tant pis, je n'ouvre pas, déclara Christian.

— C'est probablement quelqu'un qui se trompe !... Quand il en aura assez de carillonner, il s'arrêtera !

Cependant, en dépit de la tranquillité qu'ils affectaient, les deux amants se sentaient mal à l'aise. Le charme était rompu et une gêne qu'ils ne parvenaient point à écarter s'insinuait entre eux, s'imposant à leurs esprits.

Jeannine avait abandonné son gâteau entamé au bord d'une assiette et elle demeurait immobile, l'oreille tendue, le regard fixe.

— Je n'entends personne s'éloigner.

— Laisse donc, nous sommes chez nous après tout.

— C'est vrai, tu as raison, je vais aller m'habiller.

— Tu ne finis pas ton éclair ?

— Non, cela ne me dit plus ! Et puis, j'ai presque froid !

— N'attrape pas de mal, surtout...

— Pas de danger, mais il fait frais ici et je vais passer ma robe...

Déjà, elle se levait, lorsque des coups sourds, espacés, retentirent vers la petite antichambre.

— Ah ! c'est trop fort, clama Daurin exaspéré.

Comme il faisait un pas en avant, Jeannine s'approcha de lui !

— Ne bouge pas, je t'en prie !

Mais, du dehors, une voix impérieuse leur parvint, les clouant sur place :

— Au nom de la loi ouvrez !

La jeune femme étouffa un cri sourd. Et, effarée, elle se serra plus fort contre son amant.

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela ?...

— Le commissaire de police, parbleu ! répliqua-t-il machinalement en haussant les épaules. Ah ! nous voici jolis...

Pêle-mêle, toutes les conséquences de cette intrusion s'évoquaient à l'esprit de Daurin, l'ahurissant, le bouleversant. Jeannine n'était pas moins atterrée car, en dépit de sa question, tout de suite, elle comprit de quoi il s'agissait !

Des histoires scabreuses d'épouses surprises en flagrant délit qu'elle avait lues dans les journaux ou oui conter dans le monde lui revenaient en mémoire.

Elle se rappelait les plaisanteries qu'elles suscitaient, les sourires dont les saluaient les auditeurs.

Et aujourd'hui, c'est elle qui risquait de devenir Phérodine d'un de ces scandales !

Rien qu'à cette pensée, son esprit bourgeois se révoltait ; cela lui semblait monstrueux, insupportable.

— Il ne faut pas ouvrir, bégaya-t-elle.

— Le moyen de faire autrement ?...

Au dehors, la voix de tout à l'heure reprenait : — Ouvrez de bonne grâce, sinon nous enfonçons la porte.

On perçut des grincements d'outils attaquant la serrure. Evidemment, le commissaire était flanqué d'un ouvrier. Avant peu l'obstacle serait forcé, le rez-de-chaussée envahi.

— La fenêtre ! balbutia Jeannine, en s'élançant de ce côté.

Elle n'aurait qu'à escalader la barre d'appui. Les volets repoussés, elle sauterait dans la cour. Mais alors que ses doigts tremblants saisissaient les cordons de tirage des doubles rideaux, que, dans son émoi, la jeune femme ne parvenait pas à manœuvrer, elle s'arrêta, étouffant un cri.

Des pas lourds martelaient le dallage de la cour. C'étaient ceux de quelque agent préposé à la surveillance de cette issue.

Rien à faire de ce côté.

Cependant, Christian, les premières secondes de trouble passées, se ressaisissait, s'efforçant de faire bonne contenance.

D'abord il convenait de limiter le scandale, de faire preuve de bonne volonté en ouvrant l'huis. Aussi, sans plus hésiter gagna-t-il l'antichambre et d'un geste nerveux, il tira les verrous ouvrant la porte.

Dans le clair-obscur régnant sous la voûte, un groupe lui apparut.

Un ouvrier en cotte bleue, le serrurier, qui, un crochet à la main, attendait, souriant et goguenard... Derrière, plusieurs hommes vêtus de sombre : le commissaire de police et ses inspecteurs.

— Entrez, messieurs, fit Daurin.

Lui-même les précédait vers le salon qui, en une seconde, se trouva plein de monde.

Effarée, livide, Jeannine avait fui vers la chambre à coucher.

On l'entendait aller et venir, s'efforçant de passer en toute hâte sa tunique de crêpe de Chine qui refusait de glisser, menaçant de craquer.

— Monsieur... Excusez-nous, mais notre devoir exige...

Le commissaire de police, gros homme à la face débonnaire, congestionnée, ne jugea pas à propos d'achever cette banale formule.

D'un signe de tête, Christian Daurin l'en dispensait du reste.

A demi masqué par les inspecteurs, deux grands gaillards aux visages barrés de fortes moustaches, il venait de remarquer un nouveau personnage.

Instinctivement, il devina que ce devait être Henri Fauvel et se pencha en avant, afin de s'assurer du fait.

A la même seconde, le magistrat interpellait l'individu en question :

— M. Fauvel... Voulez-vous m'accompagner dans la pièce voisine afin de reconnaître si la personne qui s'y trouve est bien votre épouse?

— Mais certainement !

Et le négociant, exécutant un pas en avant apparut dans la clarté des ampoules voilées de gaze parme.

Il semblait parfaitement à son aise, affectant même une parfaite désinvolture.

Cette fois, Christian l'identifia parfaitement. A plusieurs reprises, il l'avait rencontré dans le monde à des soirées où Henri avait accompagné sa femme.

Tranquillement, sans paraître le remarquer, il passa devant l'avocat ; le commissaire le précédait. Tous deux s'arrêtèrent au seuil de la chambre voisine.

— Oui, c'est bien ma femme, Jeannine ! déclara paisiblement le négociant. Vous le voyez, monsieur nos renseignements sont exacts.

— En effet !

Maintenant, le magistrat tirait son carnet, griffonnant des notes rapides : le procès verbal d'usage.

Pourtant, à la dérobée, il ne cessait de surveiller le mari et l'amant, lesquels affectaient

toujours de s'ignorer. Les inspecteurs aussi se tenaient sur leurs gardes.

Sait-on jamais ce qui peut arriver?... En ces occasions, les gens d'apparence raisonnable perdent souvent la tête !

Il n'y en a pas pour longtemps à sortir un revolver qu'on braque ensuite sur son rival !...

Pourtant, à la vérité, rien de semblable ne paraissait à redouter. Sans trop savoir ce qu'il faisait, Christian Daurin avait allumé une cigarette d'où il tirait nerveusement de longues bouffées de fumée bleuâtre, cependant que Fauvel, les mains derrière le dos, feignait d'admirer une banale gravure accrochée au mur et représentant « les Enfants d'Edouard ».

De la chambre arrivait un doux bruit de sanglots. C'était Jeannine qui pleurait, effondrée sur une chaise-longue.

Elle avait réussi à passer sa robe, mais, renonçant à la boutonner, ce qui était au-dessus de ses forces, elle s'était abattue là, frémissante, convulsée, frisant l'attaque de nerfs.

Elle ne savait trop ce qu'elle éprouvait : en effet, il y avait de la rage, de l'humiliation !

Elle en voulait terriblement à son mari de l'avoir placée en une situation qu'elle n'hésitait pas à qualifier de ridicule, sans se dire qu'après tout ce qui arrivait était de sa faute !

Lorsqu'il comprit ce qui se passait, Christian eut un mouvement de pitié et il esquissa un pas comme pour rejoindre la jeune femme.

D'un signe de tête impérieux, le commissaire l'en dissuada. En même temps, d'un coup d'œil significatif, il désignait le mari, Henri Fauvel, toujours lointain et impassible.

— Tenez-vous tranquille, ce serait manquer de tact en présence de ce monsieur ! semblait-il dire.

Puis, s'adressant à l'un de ses inspecteurs, le magistrat articula, à mi-voix :

— Garet, allez donc chercher M^{me} Fauvel... Mon procès-verbal est terminé, nous avons besoin de sa signature.

— Bien, monsieur le commissaire.

L'homme s'éclipsa, après avoir contourné gauchement le guéridon chargé de pâtisseries.

On perçut des murmures de voix ; Jeannine refusait d'obéir, demeurait sourde aux exhortations du policier ; enfin, elle se décida à obtempérer, et sa mince silhouette se profila dans l'encadrement de la porte.

Déjà, sans mot dire, Christian avait déposé sa signature au bas du papier officiel. S'inclinant galamment devant la jeune femme, le commissaire lui offrit la plume.

— Tenez, madame, ici...

Aimable, empressé, souriant presque, car à présent il était persuadé que les choses se passeraient le mieux du monde, il désignait l'endroit où Jeannine devait tracer son paraphe.

D'un geste rageur qui fit cracher la plume, elle inscrivit son nom.

— Merci, madame, murmurait encore le commissaire, maintenant, nous allons nous retirer.

A ce moment, Henri Fauvel parut s'arracher à sa contemplation. Et, virant sur ses talons, il se tourna vers la pièce.

— Un instant, monsieur le commissaire...

— Quoi donc...

— J'aurais un mot à dire en particulier à Madame et à Monsieur.

Et Fauvel, de plus en plus à l'aise, indiquait Christian Daurin et Jeannine.

Cette fois, le magistrat émit une protestation.

— Vous n'y pensez pas... Ce n'est point l'habitude!

— Permettez...

— Et puis, croyez-vous que je n'ai que cela à faire? On m'attend au commissariat!

— Ce sera l'affaire d'un instant... Au reste, si vous voulez vous retirer, libre à vous.

— Parbleu!

— Monsieur, poursuivit le négociant, s'adressant directement à Christian, vous avez entendu, je voudrais causer avec vous, ainsi qu'avec Madame.

Et comme le jeune homme, interdit, esquissait un geste vague, il ajouta très homme du monde:

— Je sais que ce n'est peut-être pas très correct... Mais il me semble, que dans l'intérêt général, ce sera préférable! Vous n'avez rien à craindre de ma part, je n'ai pas de mauvaises intentions à votre égard! Je ne porte aucune arme!

— Ceci est sans importance.

— Voyons, Jeannine...

Et Henri se tournait vers sa femme:

— Tu ne t'opposeras pas à ce que nous conversions quelques minutes.

Elle ne répliqua point, évitant même de le regarder. Son visage durci, fermé, ses yeux qu'elle tenait obstinément baissés à terre, révélaient éloquentement son énervement, son exaspération.

— Enfin, décidez-vous, intervint le commissaire, qui avait hâte de se retirer. Ma parole, je n'ai jamais vu chose pareille...

Christian Daurin comprit qu'il lui fallait prendre un parti. Bien qu'il fût à cent lieues de soupçonner ce que lui voulait le mari de sa maîtresse, il crut qu'il était de son devoir d'accéder à sa demande.

S'il opposait un refus formel, il semblerait avoir peur; cette raison acheva de le déterminer.

— Eh bien, soit, monsieur, causons, puisque vous y tenez!

— Beaucoup!

— En ce cas, messieurs, je vous quitte... Madame, mes hommages...

Et le commissaire qui ne se cachait point pour hausser les épaules, s'étant incliné légèrement devant Jeannine, gagna la porte flanqué de ses inspecteurs impassibles, de l'ouvrier serrurier qui riait en dessous.

Après tout, ces gens-là n'avaient qu'à se débrouiller ensemble, puisqu'ils étaient si bien d'accord. Pour lui, il avait rempli son mandat, fait son devoir... On ne pouvait lui demander davantage!

CHAPITRE VI

Après le départ des policiers, il y eut, dans le petit rez-de-chaussée, quelques minutes d'un silence profond, absolu.

Les trois interlocuteurs étaient quelque peu gênés de se trouver ainsi les uns en face des autres; Fauvel lui-même, en dépit de la désinvolture qu'il affectait, éprouvait quelque malaise.

Il était demeuré debout, Jeannine, pas plus que Christian ne lui ayant offert de siège et, d'un geste machinal, il repoussait, puis remettait sur son front, son canotier de paille.

A la fin, remarquant qu'il était resté couvert, il l'ôta et, le déposant sur un meuble:

— Excusez-moi... je ne pensais pas...

— Terminons-en, monsieur, coupa Christian d'un ton excédé, vous prétendez avoir une communication à nous faire à Madame et à moi..

— En effet!

— Quoique la chose soit quelque peu surprenante après ce qui vient de se passer, nous avons condescendu à vous écouter, afin de vous prouver que nous ne vous craignons point... Néanmoins, il ne faudrait pas en profiter pour abuser de notre patience!

Fauvel se mordit les lèvres; l'accent du jeune homme ne lui plaisait guère.

Il trouvait le godelureau qui lui avait pris sa femme quelque peu osé de s'exprimer de cette façon.

« C'est bon, pensa-t-il, je vais te river ton clou, mon bonhomme! Après tout, je te tiens... tu n'as pas l'air de t'en douter! »

La certitude de son triomphe lui rendit le sourire... même une lueur malicieuse flamba au fond de ses prunelles et ce fut tranquillement qu'il riposta:

— Vous avez raison, monsieur, je serai bref. Avant tout, permettez-moi de vous rappeler, ainsi qu'à Madame, en quelle situation nous nous trouvons en ce moment.

— C'est inutile.

— Je ne suis pas de votre avis... Le commissaire qui sort d'ici vient d'établir un bon petit constat d'adultère, grâce auquel le tribunal m'accordera le divorce, aux torts et griefs de Madame...

— C'est entendu.

— Où voulez-vous en venir? jeta Jeannine, sortant pour la première fois de la réserve qu'elle s'était imposée jusque-là.

Depuis le départ du commissaire de police et de ses agents, elle se remettait peu à peu: à présent, qu'elle se retrouvait entre son mari et son amant, un peu de calme rentrait en elle, sa lucidité lui revenait.

Certes, sa fureur n'était point apaisée et le regard qu'elle jeta à Henri était chargé de haine.

Néanmoins, elle s'efforçait de faire bonne contenance, de se montrer digne, indifférente, en un mot supérieure à la situation qu'elle prétendait dominer.

Imperturbable, Fauvel s'inclina :

— A ceci... je ne sais, ma chère amie, si vous avez l'un et l'autre mesuré les conséquences... du jugement que je puis faire rendre contre vous ?

— Je ne vois pas.

— Elles vous échappent, évidemment... En ce qui concerne Monsieur, il ne saurait en être de même. Il est avocat, je crois et avec un peu de réflexion, il comprendra.

— Monsieur, je prends la responsabilité de mes actes, trancha Christian.

— Des formules que tout cela !

— Permettez...

— Souffrez que je m'explique, je ne suis resté que pour cela...

— Soit !

— Et, surtout, accordez-moi quelque patience... Dans l'intérêt général, il vaut mieux que nous nous entendions une fois pour toutes.

— Il vous va bien de prêcher la réconciliation, sursauta Jeannine.

— Si un accord se révèle impossible, poursuivait le négociant, eh bien nous laisserons aller les choses comme si rien n'était !

Daurin eut un haussement d'épaules. A la longue, ce bavard l'exaspérait ; pourtant, curieux de savoir vers quel point il tendait, il se contraignit au silence.

— Si je fais usage du procès-verbal qu'on vient de dresser, vous passerez tous deux en correctionnelle, reprit Fauvel. On vous infligera seize francs d'amende ; c'est ordinairement le tarif pratiqué... à part l'ennui de la comparution, ce n'est pas une affaire !

— Certes !

— Tout au moins, ce n'en serait pas une pour un commerçant comme moi, ou quelqu'un exerçant une carrière libérale, une profession indépendante. Il n'en va pas de même pour vous, monsieur Daurin !... Pareille aventure risque de peser lourdement sur votre avenir... On m'a expliqué la chose ! Un avocat doit se garder sévèrement de telles histoires !

Christian se mordit les lèvres.

Brusquement, tout un côté de la situation auquel il n'avait point encore songé lui apparaissait.

Cet homme avait raison, cette stupide affaire risquait de lui causer un préjudice irrémédiable.

Et puis, que dirait son père, le sévère chef de bureau au ministère de la Justice, lorsqu'il saurait !

Par avance, le jeune homme croyait l'entendre, le voir se dresser devant lui, indigné, courroucé.

— Mon Dieu !... Quelle aventure !...

A cette heure, il maudissait le sort qui le traitait ainsi sans ménagement ! Il n'était point le premier qui fût l'amant d'une femme mariée, sans pour cela connaître de pareils ennuis...

Sans qu'il y prit garde, son visage exprimait ses sentiments et Henri Fauvel, qui l'observait à la dérobée, s'en aperçut.

Le coup avait porté, il avait touché juste. Intérieurement, il s'en réjouit et un sourire ironique, presque aussitôt effacé, glissa sur ses lèvres rasées.

— Ah ! on ne fait plus le malin !

Mais Jeannine intervenait et avec une volubilité extrême, elle riposta :

— Ceci ne vous regarde pas. Comme vous l'a dit M. Daurin, il prend la responsabilité de ses actes. Je ne vois pas pourquoi vous prétendez nous apprendre ce qui nous attend?...

— Si vous me laissez continuer...

— A quoi bon, vous êtes le plus fort. Vous avez su vous montrer le plus habile, sinon le plus loyal... Usez donc de vos avantages. Nous n'y voyons pas d'inconvénients !

— Vous m'adressez des reproches ?

— Escomptiez-vous des félicitations ?

— Evidemment non, mais...

— Jamais je ne me suis occupée de votre conduite, de ce que vous faisiez hors de la maison. J'étais en droit de supposer que vous useriez de réciprocité !

— Ce n'est pas la même chose !

— Ce sont les hommes qui l'affirment. Pour moi, je considère que les femmes ont les mêmes droits...

Jeannine s'animait ; ses rancœurs lui remontaient aux lèvres et Daurin sentait que la discussion risquait de s'éterniser, menaçait de tourner à l'Paigre.

— Ma chère amie, calmez-vous, je vous en prie, rien ne peut empêcher ce qui a été fait. Alors !...

— C'est juste ! convint-elle.

— Pour en revenir à vous, monsieur, je ne vois pas très bien à quoi tendent toutes vos considérations.

— A ceci, répliqua Fauvel, je veux obtenir le divorce, mais je n'ai pas de préférence pour tel ou tel moyen.

— Ce qui signifie ?

— Que si Madame me fournit un autre grief, je renoncerais volontiers à me servir du procès-verbal que je possède et dont la production peut vous causer un immense préjudice.

— Je ne comprends pas très bien !

— Je suis le maître du terrain, la chose est incontestable.

— Oui !

— Que ma femme le veuille ou non, elle sera condamnée.

— C'est probable !

— Dites que c'est certain !

— Si vous voulez !

— Eh bien, je lui offre une autre solution, qui ne lui coûtera rien, car perdue pour perdue...

— Voyons?...

— Qu'elle ne se représente plus chez nous, boulevard des Batignolles. Il y aura alors abandon de domicile conjugal. C'est là un motif suffisant pour les juges français... Vous ne serez pas atteint !

— Et si je refuse ? cria Jeannine.

— Ce n'est pas à moi que vous porterez préjudice, mais à M. Daurin, répliqua paisiblement le négociant.

L'argument était péremptoire. En dépit de sa colère, la jeune femme le comprit et baissa la tête.

— Qu'exigez-vous en échange ? questionnait cependant Christian, car, enfin, vous devez bien avoir une idée pour faire preuve de tant de magnanimité ?

— Simplement ceci. Madame et vous quitterez Paris... Vous vous engagerez à aller habiter la province. La ville m'importe peu... Ce que je

ne veux point, c'est être exposé à vous rencontrer.

— Tout de même, nous sommes libres, protesta Christian.

— Autant que le sont ceux qui ne sont pas les plus forts.

Et, s'animant, il continua, dévoilant toute sa pensée, car à la fin, tant d'obstination le faisait sortir de son calme.

— Voyez-vous, ma chère, durant les dix années que vous avez été ma femme, vous m'en avez fait voir un peu de toutes les couleurs !

— Moi ?

— Je ne prétends pas que vous m'avez trompé, quoique la chose soit vraisemblable !

— Je vous atteste que c'est la première fois !

— En ce cas, c'est la bonne. Quoi qu'il en soit, nos caractères, nos humeurs ne sympathisaient point ! Et puis, vous m'avez coûté fort cher !

— Voilà le grand mot lâché.

— Parbleu ! je ne le nie pas... Alors que j'étais votre mari, il me fallait un train de maison, recevoir, pourvoir à tous vos besoins, et ceux-ci ne sont pas minces... En redevenant garçon, c'est quarante-cinq mille francs d'économie, peut-être plus que je réalise... Puis, je reconquiers ma liberté. Pour obtenir ce résultat, je suis prêt à tout, les moyens m'importent peu et je vous en laisse le choix. Donc, réfléchissez, je vous accorde trois jours !

— Vous êtes bien bon !

— Ce laps de temps écoulé, si je n'ai pas reçu de vos nouvelles, ainsi que de celles de M. Daurin, je ferai valoir les armes que je possède... C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Il esquissa un vague salut, heureux d'en avoir terminé, d'avoir exprimé en quelques mots tout ce qu'il avait sur le cœur, les rancunes que, depuis des années, il amassait sur cette femme. Déjà, sa main s'allongeait, reprenant le canotier déposé par lui sur une chaise au début de l'entretien et il faisait un pas vers la porte.

Jeannine n'avait répondu que par un léger rictus qui prétendait être un sourire de défi.

Quant à Christian, il était visiblement écrasé sous le poids de la formidable aventure qui, brusquement, s'abattait sur lui, à l'improviste, le brusquant, le terrassant.

Son esprit était loin de ce petit rez-de-chaussée.

Par avance, il tâchait d'évaluer le désastre, d'en prévoir les ultimes conséquences.

Un vaincu, ce n'était plus qu'un vaincu !

La bravoure qu'il affectait précédemment avait disparu ; pour un peu, il eût pleuré, gémi, déploré son manque de chance.

Malgré lui, Henri ressentit quelque pitié pour le pauvre garçon, un gamin en somme...

À son âge, il avait fait comme lui, n'hésitant point à cueillir les baisers qui s'offraient ; seulement, il avait eu plus de veine.

— Bah ! après tout, je n'y puis rien ! songea-t-il, se ressaisissant, Jeannine le consolera, ajouta-t-il, non sans quelque méchanceté.

Ce disant, il enveloppait la jeune femme d'un dernier regard.

L'attitude de brave qu'elle avait adoptée lui fit froncer le sourcil ; celle-là ne reconnaissait pas sa défaite, redressait encore la tête !

— Ah ! la rosse !... grommela-t-il intérieure-

ment, il paraît que tu n'en as pas assez ? Eh bien, attends... je vais t'administrer un coup dont tu me diras des nouvelles.

Et, revenant vers le couple, s'éventant délibérément avec son chapeau de paille, il reprit à voix haute :

— Un mot encore, chère amie... ce sera le dernier !

— Je l'espère !

— Vous ne cherchez pas à savoir comment il se fait que j'ai été si bien renseigné sur vos attitudes.

En dépit de son amabilité, son accent devenait railleur. Elle eut la sensation qu'il allait lui porter un coup sensible ; pourtant, ne pouvant l'éviter, elle fit courageusement front :

— Je ne me suis pas posé cette question, qui ne m'intéresse guère !

— Vous avez tort !

— Depuis une heure, j'ai appris à vous connaître... Sans doute, vous êtes-vous abaissé à me faire espionner ! Les agences louches ne manquent pas et de vous y adresser n'a point dû vous coûter !

— Voilà qui est votre erreur !... De semblables procédés me répugnent. Et puis, ils ne sont guère sûrs !

Jeannine eut un geste pour signifier qu'après tout, peu lui importait.

— Je suis moins méchant que vous ne le supposez ! poursuivait cependant le négociant ; la preuve, c'est que je vais vous donner un bon conseil.

— Que ce soit le dernier !

— Certes... Avant de me remercier, jugez de sa valeur. Défiez-vous de votre excellente amie, M^{me} Berthou.

Henri Fauvel avait appuyé intentionnellement sur ces mots. Point n'était besoin de le faire ; à peine Jeannine perçut la phrase, qu'elle bondit littéralement, se redressant, une flamme aux yeux tandis que son visage s'empourprait sous une brusque poussée sanguine.

— Odette?... Ce serait Odette qui?...

Elle bégayait, s'étranglait, reprise de fureur en songeant à la trahison dont elle était victime !

— Oui, c'est elle qui m'a donné votre adresse, indiqué que je vous trouverais aujourd'hui ! Il paraît que vous deviez l'accompagner à un concert...

— Oh ! la misérable !

— N'est-ce pas?...

— Et dire que je l'ai tant de fois obligée...

— C'est le tort que vous avez eu ! Ayant commencé, il fallait continuer.

Et, comme Jeannine ahurie le regardait sans comprendre, l'auteur qui savourait sa victoire, précisa :

— Dernièrement, Odette Berthou vous a demandé dix-huit cents francs !

— C'est moi qui vous l'ai dit !

— Je ne le nie pas !

— Si je n'ai pu la satisfaire, c'est de votre faute ! Vous m'avez refusé les fonds que tout d'abord vous m'aviez promis.

— J'avais mes raisons pour cela ! Mieux que vous, je connaissais la belle âme d'Odette, j'avais deviné quelle exquise créature c'est !... Jalouse, envieuse, basse à l'excès !

— Oh ! certes...

— Donc, je suis allé la trouver et, moyennant finances, elle m'a appris tout ce que j'avais intérêt à savoir... Cela m'a coûté dix mille francs, mais je ne les regrette pas. J'aurai tôt fait de les rattraper avec les économies que je vais réaliser. Aujourd'hui M^{me} Berthou n'est plus en peine de savoir où prendre de l'argent pour ses vacances... Le diable m'emporte si je devine comment elle présentera la chose à son professeur de mari, mais ceci la regarde !...

« Cette fois, je n'ai plus rien à vous dire ! Au revoir, ma chère amie.

Et, ravi de son triomphe qui, présentement était complet, Henri Fauvel, l'âme légère, le sourire aux lèvres, gagna l'antichambre, puis la porte.

Une fois sous la voûte de l'immeuble, il respira largement et d'un ton goguenard :

— Voilà ce que j'appellerai une partie bien jouée... Ils sont knock-out tous les deux. Quant à la belle Odette, j'aime mieux être dans ma peau que dans la sienne.

Cette dernière pensée ayant achevé de le consoler de la perte de ses dix mille francs, le négociant s'en fut, parfaitement rasséréné.

A peine avait-il disparu que l'attitude des deux amants changea.

Labourde, Christian Daurin se laissa tomber sur une chaise, cachant son visage entre ses mains.

Il était exténué, à bout de forces, et c'est par un miracle de volonté qu'il avait réussi à se tenir debout, face à son rival, tant que celui-ci était demeuré.

A présent, toute son énergie l'abandonnait, balayé par le vent de cataclysme qui soufflait sur lui et il s'effondrait incapable de la moindre réaction.

En son cerveau surmené, les idées continuaient à galoper, se heurtant, se chevauchant.

Qu'allait-il faire ?

Que devenir ?

Comment présenter la chose à sa famille ?

Jeannine consentirait-elle à ce que lui demandait son mari, renoncerait-elle à la vie de Paris qui lui était si chère ?

Cela semblait impossible.

En ce cas, c'était la perte totale, définitive, du jeune homme...

Son avenir s'en trouverait irrémédiablement compromis... Voilà ce à quoi il songeait tandis que la jeune femme tournait en rond dans le petit salon, bousculant au passage les sièges et les meubles.

Ainsi, elle avait l'air d'une panthère encaféel. C'est que sa fureur avait atteint au paroxysme !

La certitude que c'était sa meilleure amie qui l'avait vendue s'imposait à elle, primant tout le reste. Pour un peu elle eût oublié la catastrophe présente et ses effets pour ne s'attacher qu'à ses causes.

Ah ! cette Odette !...

Elle eût dû s'en défier, se tenir sur ses gardes. Jamais elle n'avait été franche, sincère et des anecdotes remontant à leur première enfance, dont elle croyait avoir perdu le souvenir, revenaient à la surface de sa mémoire, comme autant d'illustrations susceptibles de renforcer la mau-

vaise opinion qu'elle avait de M^{me} Berthou.

— Oh ! mais je me vengerai, répéta-t-elle, cela ne se passera pas comme cela.

Cette assurance lui était douce, quoiqu'à la vérité, elle ne sût trop comment elle la réaliserait.

Son orgueil eût trop souffert qu'elle se fût révélée impuissante pour la seconde fois en cette journée.

C'était comme si elle se promettait de faire payer à la femme du professeur, non seulement ce qu'elle lui devait, mais encore la note de rancune qui incombait à Henri.

A la longue, cependant, elle parut s'apercevoir de la présence de Christian, qu'emportée par son courroux elle avait à peu près oublié !

Que faisait-il là, plié en deux comme un pantin dont on a cassé le grand ressort ?

Pourquoi ne s'associait-il point à sa colère ?

Elle eut un haussement d'épaules et, s'approchant de lui, le toucha au bras :

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

Lentement, il se redressa, montrant un visage pâle, défait :

— Que veux-tu ?

— Comment se fait-il que tu ne me parles pas ?

— Je réfléchis.

— A quoi ? s'étonna-t-elle, sincère.

Il eut un grand geste de stupeur.

— Tu me le demandes ?

— Evidemment !

— Mais à ce qui nous arrive, parbleu !

— Nous n'y pouvons rien !

— Malheureusement.

— C'est affreux, épouvantable surtout pour moi...

Et comme il la regardait, sans se passionner, sans peut-être même la voir, repris par ses pensées, ses préoccupations personnelles, elle reprit :

— Oui, surtout pour moi...

— Je t'assure que pour mon compte...

— Oh ! toi, ce n'est pas la même chose ! Pour un homme, ces histoires-là ne tirent pas à conséquence, au contraire.

— Cela dépend.

— Tandis que pour moi, voici ma situation brisée, ou à peu près...

— Le fait est...

— Oh ! mais, je n'ai pas dit mon dernier mot... Je me défendrai ! Tu es avocat, tu dois savoir ce qu'il convient de faire en pareille circonstance. Tu me conseilleras, au besoin, ton patron, maître Barel...

— Maître Barel, pas plus que moi, ne peut rien en la circonstance.

— Oh !

— Il n'y a pas de « oh ! »... nous sommes bel et bien à la discrétion de ton mari.

— Cependant, tenta-t-elle de placer avec cette mauvaise foi des femmes qui ne veulent point reconnaître leur défaite.

— Aux yeux d'un tribunal, rien ne prévaudra contre le constat d'adultère que possède M. Fauvel. Sur la production de cette pièce, il obtiendra le divorce de plano et nous serons poursuivis en correctionnelle. Notre condamnation est certaine.

— Nous n'avons pourtant pas commis de crime !

— L'adultère en est un aux yeux de la loi française. Il est puni par le code pénal.

— C'est inouï !

— Il fut même un temps, peu éloigné, à la vérité, où les coupables étaient frappés de trois mois de prison.

— Tu parles sérieusement ?

— On ne peut plus.

Une seconde, Jeannine demeura interdite ; puis, frappant ses mains l'une contre l'autre, elle partit d'un joyeux éclat de rire.

— Cela t'amuse, bougonna Daurin.

— Un peu !

— Je ne vois pas...

— Ah ! mon pauvre chéri, ne fais pas une tête pareille. Je ne me moque pas de toi, mais tu vas comprendre... Je me dis que s'il fallait mettre en prison tous les maris qui trompent leur femme et toutes les femmes qui trompent leur mari, eh bien, les locaux pénitentiaires existants n'y suffiraient point ; il faudrait en construire d'autres...

Et, prise d'un accès de rire nerveux, elle pouffait, incapable de se reprendre, de se dominer.

Un instant Daurin avait eu envie de se fâcher, cette crise d'hilarité semblant pour le moins intempestive.

Comprenant que cela n'avancerait pas les choses, il se contenta de secouer la tête et, esquissant un vague sourire :

— Tu prends gaiement l'aventure !

— Pas plus que cela ! avoua-t-elle enfin, en se laissant tomber sur un fauteuil, où des spasmes la secouaient encore.

— On ne le dirait guère !

— Tu vois, mon pauvre chéri, j'en pleure !

Et la jeune femme, ayant tiré de son sac un minuscule mouchoir de batiste, essuyait ses beaux yeux tout embués de larmes.

— Voyons, sois sérieuse, je t'en prie ! insista-t-il. L'heure est grave et vaut bien qu'on y réfléchisse !

— Soit !

— Tu as entendu l'ultimatum posé par ton mari ? Il comporte deux solutions. Laquelle comptes-tu employer ?

— Je ne sais pas encore...

— Pourtant, il faudrait choisir !

— Quelle est la plus avantageuse ? s'enquit-elle songeuse.

— Pour toi ?

— Si tu veux.

— Tu n'as aucun bénéfice à adopter celle-ci ou celle-là. De toutes façons, tu es condamnée d'avance.

— Alors ?...

— Seulement, si tu refuses de quitter Paris, ainsi que ton mari l'exige, tu auras l'enfer de passer en correctionnelle, comme je viens de te le dire.

— Ce ne doit pas être drôle.

— Pas précisément. Enfin, mon avenir sera à peu près perdu, car il me faudra démissionner du barreau. D'autre part, je ne pourrai plus entrer dans la magistrature, comme le désire ma famille !

— Alors, que feras-tu ?

— Je ne sais trop... C'est ce que je me demande.

Entre les deux amants un silence tomba. Pour

la première fois, depuis que le problème était posé devant elle, Jeannine l'envisageait dans sa plénitude, l'examinant sous toutes ses faces.

A la fin, elle risqua une question.

— Quand on divorce, il arrive souvent que le mari est condamné à faire une pension alimentaire à sa femme ?

— Oui, quand les torts sont de son côté, ce qui n'est pas ton cas !

— Je n'aurai rien ?

— Assurément !

— Eh bien ! qu'est-ce que tu veux que je devienne ? Je n'ai pas de fortune... Je n'ai point eu de dot. Comment veux-tu que je vive ?

Christian Daurin aurait eu beaucoup à répondre ; pourtant, à la réflexion, il n'en fit rien. A la fin, l'inconscience de sa maîtresse lui apparaissait comme excessive et dépassant les limites permises.

— Je ne peux pourtant pas travailler ! concluait Jeannine, pour l'excellente raison que je ne sais rien faire... il ne me reste que mes bijoux et toi, mon pauvre chéri !

Le jeune homme ne le savait que trop et ce fut non sans mélancolie qu'il riposta :

— Et comme, de mon côté, je ne suis guère plus en état de gagner ma vie :

— Oh !

D'un geste, il lui imposa silence ; puisque l'instant des explications était venu, mieux valait qu'elle sût à quoi s'en tenir. A présent, en phrases courtes, Christian posait la situation...

La fortune des siens était médiocre ; pour le pousser, lui permettre de faire ses études, sa famille s'était imposé de très lourds sacrifices. Fort heureusement, quelques années auparavant, le jeune homme avait hérité d'un de ses oncles quatre vingt-mille francs environ, et cela lui permettait de faire figure dans le monde, assurant son argent de poche.

— Quelque chose comme cinq mille francs de rente.

Ce n'était point avec cela qu'il pouvait espérer subvenir aux besoins de deux personnes. Jeannine écoutait effarée, effondrée, sentant bien qu'il disait la vérité, qu'il ne poussait pas la situation au noir !

— Mais alors, qu'allons-nous devenir ? gémit-elle enfin.

— Il ne nous reste qu'un moyen d'en sortir !

— Lequel ?

— Le plus vif désir de mon père était que j'entrasse dans la magistrature... Jusque-là, la chose me répugnait quelque peu, car c'est dire adieu à tous mes rêves, tous mes espoirs !

— Eh bien ?

— Il ne me reste qu'à accepter... Ainsi, j'aurai une place, dont les appointements me permettront de vivre, modestement il est vrai, mais enfin, cela vaut mieux que rien !

— Bien sûr !

— Seulement, pour cela, il ne faut pas que ton mari nous envoie en correctionnelle.

— Partir en province ?

— Il faudra bien nous y résoudre, car il n'est pas probable qu'on me nomme à Paris ! Les situations près le tribunal de la Seine sont très recherchées et on ne les accorde pas à des débutants.

Longtemps, Christian parla sur ce thème, le développant à l'infini. Peu à peu, Jeannine cessait de soulever des objections, comprenant bien qu'il avait raison, qu'en leur position, il ne possédait pas d'autre moyen de se tirer d'affaire !

Puisque par son père, fonctionnaire au ministère de la Justice, Daurin se déclarait sûr d'être promptement pourvu, il n'y avait qu'à se résigner. En fait, elle ne regrettait guère la vie de Paris, puisqu'il lui faudrait renoncer au genre d'existence qu'elle avait menée jusque-là, rompre avec son milieu, ses relations anciennes.

— Eh bien soit, mon chéri, je ferai ce que tu voudras ! Après tout peu m'importe !

— Tu acceptes?...

— Nous partirons, puisqu'il le faut ! Ainsi, nous ne passerons pas en correctionnelle, et le divorce sera prononcé contre moi pour abandon du domicile conjugal ! Maintenant, occupe-toi de ta nomination.

Tout en parlant, Jeannine s'était rapprochée de Christian.

A la fin elle se jeta dans ses bras.

Ils s'étreignirent, leurs lèvres se joignirent, mais dans le baiser qu'ils échangèrent, il y avait une amertume inconnue d'eux jusque-là.

C'était comme la rançon de leur amour qu'il leur fallait payer.

CHAPITRE VII

Ce soir-là, lorsque Christian regagna le domicile familial, situé avenue de l'Observatoire, il était bien près de minuit.

Joannine et lui avaient dîné dans un petit restaurant des environs de la place Pigalle, puis on avait procédé à l'installation définitive de la jeune femme dans le rez-de-chaussée de la rue Chaptal.

Pour l'instant, elle n'avait pas d'autre gîte.

Il était infiniment probable qu'Henri lui enverrait là tout ce qui lui appartenait : robes, lingerie, bibelots.

Au cas où cet envoi se ferait attendre, Jeannine le lui réclamerait par téléphone.

Chez les Daurin, tout le monde dormait ; aussi, le jeune homme se glissa-t-il sans bruit dans sa chambre.

Une fois couché, il se retourna longuement afin de pouvoir trouver le sommeil ; il se demandait, non sans angoisse, comment cela finirait.

L'aventure dans laquelle il s'était engagé en souriant risquait de tourner au drame ; à présent, elle lui valait des responsabilités auxquelles il était loin de s'attendre et, sous leur poids, il courbait les épaules, quelque peu penaud, presque repentant.

A la fin, il succomba au sommeil.

Lorsque Daurin s'éveilla, il était neuf heures passées. Déjà, son père était parti pour le ministère. Une bonne lui apprit que sa mère venait de sortir afin de faire quelques achats.

Cette absence des siens lui causa un soulagement. Prestement, il procéda à sa toilette et, s'étant habillé, il quitta la maison.

Au dehors, il faisait une superbe matinée d'été. Le ciel était bleu ; le soleil étincelait ; les gens que Christian croisait dans la rue semblaient ravis de vivre.

Machinalement, le jeune homme gagna la demeure de maître Barel. En cette saison, les affaires judiciaires chômaient ; au reste, le grand avocat était déjà parti pour sa propriété de Fontainebleau, et les autres secrétaires en prenaient à leur aise.

L'esprit ailleurs, Christian accomplit sa besogne quotidienne, décachetant le courrier, annotant les lettres auxquelles le bras droit du maître, un avocat déjà célèbre, faisait réponse.

Toutes ses pensées se concentraient sur un point unique : comment aborderait-il avec son père la question qui lui était personnelle ?

Comment ferait-il admettre aux siens que lui qui, jusque-là, avait systématiquement refusé d'entrer dans la magistrature, il venait de faire volte-face et que, bien mieux, il désirait être promptement pourvu d'un poste !

Dans son entourage, on ne manquerait pas de s'étonner d'une si soudaine évolution...

Qui sait si son père, homme aux principes rigides, n'exigerait pas qu'il prit le temps de réfléchir plus longtemps, ne lui opposerait point un temps d'épreuves ?

En ce cas, que deviendrait Jeannine?...

Elle en serait réduite à vendre ses bijoux ! Christian avait bien devant lui quelques centaines de francs, mais c'était peu, à la vérité !

Les parties de campagne à la « Croix-des-Ormes », les randonnées en automobile, la location du petit rez-de-chaussée de la rue Chaptal avaient grandement écorné son pécule.

— Bah ! j'en serai quitte pour vendre quelques valeurs et vivre sur le capital ! conclut-il philosophiquement.

D'ordinaire, chez les Daurin, on se mettait à table à midi ; Christian n'eut garde de se mettre en retard, sachant bien que son père aimait la ponctualité.

Comme dans le vestibule, il se débarrassait de sa canne, de son chapeau, un bruit de voix inusité partant du salon frappa son oreille.

— Il y a donc du monde à déjeuner ? s'enquit-il auprès de la bonne qui sortait de la cuisine.

— Mais oui, monsieur Christian... Monsieur a ramené son ami, M. le président Cordier.

— M. Cordier est ici?... Ah ! que ne le disiez-vous tout de suite !

Et le jeune homme dont le visage s'était soudainement éclairé, se hâta vers la pièce voisine, dont doucement il poussa la porte.

Trois personnes s'y trouvaient, causant paisiblement.

Il y avait d'abord M. Daurin, quinquagénaire à la physionomie grave, au large front couronné de cheveux prématurément blanchis, un coup

d'œil suffisait à l'observateur le moins prévenu pour comprendre que cet homme de devoir ignorait tout ce qui pouvait ressembler à une compromission.

Sa femme, de quelques années plus jeune, était mince, frêle, gardait encore des restes de beauté.

C'était à elle que Christian devait la douceur de son regard, le pli tendre de sa bouche, cette espèce de laisser-aller qui, si souvent, détendait le ressort de sa volonté.

Ces affinités avaient créé entre la mère et le fils une sorte de complicité, la première couvrant toujours les peccadilles, les fautes du second.

M. Cordier, un ancien ami de Daurin, était assis entre ses hôtes.

C'était un homme de quarante ans à peine.

Grand, vigoureux, très élégant, il n'évoquait en rien l'idée qu'on se fait d'ordinaire d'un magistrat.

Son visage sympathique, aux traits accentués, respirait l'intelligence et la bonté.

Le front haut dominait des yeux noirs et vifs. Les cheveux châtains étaient largement argentés vers les tempes.

La lèvre rasée était un sourire narquois, un peu dédaigneux.

M. Cordier était célibataire, n'ayant jamais eu le courage de faire le malheur d'une femme, ainsi qu'il le disait volontiers avec bonne humeur en ses heures d'abandon.

Très érudit, doué d'une remarquable perspicacité et d'un grand bon sens, il passait pour l'un des premiers jurisconsultes français.

Il jouissait d'une réelle autorité parmi les juges du ressort, et constituait ce qu'il est convenu d'appeler une personnalité sympathique.

Christian aimait beaucoup cet ami de son père qui lui avait toujours témoigné de l'intérêt.

En ce jour, il s'applaudissait de sa venue.

Aussi, fut-ce avec une joie très sincère qu'il vint lui serrer la main.

— Ah ! mon cher président, je suis heureux de vous voir.

— Et moi donc, Christian, vous allez bien ?

— Mais certainement.

— Je te trouve un peu pâle, murmura Mme Daurin à l'oreille de son fils qui se penchait vers elle pour l'embrasser. N'es-tu point fatigué ?

— Voilà ce que c'est de se coucher tard, riposta le chef de bureau qui avait entendu.

Et se tournant vers Cordier, il poursuivit :

— Mais oui, Christian est rentré à minuit passé ; je ne dormais pas et je l'ai entendu parfaitement se glisser dans sa chambre.

Le président eut un rire indulgent.

— Quand on a vingt-cinq ans, ce n'est pas un grand crime !

— Assurément !

— Pas plus que de manquer, sans prévenir, le dîner familial !

— Ceci est plus grave en effet, mais à tout péché miséricorde.

Et le sourire de Cordier s'accroissait. Sa jeunesse n'était point si éloignée qu'il s'en souvint encore ; Christian le remercia d'un coup d'œil.

Ainsi, grâce à cet excellent homme, il avait chance d'échapper à la mercuriale que son père méditait.

Déjà, M. Cordier enchaînait, s'informant de ce que faisait son jeune ami.

— Travaille-t-on toujours chez maître Barel ?

Avait-on des affaires intéressantes en perspective?... Quelque jour le maître ne chargerait-il point son troisième secrétaire de plaider en son lieu et place ?

Christian eut une moue significative.

A plusieurs reprises, déjà, il avait pris la parole, mais c'était dans des causes d'une banalité écœurante auxquelles maître Barel ne daignait point prêter l'autorité de son nom, de sa parole.

— Oui, je sais, murmura le président, les débuts sont durs dans la carrière d'avocat.

— A qui le dites-vous !

— Il faut avoir de la patience, de la ténacité, ne pas se décourager si l'on veut percer ! Autrement dit : posséder la foi... Il n'y a que cela qui sauve !

— On l'affirme !

— L'avez-vous au moins, mon cher Christian !

L'amant de Jeannine eut une moue.

— Mon cher président, le mois dernier, je vous aurais sans doute répondu affirmativement !

— Et à présent ?

— Je n'ose, il y a des minutes où je désespère, où je me répète que nous sommes trop nombreux au barreau pour que chacun puisse espérer faire son trou... parvenir non pas à la gloire, mais se créer une situation acceptable !

Dans le salon, il y eut une minute de légère stupeur. C'était bien la première fois que le jeune stagiaire tonait une pareil langage. A la dérobee, M. et Mme Daurin échangeaient un coup d'œil d'intelligence.

Que s'était-il donc passé pour que leur fils tint un semblable raisonnement ?

Déjà la mère s'alarmait, cependant que le père fronçait le sourcil ainsi qu'il en avait l'habitude lorsqu'au ministère, il convoquait devant lui l'un de ses subalternes, coupable d'avoir commis une étourderie.

— Mon garçon... commença-t-il, permets-moi de m'étonner de tels propos... A maintes reprises, je t'ai signalé ces difficultés que tu as l'air de découvrir aujourd'hui !

— Je ne le nie pas !

— De son côté, Cordier t'avait crié Casse-cou... Dans ces conditions je me demande ce qui te prend.

— Le sais-je moi-même, murmura Christian, lequel se souciait peu d'avouer la vérité et cherchait une transition.

Ce fut le président qui la lui fournit. De même que le jeune Daurin, il avait connu ces minutes où, au seuil de la vie, on médite sur le choix d'une carrière, tiraillé de droite et de gauche par des aspirations mal définies...

Pour lui, il s'était définitivement orienté vers la magistrature et ne le regrettait point, occupant à quarante ans une situation enviée.

— En un mot intervint-il, si je vous comprends bien, vous seriez à deux doigts de renoncer au rôle de défenseur de la veuve et de l'orphelin.

— Pas tout à fait !

— Mais presque, conclut Cordier en achevant, avec un sourire, la pensée que le jeune homme ne se décidait pas à formuler.

Cette fois, M. Daurin frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Voilà bien de l'inattendu !

— Vous en plaindriez-vous, mon cher, si j'ai bonne mémoire, il me semblait que, bien au contraire, votre rêve était de voir votre fils entrer dans la magistrature.

— En effet !

— Vous voyez que vous aviez tort de désespérer Christian a réfléchi, il y vient de lui-même !

— Ce n'aura pas été sans combats !

— Qu'importe puisque le résultat est là...

Et, s'adressant au jeune homme, Cordier poursuivit :

— Ainsi donc, votre parti est pris ? interrogea-t-il.

— Ou à peu près ! murmura Christian, qui craignait qu'une adhésion trop prompte ne parût suspecte aux siens.

Le magistrat se mit à rire franchement.

— Écoutez, il faudrait s'entendre... savoir ce que vous désirez au juste.

— N'ai-je point encore le temps de réfléchir ?

— Si, évidemment... Quoique si vous vous décidez promptement, la chose serait préférable à tous les points de vue.

— Pourquoi cela, je ne vous comprends pas !

M. Cordier hésita une seconde, puis relevant la tête, il dit, regardant son interlocuteur, bien en face :

— Mon ami, à tout autre que vous, je ne parlerais point comme je le fais, car, à mon avis, il ne faut jamais influencer la résolution d'autrui surtout quand de celle-ci découle l'orientation de toute une existence.

— Mon cher magistrat...

— La carrière d'un magistrat n'est point de celles qu'on embrasse à la légère ; plus que toute autre, elle exige une élévation d'esprit, une haute conscience de ses devoirs...

— Je ne l'ignore pas !

— C'est pourquoi, mon cher, je ne vous gratifierai point d'un petit discours en trois points. Vous êtes un garçon sérieux, intelligent, que j'estime tout particulièrement, pour qui j'éprouve une vive amitié.

— Croyez bien que, de mon côté...

— Je n'en doute pas, mon brave Christian... Done, je conclus, j'ai appris que l'un de nos substituts au parquet du tribunal de Tours a dû envoyer sa démission pour raison de santé... Oui, il souffre depuis plusieurs années d'une assez grave affection de poitrine, qui réclame de grands soins. D'autre part, sa jeune femme vient de faire un gros héritage... Bref, sous peu, nous aurons une place de vacante, si elle ne l'est déjà !

« Tours est une ville agréable... Les magistrats qui s'y trouvent actuellement sont tous des gens agréables, charmants, de commerce sûr !... Si vous êtes décidé à venir avec nous, vous ne trouverez jamais mieux pour faire vos premières armes !

« Si votre père peut vous faire nommer à ce poste, je n'hésite pas à déclarer que ce serait une excellente chose pour tout le monde.

Tandis que le président parlait, Christian sentait son cœur se dilater en sa poitrine.

En vérité, il n'aurait jamais pensé que l'affaire qui le préoccupait se serait solutionnée avec une

telle facilité, sans que, pour ainsi dire, il eût un mot à prononcer !

Très sincèrement, il remerciait l'excellent homme qui assumait toutes les responsabilités, menant le combat en son lieu et place.

Aussi, fut-ce avec une réelle émotion, qu'il articula :

— Mon cher président, vous me voyez à la fois étonné et ravi... J'hésitais encore à prendre un parti... Vos paroles m'ont décidé... Si je puis être nommé à Tours, je me déclarerai comblé.

— En vérité ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Eh bien ! je ne suis pas moins heureux que vous.

Et, M. Cordier, ayant tendu la main à son interlocuteur, lui donna un énergique shake-hand.

Après quoi, se tournant vers M. Daurin, silencieux et méditatif, il attaqua avec cette fougue, cet entrain qui lui étaient particuliers :

— Voyons, mon bon ami, que pensez-vous de tout cela ?

— J'en demeure quelque peu interdit, avoua le chef de bureau. Rien dans l'attitude de Christian ne nous avait fait supposer...

— Je ne voulais pas aborder ce sujet avec vous tant que mes hésitations n'auraient pas pris fin, se hâta de répliquer le jeune homme.

— Et à présent ?

— Je suis parfaitement décidé, comme vous venez de l'entendre.

— Donc, voici qui est réglé, trancha Cordier ; il ne s'agit plus que d'enlever votre nomination. Allons, Daurin, vous devez savoir à quoi vous en tenir, sur ce point... la place a-t-elle été promise à quelqu'un ?

— Je ne le crois pas. J'ignorais même qu'un de vos substituts fût démissionnaire !

— Voilà qui est parfait ! Vous ne rencontrerez donc pas de compétiteurs sérieux !

— Je l'espère.

— Pensez-vous que si vous sollicitez cette nomination pour Christian on vous la refusera ?

— Non, car je n'ai jamais rien demandé pour les miens ! On le sait bien en haut-lieu... Et puis, le ministre a pour moi une considération toute particulière. Récemment, je lui ai fourni un rapport sur la réorganisation des tribunaux de première instance dont il a tenu à me féliciter personnellement !

— Quand je vous dis que vous jouez de bonheur, mon ami ! s'écria gaiement le président en s'adressant à l'amant de Jeannine. Avant quinze jours, je vous l'atteste, vous serez des nôtres.

— Ne nous hâtons pas de vendre la peau de l'ours, objecta M. Daurin.

— Bah ! vous allez faire de votre mieux... De mon côté, j'ai quelques amis sur lesquels je puis compter au ministère. Dès cet après-midi, j'irai les voir, ils se mettront en campagne... Je voudrais avoir une réponse affirmative avant de retourner à Tours !

— Et vous repartez... ?

— Sous trois jours. Il faut mettre les bouchées doubles, conclut le président avec entrain.

A ce moment, une bonne se montra au seuil du salon, annonçant discrètement :

— Madame est servie !

La pauvre M^{me} Daurin, que ces décisions inattendues avaient singulièrement émue, se leva machinalement, essuyant à la dérobée une larme furtive, car la pensée que son fils la quitterait bientôt pour aller vivre seul en province lui était quelque peu pénible.

Déjà le président Cordier s'inclinait devant elle, lui offrant son bras : sans mot dire, elle accepta et on passa dans la salle à manger voisine.

CHAPITRE VIII

— Tout de même, c'est inimaginable.

— Quoi donc ?

— Je n'aurais pas cru qu'on pût avec si peu d'argent, acheter autant de choses, surtout par ces temps de vie chère ! expliquait Jean Berthou en hochant la tête.

Odette, qui se tenait agenouillée devant un fauteuil supportant un carton d'où elle tirait des lingeeries fines, tressaillit imperceptiblement.

Avant de répondre, elle glissa à la dérobée un regard vers son mari.

Que signifiait cette réflexion ?

Aurait-il par hasard conçu quelque soupçon ?

La face un peu effarée de Jean exprimait la plus complète admiration.

Pas la moindre arrière-pensée ne se cachait derrière son front jauni ; en toute candeur, il admirait, ainsi qu'il le disait, l'ingéniosité de sa femme, laquelle avec leurs modestes ressources, réalisait de véritables miracles.

Des miracles?... En vérité, le mot n'était pas trop fort.

Depuis une quinzaine, c'était extraordinaire ce que la jeune femme avait pu acquérir.

Les dix mille francs provenant du chèque d'Henri Fauvel semblaient lui brûler les doigts ; elle n'avait qu'une hâte : les convertir en toilettes, en fanfreluches de toutes sortes.

Pourtant, au début, obéissant à un supérieur instinct de prudence, elle avait tenté de se dominer.

Elle achetait peu et ne montrait à son mari que la moitié de ses acquisitions.

Puis, peu à peu, une sorte de fièvre que les coquettes connaissent bien l'avait gagnée ; elle éprouvait le besoin de faire admirer ses emplettes, de s'en parer dans l'intimité de son home en attendant le jour où elle pourrait se montrer à tous, au grand soleil.

Cela l'avait entraînée dans une série de mensonges.

Elle avait créé certaine revendeuse à la toilette récemment découverte par elle et qui, à des prix extraordinaires, soldait les laissés pour compte

des grands couturiers : des occasions invraisemblables, inouïes.

Et comme le professeur s'extasiait, elle lui avait recommandé, redoutant une indiscretion :

— Surtout, n'en parle pas à mes amies... on me demanderait l'adresse que je ne pourrais pas refuser, et tu sais, dans ce monde-là, rien n'est plus mauvais que la concurrence... Du jour où la mère Jacob aura de meilleures clientes que moi, elle élèvera ses prix !

Frappé de la justesse de l'argument, Jean Berthou avait promis tout ce qu'on voudrait.

Cependant il s'inquiétait...

Si modiques que fussent les sommes réclamées par la revendeuse, celles-ci à la longue finissaient par atteindre un chiffre impressionnant.

Comment Odette ferait-elle pour s'acquitter ?

La jeune femme n'était pas demeurée court. Audacieusement, elle avait parlé de son amie Jeannine. Cette dernière lui avait prêté les dix-huit cents francs dont ils avaient si grand besoin pour partir en vacances ; on se libérerait plus tard, durant l'hiver !

De cela, il n'y avait pas à s'inquiéter, Jeannine ayant assuré à Odette qu'elle n'était nullement gênée.

— Au fond, cela ne m'étonne pas... M. Fauvel est dans les soieries et il paraît que cette branche de commerce marche merveilleusement, donne des bénéfices abracadabrants ! avait-elle conclu.

Le professeur avait étouffé un soupir.

Vraiment, les marchands de soierie gagnaient tant que cela !

Eh bien ! ils avaient de la chance ! Dans l'enseignement on n'était pas aussi favorisé.

Tranquille de ce côté, M^{me} Berthou s'était alors abandonnée sans contrainte à la folie qui l'emportait.

Un jour, c'était un chapeau dont elle ne savait que faire, mais qui l'avait tentée et qu'elle rapportait ; un autre, une toilette de crêpe de Chine blanc brodé de perles d'argent qu'elle exhibait triomphalement !

Ah ! M^{me} Laurent, la femme du proviseur qui avait l'imprudence de les inviter à passer quelques semaines à Royan n'avait qu'à bien se tenir.

Odette n'aurait point de peine à écraser la splendeur de ses toilettes !...

On verrait... lors des grandes soirées au Casino ! Jean Berthou, lui aussi, avait eu sa part !

Ayant pris ses mesures, car le bonhomme ne détestait rien tant qu'un essayage, Odette avait acquis pour lui deux complets veston fantaisie, un bleu marine, l'autre gris-clair, du plus heureux effet.

D'impressionnants souliers jaunes accompagnaient le tout.

Berthou ravi, suffoquant avait embrassé sa femme, la remerciant en un grand élan de reconnaissance.

Vraiment, elle était trop bonne, elle le gâtait de trop... Tout ceci était trop beau pour lui.

C'est à quoi il songait encore en cette soirée où Odette lui montrait la demi-douzaine de chemises rapportées par elle.

C'était dans le pauvre salon du ménage ; par la fenêtre donnant sur la cour, un jour net et froid entraînait, semblant accuser la misère du lieu.

On ne se fût point douté qu'au dehors il était à peine six heures et que le beau soleil d'une radieuse journée de juillet magnifiait tout de sa splendeur.

Sur le bureau, recouvert de peluche rouge, tachée d'encre et noircie par l'usage, les devoirs que le professeur était en train de corriger, lorsque sa femme l'avait appelé, attendaient, abandonnés.

C'étaient ceux d'élèves riches auxquels Berthou donnait des leçons supplémentaires, de petits cancre que, plusieurs fois par semaine, il s'efforçait de bourrer de sa science, cela sans grand succès.

A la fin, comme la jeune femme se redressait, un peu lasse, Jean prononça d'un ton bonhomme :

— Il n'y a pas à dire, je possède une femme chic !

— Tu crois !

— J'en suis sûr !... Il n'y aura personne d'aussi jolie que toi à Royan, d'autant que tu n'as pas ta pareille pour porter toutes ces choses.

Bien qu'elle méprisât son époux, Odette eut un sourire satisfait, tant il est vrai qu'un compliment plaira toujours à une coquette, quelle qu'en soit l'origine.

— Maintenant, laisse-moi retourner à mon travail. J'ai encore beaucoup de corrections à faire et il faut que ce soit prêt demain.

— Tu as raison !

— A quelle heure dînera-t-on?... Tu n'as pas dû avoir grand temps pour t'occuper du repas du soir, puisque tu rentrais en même temps que moi.

— En effet !

— C'est toujours comme cela... justement, j'ai une faim d'ogre... Je ne sais comment cela se fait...

Le professeur s'excusait presque, grand pantin gauche et dégingandé, en sa souquenille râpée ; sans se démonter, Odette battit des mains.

— On dirait que je l'avais prévu !

— En vérité ?

— Oui, en sortant du « Printemps », j'ai acheté un pâté chez Julien !

— Du « Printemps » ? répéta Berthou ahuri. Tu y es donc allée?... Je croyais que tu ne mettais plus les pieds dans ces magasins où l'on vend les choses au quadruple de leur valeur et que tu t'étais tout simplement rendue chez la mère Jacob ?

La jeune femme se mordit les lèvres.

Sans réfléchir, elle s'était laissée à dire la vérité. Heureusement l'universitaire était sans malice et facile à tromper.

Sans se démonter Odette repartit avec aplomb :

— En sortant de chez elle, je suis passée au « Printemps », en effet. Tu comprends, je tiens à me tenir au courant du prix exact des choses. J'ai jeté un coup d'œil sur les marchandises exposées aux rayons !

— Eh bien?...

— Quand cela ne serait que pour chiffrer le bénéfice que j'ai réalisé. Je me suis sauvée, épouvantée... Vrai, je me demande comment font les femmes qui se fournissent exclusivement dans ces bazars !

— Oui, ces maisons-là deviennent de véritables dangers sociaux ! Il est des malheureuses créatures qui, pour satisfaire l'appétit de coquetterie qu'elles

y gagnent oublient tout devoir, tout honneur ! énonça le professeur avec une gravité douloureuse.

« C'est l'exploitation du sexe féminin, l'appel à ses plus bas instincts... Cela sort du cadre du commerce pour entrer dans le domaine du philosophe, du moraliste.

Et, redressé dans une pose familière, deux doigts de la main droite enfoncés dans le gousset de son gilet comme lorsqu'il professait à Condorcet, M. Berthou énonçait ces vérités d'une voix retentissante.

Un bref coup de sonnette tintant du côté de l'antichambre mit un terme à son éloquence, coupant net la période commencée.

— Sans doute, la concierge qui monte quelques lettres... Je vais voir !

Et Odette, qui se souciait peu d'écouter la fin du discours de son époux, s'éclipsa en courant ainsi qu'une gamine, le sourire aux lèvres, elle traversa la salle à manger voisine, puis le vestibule.

Elle se sentait heureuse, légère, l'âme contente, satisfaite.

Derrière elle, les portes demeuraient entr'ouvertes.

Comme elle manœuvrait la serrure, le palier lui apparut.

Une femme était là, droite, qui n'était point la concierge. Néanmoins, tout d'abord, elle ne la reconnut pas.

— Vous demandez, madame?... commença-t-elle, croyant à quelque erreur.

— Laisse-moi entrer, j'ai à te parler.

La voix de Jeannine Fauvel sonnait brève, impérieuse.

Odette sentit en une seconde son sang se glacer en ses veines et une pâleur de mort envahir son visage. Elle eut un geste vague comme pour clore le battant, mais il était trop tard. Déjà, son amie, la pouissant, était dans la place.

Elle ne s'arrêta que dans la salle à manger où machinalement, M^{me} Berthou l'avait suivie.

Il y avait plus de deux semaines qu'elles ne s'étaient vues et, durant ce temps, que d'événements s'étaient produits !

Jeannine avait été surprise dans la garçonnière de Christian Daurin.

Fauvel, qu'Odette avait rencontré par hasard, le lui avait appris, un méchant sourire aux lèvres.

Le négociant s'était bien gardé d'ajouter qu'il avait informé sa femme de la source où il avait puisé ses renseignements.

Aussi, le premier émoi passé, Odette s'efforçait-elle de se remettre. Soit qu'elle avait été de trembler !

Jeannine ne pouvait savoir quel rôle elle avait joué en sa mésaventure ; elle ne l'apprendrait jamais.

Dans ces conditions, elle n'avait pas besoin de s'alarmer.

Aussi, tâchant de faire bonne contenance, M^{me} Berthou s'empressait-elle à présent.

— Comment, c'est toi, ma chérie?... Figure-toi que je ne t'avais pas reconnue ! Cet escalier est si sombre qu'il y fait presque nuit, même durant les plus beaux jours... Qu'es-tu devenue, depuis une éternité?... A plusieurs reprises, je me suis présentée chez toi... Toujours, j'ai trouvé porte

close. La concierge m'a répondu que tu étais partie en voyage après avoir congédié ta femme de chambre et que ton mari rentrait tout juste pour se coucher.

« J'espère que rien de fâcheux n'est survenu !

Odette avait proféré ces diverses questions d'abord avec volubilité, puis lentement

On eût dit que, peu à peu, sa langue s'embarrassait, que les mots refusaient de sortir de sa gorge.

C'est que le regard dont Jeannine la considérait n'était rien moins qu'encourageant.

M^{me} Fauvel avait les yeux fixes ; une expression de froide cruauté les animait.

Un court silence tomba entre elles qu'Odette, faisant appel à tout son courage, rompit pour murmurer :

— J'étais sur le point d'envoyer un mot rue Chaptal... M. Daurin devait savoir...

— Tu n'avais qu'à venir ! laissa tomber Jeannine d'un ton sec.

— Vraiment ?

— Oui, tu m'aurais trouvée !

— Ah ! tu étais rue Chaptal !... Un instant je l'ai pensé, mais, je n'ai pas osé.

— Je ne te savais point si timide...

— Dame, mets-toi à ma place, une démarche dans ce genre était si délicate !...

— Tu as préféré m'envoyer mon mari, flanqué du commissaire de police !

— Oh !

— Ne nie pas, je sais tout !

Et Jeannine, exaspérée, hors d'elle-même, marchait vers son amie en une attitude si menaçante que celle-ci terrifiée, recula. Pourtant, elle ne se rendait point, essayant encore de lutter, de mentir en un suprême effort de sa nature perverse.

— Quoi, quoi, bégaya-t-elle, que prétends-tu, que vas-tu imaginer ?

— La vérité... C'est toi qui as donné à M. Fauvel l'adresse de la garçonnière où je rencontrais M. Daurin.

— C'est faux !

— Allons donc.

— Jeannine, sur ce que j'ai de plus sacré, je te jure...

— Un serment à présent ?... comme si cela prouvait quelque chose ! coupa Jeannine avec brutalité.

— Que veux-tu que je te réponde ?...

— Rien, je ne te demande rien... Si je suis venue, c'est pour te dire que je ne suis plus ta dupe, que je savais à quoi m'en tenir sur la valeur de ton amitié, la sincérité de ton dévouement...

— Ma parole, c'est de la folie... M'accuser d'une chose pareille... Moi qui te chérissais comme ma sœur !

— Parbleu !

Jeannine eut un ricanement amer, montra ses dents aiguës, à croire qu'elle voulait mordre son interlocutrice.

— M'accuser d'une pareille trahison sans preuve, sans motif ! continuait cependant Odette dont la voix se faisait âpre, aiguë.

Au milieu de son trouble, elle avait totalement oublié la présence de son mari qui, de la pièce voisine, ne pouvait manquer d'entendre leur altercation, la porte demeurée entrebâillée ne les protégeait même pas contre une indiscretion.

Jeannine eut un haussement d'épaules.

— Assez, inutile de te défendre, tu perds ton temps.

— C'est odieux...

— Oui, tu as trouvé le mot, c'est odieux ce que tu as fait là.

— Mais enfin, qui te permet, sur quoi te bases-tu ?

— Je me suis renseignée... C'est mon mari lui-même qui m'a informée de ta complicité... Je sais tout, tout, dis-je jusqu'au chiffre que tu as touché pour le prix de ton infamie.

— Oh !

Cette fois, Odette Berthou recula comme si un gouffre se fût ouvert subitement sous ses pas. Son visage avait pris une teinte terreuse et ses yeux dilatés contemplaient la visiteuse avec égarement.

Instinctivement, elle avait joint les mains, en un geste de protection, d'imploration.

Cependant M^{me} Fauvel poursuivait, impitoyable ; sa voix sifflante avait peine à se faire jour entre ses dents serrées.

— Henri t'a donné un chèque de dix mille francs... oui, c'est pour cette somme que tu m'as vendue, il n'y a pas d'autre expression, tu n'es qu'une misérable, entends-tu ? La dernière des filles se serait conduite plus proprement que tu ne l'as fait.

Elle se tut, suffoquant, la respiration coupée par le paroxysme de rage qui la faisait frémir de la tête aux pieds et, durant une seconde, elles demeurèrent silencieuses, face à face, se contemplant avec des regards chargés de haine.

Un pas lourd, en ébranlant le plancher, leur fit tourner la tête.

Jean Berthou était là, très pâle, à croire qu'il allait se trouver mal !

Evidemment, il avait tout entendu, tout compris.

— Madame Fauvel, fit-il d'un ton neutre, pourquoi insultez-vous ma femme ? Que s'est-il passé ?

L'interpellée eut une courte hésitation ; puis se décidant brusquement, elle gronda, la bouche mauvaise :

— Mon mari demande le divorce contre moi parce que j'avais un amant et qu'il nous a surpris ensemble !

— Ah !... je ne vois pas...

— ...où se trouve la responsabilité d'Odette ?

« Je vais vous l'expliquer, puisque vous ne l'avez pas encore aperçue ! C'est elle qui a renseigné mon mari. Elle a touché dix mille francs pour ce beau travail.

Déjà, le pauvre homme savait à quoi s'en tenir et s'il avait questionné c'est uniquement dans l'espoir illusoire qu'il s'était mépris sur les paroles parvenues jusqu'à lui.

— Oh ! est-ce possible ? balbutia-t-il machinalement ?

— Regardez Odette... Toute son attitude crie l'aveu, reconnaît l'exactitude de mes accusations.

De fait, la misérable femme était comme effondrée ; ses mains se cramponnaient au dossier d'une chaise, car ses jambes se dérobaient sous elle.

Pourtant, en un dernier sursaut, elle essaya encore un mensonge.

— C'est faux, protesta-t-elle, je...
 Mais Berthou ne le lui permit pas. Soudainement redressé, il s'avancit terrible, le poing levé.
 — Tais-toi, ton amie a raison... Ta culpabilité se lit sur ton visage. Ainsi tu as fait cela?...

— Jean !
 — Et dans quel but, je te le demande ? Toujours Jeannine a été bonne pour toi. Maintes fois, elle nous a rendu service. Si tu n'approuvais pas sa conduite, tu n'avais qu'à rompre avec elle ! Rien ne t'obligeait à assumer le rôle de dénonciatrice ! A moins que...

Il se tut, frappé par une idée subite et, durant une seconde qui parut aux assistants ne jamais devoir finir, il contempla la créature, véritable loque humaine, effondrée devant lui...

— A moins que... répéta-t-il, scandant les mots, tout cela ne soit la conséquence d'un plan machiavélique, savamment ourdi.

— Jean... pitié...
 Mais il continuait, ne semblant pas entendre.
 — Tu étais enragée de notre médiocrité. Cela te semblait scandaleux, déshonorant, de ne point être riches, d'être obligée de compter. Sans doute es-tu devenue la maîtresse d'Henri Fauvel...

— Oh !
 — Tu as pensé que si tu l'aidais à se débarrasser de sa femme, il te serait facile ensuite de me débarquer... Ce n'était que deux divorces après tout... Oui, tu as dû imaginer quelque chose comme cela ! Voilà pourquoi tu as vendu ton amie.

« En attendant, comme il faut vivre, ton amant te donnait de l'argent. C'étaient en quelque sorte, des acomptes sur ta future richesse.

— Non, non, c'est faux.
 — Monsieur Berthou, vous vous égarez, bulbutia Jeannine, épouvantée.

Mais, il ne les entendait pas, tout à la colère qui, à cette seconde, le soulevait.

— Ah ! je comprends maintenant ces achats, ces merveilleuses occasions dont tu profitais et auxquelles je croyais, pauvre imbécile que je suis. C'est avec l'argent de Fauvel que tu les payais. C'est lui qui a soldé le prix de mes complets, de mes souliers jaunes. Et moi qui te remerciais, qui admirais ton savoir-faire de bonne ménagère.

« Faut-il que j'aie été stupide !...
 « Ce que tu as dû rire de moi ! Mais ce temps-là est bien passé, je t'en avertis. A présent, le bandeau est tombé. J'y vois clair ! J'ai pu être un sot, je ne serai point un mari complaisant.

— Pardon, Jean... pardon...
 — Non, je ne te pardonne pas et c'est pour cela que je ne divorce point... La loi française ne reconnaît pas le divorce de consentement mutuel... Comme je ne te donnerai pas prise sur moi, je te garderai toujours.

« Sans argent, sans fortune, comme tu l'es, tu ne pourras t'évader de la geôle morale en laquelle je vais t'enfermer.

« Si ton amant tentait de venir à ton secours, c'est à moi que vous auriez affaire.

« Et tu sais, c'est sérieux !
 Il était terrible, formidable ; en lui, le pauvre homme avait disparu. Il n'y avait plus là qu'une espèce de dément enragé, frénétique, qu'on sentait capable des pires résolutions.

— Justement, j'ai appris qu'il y avait une place de libre comme professeur au collège de Martencien, un petit trou perdu au creux des Alpes, près de Briançon... Personne ne veut aller là-bas ! Eh bien, je vais prier qu'on m'y envoie... Nous y finirons nos jours...

« Ah ! madame était coquette, assoiffée de mondanités... Tu verras comme tu t'amuseras à Martencien !... Pour commencer, je vais faire un joli feu de tes guenilles. Ah ! on va rire !

Et, voltant sur ses talons, il se précipita vers le salon. Au passage, il faillit renverser Jeannine qui, muette, épouvantée, n'eut que le temps de reculer.

Mais Odette avait entendu la menace ; le péril que couraient ses chères fanfreluches lui rendit la force de se précipiter sur les pas de Berthou.

— Jean, je te défends...
 Et, folle, éperdue, Odette se meurtrissant les poings contre le battant, se répandait en imprécations, en supplications...

Jeannine n'en put voir davantage et, horrifiée, elle s'enfuit, regagnant l'escalier.

Une demi-heure plus tard, encore toute tremblante, elle narrait la scène à Christian qu'elle venait de rejoindre rue Chaptal.

— Pourquoi as-tu fait cette démarche ? murmura le jeune homme.

— Je m'étais juré de me venger d'Odette.
 — Je crains fort que tu n'aies outrepassé le but.

Puis, après un silence, le jeune homme reprit, penché vers sa maîtresse, scrutant ses prunelles :

— Regrettes-tu donc quelque chose du passé ?
 — Non, répliqua-t-elle, en le regardant bien en face ; seulement, je suis femme... On m'avait fait du mal, je l'ai rendu.

« Va, mon chéri, ne prends pas cette mine morose... pour moi, le passé est bien mort... Appuyée à ton bras, je souris à l'avenir... Ta nomination en qualité de substitut près le parquet du tribunal de Tours a été signée ce matin par le ministre... Ce soir même, nous quitterons Paris...

« Demain, c'est une vie nouvelle qui commence pour nous. Nous nous aimons. Oublions tout ce qui n'est pas notre bonheur, notre tendresse.

Elle se rapprochait encore de lui, offrant le miroir limpide de ses prunelles, ses lèvres rouges, qu'avait encore l'éclat humide de ses dents.

Christian n'y put tenir davantage et, enlaçant sa maîtresse, il unit sa bouche à la sienne en un baiser qui les laissa éperdus, frémissants...

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Debout devant la glace surmontant la cheminée de sa chambre, Christian Daurin achevait de s'habiller.

— Six heures et demie, murmura-t-il en consultant sa montre, il est temps de filer, si je veux passer chez ce cher président. Je ne veux pas me mettre en retard, il est l'exaetitude même et, chez lui, on se met à table à sept heures !...

« Je me demande ce qu'est cette communication importante dont parle son billet d'invitation !. Enfin, nous verrons !...

A ce moment, une bonne en tablier blanc passa sa tête par l'entrebâillement de la porte.

C'était Berthe, la servante que Christian avait envoyée chercher un fiacre.

— Monsieur, la voiture est en bas, prévint-elle.

— Merci, je descends.

L'heure d'avant, alors que Christian se disposait à quitter le Palais de Justice, un garçon de bureau lui avait apporté un mot de M. Cordier.

« Mon cher ami, écrivait le magistrat, j'aurais une communication très sérieuse à vous faire. Venez donc dîner ce soir chez moi, ensuite nous irons de compagnie au bal de la Préfecture. »

Malgré lui, Daurin restait préoccupé par ce mot et il y songeait encore tandis que le fiacre l'emportait vers le quai d'Orléans, où demeurait Jeannine.

— Bientôt, la voiture s'arrêta devant une maison de belle apparence.

— Attendez-moi, je reviens de suite, jeta Christian au cocher.

Puis, rapidement, il entra dans l'immeuble, tout en murmurant :

— Jeannine va faire une tête !... Après tout, je n'y puis rien.

A son coup de sonnette une accorte soubrette vint lui ouvrir.

— Madame est rentrée, n'est-ce pas ?...

— Depuis vingt minutes environ. La répétition s'est prolongée très tard... Elle est dans son cabinet de toilette.

— Merci.

Sans en écouter davantage, Christian, traversant le vestibule, poussa une porte et se trouva dans une chambre à coucher.

Le mobilier en était des plus simples, mais la

profusion de bibelots sans grande valeur encombrant les meubles, de nombreux coussins jonchant le tapis, donnaient à cette pièce un cachet de fausse élégance qui pouvait tromper un observateur superficiel.

Le jeune homme n'honora point du regard ce décor familial.

Soulevant une tenture fanée, il pénétra dans une petite chambre convertie en cabinet de toilette.

Au bruit, une femme, qui se tenait assise devant une coiffeuse et semblait fort occupée à polir ses ongles, tourna la tête.

— Ah ! c'est toi, fit-elle en reconnaissant le nouveau venu, tu es en avance !... Le dîner n'est point encore prêt.

Tout en parlant, elle tendait sa joue que Christian effleura d'un baiser.

Après l'avoir embrassée, Daurin se hâta de répondre :

— Excuse-moi, ma chérie, mais je ne pourrai dîner avec toi comme j'en avais l'intention.

Lyse Méral fronça le sourcil et ses lèvres s'allongèrent en une moue mécontente.

— C'est délicieux, si j'avais su, je serais restée avec les amis qui voulaient me garder... Tu aurais pu au moins me prévenir !...

— Cela ne m'a pas été possible !

— Vraiment ! Mon cher, la Touraine ne te réussit point !... Je ne sais ce que tu as, mais depuis quelque temps, nous nous voyons à peine.

« Ainsi, ce soir, tu vas au bal du préfet !... Il avait été convenu que tout au moins, nous dînerions ensemble et, à la dernière minute, tu m'informes que tu ne pourras même pas m'accorder cela !

— Je t'assure que ce n'est pas de ma faute.

— Naturellement !

— Tout à l'heure, M. Cordier m'a fait dire de venir chez lui ; il paraît qu'il s'agit de quelque chose de très sérieux.

Christian donnait ces explications d'une voix qui se nuançait d'impatience.

— Va donc, mon cher ami ! Après tout je suis bien bonne de me soucier de toi !

— Tu es méchante, Lyse.

— Bien entendu, c'est moi qui ai tort... Te verra-t-on après le spectacle ?...

— Oui, je quitterai la réception de bonne heure et rentrerai ici directement.

— Soit. Tu peux filer, je ne te retiens pas, conclut l'actrice qui avait surpris un furtif coup d'œil que son amant venait de jeter sur la pendule,

Celle-ci marquait sept heures moins dix il avait tout juste le temps de se rendre chez M. Cordier.

Les adieux s'en trouvèrent écourtés et, peu après, le substitut remontait dans son fiacre qui s'éloigna au grand trot.

— Bien gentille, cette petite Lyse, se disait-il, mais quel fichu caractère. C'est encore pis depuis qu'elle est entrée au théâtre !... Elle n'a pas l'air de se figurer que mon temps ne m'appartient pas. Nous ne pouvons pas être toujours ensemble comme dans les dernières semaines de notre séjour à Paris.

La voiture avait regagné la rue Nationale ; maintenant, elle enfilait le boulevard Heurte-loup.

Le président Cordier y habitait un petit hôtel des plus confortables situé entre cour et jardin.

Fort riche, il avait fait de cette demeure un véritable musée ; on citait ses collections de faïences artistiques.

Le valet de chambre qui reçut Christian eut pour lui ce sourire spécial des domestiques accueillant quelqu'un qu'ils savent être parmi les meilleurs amis de la maison.

— M. le président est dans son cabinet avec M. Boutier... Il attend M. le substitut, fit le valet de chambre en débarrassant le jeune homme de son chapeau et de son pardessus.

— C'est bien, je rejoins ces messieurs.

Le cabinet de travail de M. Cordier était une immense pièce prenant jour par deux larges fenêtres sur le jardin s'étendant derrière l'hôtel.

De hautes bibliothèques de chêne garnies d'in-crustations de bronze occupaient les principaux panneaux.

Le mobilier de style Empire était grave et sévère à souhait ; quelques bonnes toiles de l'école moderne décoraient les murs.

À l'entrée de Christian, deux hommes, qui se tenaient près du grand bureau ministre, causant familièrement, se retournèrent.

L'un était Michel Cordier, l'autre son ami Boutier, un ancien négociant qui s'était retiré des affaires après fortune faite et qui occupait ses loisirs à rechercher des livres rares.

En reconnaissant le visiteur qui s'avancait, la physionomie du président s'assombrit et, se tournant vers Boutier :

— Si vous voulez nous laisser, mon cher, j'ai un mot à dire à ce jeune homme... Nous vous rejoignons dans dix minutes à la salle à manger. Vous nous excusez, n'est-ce pas?...

— Mais comment donc, répliqua l'ex-négociant.

Et ayant échangé une poignée de main avec Daurin, il gagna la porte, reconduit par leur hôte. Le substitut demeura quelque peu surpris par ce cérémonial inusité.

Il connaissait la grande intimité régnant entre les deux hommes.

La communication du président était donc si grave !...

— Savez-vous, cher monsieur, que vous m'inquiétez presque, murmura-t-il en s'efforçant de sourire.

Le front du magistrat ne se dérida pas et, faisant signe à Christian de s'asseoir, il prit place devant son bureau.

Durant une seconde, il resta silencieux, jouant machinalement avec un coupe-papier. Puis, il commença :

— Mon cher ami, je suis navré du rôle qu'il me faut assumer aujourd'hui... Cependant, dans votre intérêt, je dois aller jusqu'au bout, si pénible, si délicat que puisse être ce que j'ai à vous dire.

Ce préambule déconcerta le jeune homme.

— Parlez, je vous en conjure, vous m'alarmez,

— Vous savez la vieille amitié qui m'unit à votre père ; j'en ai reporté une partie sur vous ; c'est au nom de ce sentiment, au nom de votre famille absente et que je représente en quelque sorte que je m'adresse à vous.

— Je vous écoute, monsieur le président !...

— Ce n'est pas le magistrat qui est ici, mais votre ami !...

— De quoi s'agit-il?

— Ne vous en doutez-vous point?

Et comme Daurin esquissait un geste d'ignorance, M. Cordier continua :

— M. le procureur de la République, votre chef, a été informé que votre façon de vivre n'était guère compatible avec celle que doit observer une personne occupant votre situation !... Vous avez une liaison !... Vous vous affichez de regrettable façon avec une personne que je préfère ne pas qualifier !... M. le procureur, qui connaît nos relations, m'a prévenu afin que je vous avertisse !... Ce scandale ne peut durer.

Dès les premiers mots, Christian avait rougi violemment ; tout d'abord, son orgueil se révoltait contre cette intrusion dans sa vie privée.

Aussi, fut-ce d'une voix frémissante qu'il répliqua :

— Mais enfin, cher monsieur, je n'ai pas prononcé de vœux que je sache !... La carrière de magistrat n'est point celle d'un prêtre !...

D'un geste, M. Cordier l'arrêta :

— Ah ! fougueuse jeunesse, je te reconnais bien là ! fit-il avec un sourire de bonté. Pour un peu, vous crieriez à la tyrannie !...

— Dame, il me semble !

— Causons, voulez-vous?...

— Je ne demande pas mieux.

— Vous ne doutez pas de mon affection, n'est-ce pas?...

— Non, certes, maintes fois, vous m'en avez donné des preuves !... J'en suis très heureux et très fier !

— Si je vous dis que vous avez tort, le croirez-vous?

— Cependant !...

— Ne dites rien, et écoutez-moi !... Je connais tous les arguments que vous comptez développer. Ma jeunesse date d'hier et je me souviens encore du temps, où comme vous j'étais un tout jeune magistrat !... À cette époque, je n'aurais pas agi ainsi que vous le faites ! Et pourtant, je n'étais pas un saint !... Néanmoins j'avais une haute conscience de la mission qui nous est dévolue !... Si nous voulons que nos arrêtés soient respectés de ceux qui relèvent de notre justice, nous devons nous respecter nous-mêmes !...

« C'est à ce grand principe que vous avez manqué, mon cher !

— Permettez, la personne dont il est question !

— Cette dame fait du théâtre. Nous ne sommes plus au temps où les comédiens étaient des hors la loi...

— On ne le dirait guère...

— M^{me} Méral...

— C'est vous qui avez prononcé son nom. Eh bien, M^{me} Méral s'habille d'une façon tapageuse. Elle ne perd aucune occasion de se faire remarquer, riant et parlant très haut en public !... L'autre nuit, vous soupiez en sa compagnie en un établissement de la rue Nationale et elle s'amusa à vider des carafes par la fenêtre sur la tête des passants attardés !...

Daurin baissa la tête et se mordit les lèvres.

— Je vois à votre attitude que vous comprenez la justesse de mes observations ! reprit M. Cordier d'un ton conciliant, je n'insisterai donc pas m'en remettant à vous du soin de faire le nécessaire !

Le jeune homme eut un geste désolé.

— Eh ! je n'y puis rien ! s'exclama-t-il.

— Quoi, vous aimez cette femme au point...

— L'affection que je lui porte n'est pas en cause.

Alors, je ne vois pas ce qui vous empêche de rompre avec elle. Qu'elle retourne à Paris d'où vous l'avez ramenée et les choses rentreront d'elles-mêmes dans l'ordre.

— On voit que vous ne la connaissez pas.

M. Cordier eut un mouvement d'impatience. Un pareil manque de caractère le surprenait péniblement.

— Mon ami, il s'agit de votre carrière. Vous devez faire entendre raison à cette dame que vous auriez dû laisser à ses planches et à ses aventures.

— Je suis entièrement d'accord avec vous, cher monsieur !... En tout ceci, j'ai été la victime des circonstances et de mon inexpérience... Ah ! si l'on savait !...

Daurin se tut, comme écrasé sous le poids des souvenirs qu'il évoquait.

Enfin, au bout de quelques minutes, il releva le front et regardant M. Cordier bien en face :

— Je vais tout vous confier, ensuite, vous apprécierez en connaissance de cause et me conseillerez !

« M^{me} Lyse Méral s'appelle en réalité Jeannine Fauvel. Je l'ai rencontrée, il y a deux ans, dans une maison amie !... A cette époque, elle était mariée à l'un des plus gros négociants de la rue du Sentier !... Cette union, vieille de plusieurs années, avait été conclue sans amour !... M. Fauvel négligeait sa femme et consacrait aux filles le temps que lui laissaient ses affaires... Bref, que vous dirai-je ?... »

« J'étais tout jeune étudiant !... Jeannine s'envenimait, nous nous aimâmes et elle devint ma maîtresse.

Impassable, le menton dans la main, le magistrat écoutait cette confession.

— Des mois s'écoulerent, continua Christian, rien ne troublait notre bonheur, lorsque l'an dernier, un après-midi que M^{me} Fauvel et moi nous nous trouvions dans ma garçonnière, on frappa à la porte ! C'était le mari qui survenait, flanqué du commissaire de police.

« M. Fauvel avait été trouver une femme qui se disait l'amie de Jeannine et qui, moyennant

finances, avait donné l'adresse de notre lieu de rendez-vous...

Avant le départ du commissaire, il nous pria de lui accorder quelques instants d'entretien et nous dit en substance qu'il savait que j'appartenais à une excellente famille, que je me destinais à la magistrature et que cette aventure risquait de briser irrémédiablement mon avenir.

« En conséquence, il était tout disposé à ne pas se servir du constat de flagrant délit d'adultère qui venait d'être dressé. Seulement, il exigeait que Jeannine quittât Paris sur-le-champ, abandonnant ainsi le domicile conjugal !... Il utiliserait ce grief pour obtenir le divorce à son profit.

« J'étais atterré !

« Très bravement, Jeannine consentit à se sacrifier ; le soir même, elle s'installait chez moi.

« Mon père à qui j'avais caché la vérité, s'occupait de me faire nommer ici...

— Mon pauvre ami, en quel guépier vous êtes-vous fourré ! Mais tout cela ne m'apprend pas pourquoi cette dame s'est mise à faire du théâtre et à adopter ce genre d'existence aussi... excentrique !

Daurin eut un haussement d'épaules.

— Quand elle fut séparée de son mari, elle se fit de nouvelles relations parmi lesquelles se trouve le directeur du Grand-Théâtre ; comme ses revenus sont des plus minces et que ma médiocre situation de fortune ne me permet guère de l'aider, elle suivit les conseils de ce monsieur qui l'engageait à tirer parti de sa voix, fort jolie en effet. Vous devinez le reste.

« Une fois lancée sur cette pente, M^{me} Méral ne devait plus s'arrêter ; elle prit le genre, les habitudes de certaines de ses camarades. De là les petits scandales dont vous parliez tout à l'heure.

« J'ai vainement risqué des observations ; elle ne m'a pas écouté. Dans ces conditions, qu'eussiez-vous fait à ma place ?

« Rompre ?... C'est plus facile à dire qu'à faire ! Cette femme prétendra qu'elle a sacrifié pour moi sa situation et c'est vrai, en partie ; que si je l'abandonne, je commettrai une lâcheté insigne... Allez, mon cher président, je le vois bien, je suis un homme perdu...

Et Christian, navré, se laissait aller avec découragement contre le dossier de son fauteuil.

Au fur et à mesure qu'il parlait, son interlocuteur éprouvait un douloureux étonnement. Il découvrait brusquement un drame intime, jusquelà insoupçonné, et il en était profondément remué.

Aux derniers mots du substitut, il eut un geste de protestation :

— Perdu ?... Comme vous y allez !

— Le moyen de sortir de cette impasse ?...

— La situation est délicate, j'en conviens, mais non inextricable.

Et le haut magistrat fronçant le sourcil, parut s'absorber en une profonde méditation.

Daurin ne disait plus rien ; sa pâleur, son abattement révélèrent en quelle profonde émotion il était en proie.

A la fin, M. Cordier se redressa :

— Vous m'avez demandé ce que je ferais à votre place ?

« Avant tout une question... Aimez-vous cette femme?...

— Non, jadis, j'ai pu me faire une illusion sur la nature de ses sentiments. Aujourd'hui, j'y vois nettement clair.

— Ceci prouve que votre cœur n'est plus intéressé !

— Pour Jeannine, j'ai été l'occasion qui s'offre... Elle s'ennuyait, elle s'est donnée à moi par caprice, mais sans passion. Tout autre jeune homme qui lui eût fait la cour eût probablement vu ses vœux pareillement couronnés. Surtout, ne croyez point à du cynisme de ma part. Je raisonne froidement comme s'il s'agissait d'étrangers.

— Allez, je vous suis.

— De mon côté, la chose est à peu près identique. J'ai subi l'attraction de son charme qui est réel, l'impulsion de ma jeunesse... D'amour véritable, il n'y en eut jamais entre nous.

— Dans ces conditions, votre ligne de conduite est toute tracée. Sans méconnaître les droits que cette dame a, en quelque sorte, acquis sur vous, une rupture est possible, d'autant que votre amie par son talent s'est créée une situation indépendante. Si cela vous a valu des ennuis, il est juste que vous profitiez des avantages.

— Donc, à votre place, voici ce que je ferais !

— Je vous écoute !

— Je consentirais un sacrifice en rapport avec mes moyens, de façon à offrir à Mme Méral un viatique qui lui permet de se débrouiller, durant les premiers temps tout au moins... Sur ce point, vous savez que je suis entièrement à votre disposition, ma bourse vous est ouverte...

— Je vous remercie... Vous êtes le meilleur des amis...

— Non, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, j'ai été jeune et je m'en souviens, voilà tout. Ceci rend indulgent... J'expliquerais très sérieusement à Mme Méral les raisons qui militent en faveur de notre séparation... et puis je me marierais !

A cette conclusion inattendue, Christian rougit légèrement.

— Je vois que je vous étonne, sourit M. Cordier. Que moi, célibataire, je me fasse l'apôtre du mariage, ceci peut paraître paradoxal. Pourtant, c'est ainsi, si j'étais vous, je n'hésiterais pas...

— Oh ! mon cher président, vos paroles me font grand bien car je vous avouerai que c'est là mon plus vif désir.

— Ah ! bah !

— Oni, j'ai rencontré une jeune fille qui me plaît infiniment. D'autre part, je crois que je ne lui suis pas indifférent : la conviction où j'étais que le lien m'unissant à mon ancienne amie ne pourrait jamais être dénoué m'était des plus pénibles. Mais, puisqu'un homme tel que vous m'affirme que, sans forfaire à l'honneur, je puis me libérer...

— Vous le pouvez certes...

— Dès ce soir, je ferai le nécessaire... Ah ! vous ne vous figurez pas quelle joie vous pouvez me causer. Il me semble que me voilà soulagé d'un fardeau qui menaçait de m'écraser.

Christian parlait avec vivacité. Son regard brillant révélait sa profonde allégresse.

Le magistrat eut un sourire mélancolique.

— Mon Dieu que c'est beau d'avoir vingt-cinq ans !... Savez-vous que je donnerais beaucoup, ma situation, ma fortune, pour les avoir encore ! Mais j'ai la quarantaine, et il est des minutes où ce chiffre prend de singulières proportions.

Michel Cordier étouffa un soupir.

Puis, se redressant presque aussitôt, il reprit :

— Je ne vous demande pas le nom de la jeune fille en question.

— Dès que je saurai si vraiment son cœur répond au mien, soyez convaincu que je vous dirai aussitôt qui elle est. Ce soir, au bal, j'espère la rencontrer. A minuit, je serai fixé. Et, si nous revenons ensemble...

— Bon, bon, n'oubliez pas Mme Méral..

— Je dois la rejoindre après le théâtre. Nous nous expliquerons cette nuit même !

— Voilà qui est parfait. Sur ce, mon cher ami, nous allons retrouver ce pauvre Boutier qui doit se morfondre en nous attendant.

Et Michel Cordier, complètement rasséréné, passant son bras sous celui du jeune homme, l'entraîna en souriant vers la salle à manger.

CHAPITRE II

Il allait être dix heures.

Devant l'hôtel de la préfecture d'Indre-et-Loire, de nombreuses voitures, autos de maître, venues des environs, et fiacres citadins, se succédaient, déversant au ras du perron des couples élégants.

Dans les vastes salons, la foule se faisait dense.

Michel Cordier et Christian Daurin, qui venaient d'arriver, s'étaient arrêtés à l'entrée de la grande galerie où l'on dansait, cherchant à reconnaître les personnes qui se trouvaient là.

— Très réussie la fête de notre préfet, murmura enfin le président.

— En effet, approuva Christian qui, après une seconde ajouta, j'aperçois là-bas Mme et Mlle de Biennes... Je vais aller les saluer.

— Et je vous accompagne...

Non sans peine, tous deux se frayèrent un passage au milieu de la cohue et, bientôt, ils s'inclinèrent devant une femme d'un certain âge auprès de laquelle se tenait assise une jeune fille.

— Ah ! c'est vous, messieurs, dit aimablement Mme de Biennes, je m'étonnais de ne pas vous avoir encore vus ! Simone vous a réclamé plus de dix fois, mon cher président !

— Est-ce bien vrai, mademoiselle ?

— Mais certainement, j'éprouve un très grand plaisir à me trouver en votre compagnie !

— Croyez que ce sentiment est partagé !

Et M. Cordier, dont le visage s'allumait d'un

sourire heureux, serra longuement la petite main qu'on lui tendait.

M^{me} de Biennes venait d'atteindre la cinquantaine. Veuve d'un gentilhomme tourangeau dont la chasse et l'exploitation des vignes avaient été les uniques occupations, elle habitait avec sa fille un vieil hôtel aux environs de la cathédrale.

La fortune de ces dames se réduisait à peu de chose ; une vingtaine de mille francs de rentes. Aussi la dot de Simone serait-elle des plus minces !

Ce fait, connu de tous, avait sans doute écarté bien des prétendants, car, quoique M^{lle} de Biennes fût charmante, personne n'avait encore demandé sa main.

C'était une blonde de vingt ans, gracieuse et frêle.

Son visage d'un ovale parfait offrait le type de ces beautés classiques et douces qui charment et conquièrent, sans qu'on y prenne garde... Elle avait de grands yeux bleus au regard limpide, un nez petit et droit, une bouche aux lèvres rouges.

Ce soir, en sa simple toilette blanche, elle était délicieuse et M. Cordier, qui avait pris place près d'elle, lui en fit compliment.

— Vous êtes la plus jolie personne de cette réunion.

— Oh ! vous exagérez ! protesta-t-elle en riant. Vous êtes pour moi d'une indulgence !...

— Nullement, c'est la vérité. N'est-ce pas Christian ?

— Je suis entièrement de votre avis, approuva le jeune homme dont le regard admiratif ne quittait point M^{lle} de Biennes.

La mère de cette dernière crut devoir intervenir :

— Messieurs, messieurs, prenez garde, à force de faire des compliments à Simone, vous la rendrez insupportable...

— L'entreprise est au-dessus des forces humaines, reprit le président.

— Alors, ayez pitié de sa modestie.

L'orchestre attaquait un fox-trot.

— Voulez-vous me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier, mademoiselle ? demanda Daurin.

— Très volontiers.

La jeune fille se leva et s'éloigna au bras du substitut.

Michel Cordier les suivit un instant des yeux.

— Ils sont charmants, n'est-ce pas ? fit M^{me} de Biennes. Ce M. Daurin est un gentil garçon.

— En effet, je l'aime beaucoup, puis il est jeune...

— Sur quel ton vous dites cela, on dirait que vous regrettez vos vingt-cinq ans...

— Plus que vous ne le supposez !

— Je vous conseille de vous plaindre. Vous êtes dans toute la force de l'âge. Vous avez la fortune, la considération. Je me demande ce que vous pouvez envier.

— Je ne voudrais pas avoir de cheveux blancs ni de rides...

— Je ne vous savais pas si coquet !... Ni si exigeant !... Chacun son tour, mon cher !

— Hélas !

Cependant, Christian et Simone s'étaient perdus au milieu des danseurs. Mais il y avait une

telle foule et il faisait si chaud que bientôt celui-ci proposa :

— Voulez-vous que nous cherchions un coin plus tranquille où nous puissions respirer plus à l'aise?...

— Oh ! avec plaisir, je n'en puis plus !

Ils traversèrent plusieurs salons et finirent par en découvrir un à peu près désert.

Un vaste canapé était là, semblant attendre des causeurs.

Ils y prirent place.

Durant quelques minutes, ils demeurèrent silencieux ; de nouveau le regard admiratif du jeune substitut se posait avec insistance sur sa compagne qui finit par dire, quelque peu gênée :

— Qu'avez-vous donc à m'examiner ainsi ?

— Je pense que M. Cordier a tout à fait raison lorsqu'il proclame que vous êtes la plus jolie de toutes les jeunes filles qui se trouvent ici ce soir !

— Seriez-vous un vil flatteur ?

— Non, je suis sincère !

Elle se tourna vers lui, un peu surprise.

— Je ne sais si je dois... Peut-être vaudrait-il mieux revenir dans la galerie.

Et elle esquissait un mouvement pour se lever ; doucement, il la retint par la main.

— Non, mademoiselle, je vous en prie, écoutez-moi ! Il y a longtemps que je voulais vous parler...

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchaient... Mais ces circonstances n'existent plus ou plutôt n'existeront plus sous peu ! Mademoiselle je vous crois aussi bonne que jolie. Vous êtes fine, exquisément délicate... Bref, vous possédez toutes les qualités qui font une véritable femme et c'est pourquoi je... je vous aime !

Il se tut, en proie à une émotion profonde, qui le serrait à la gorge.

Elle l'avait écouté sans un mot, courbant la tête, et, maintenant encore, elle restait muette.

— Vous ne me répondez point, reprit-il après un instant en pressant fiévreusement la petite main qu'il n'avait point lâchée.

— Que vous dirais-je?... J'étais si loin de m'attendre à une semblable déclaration...

— Consultez votre cœur...

— C'est ce que je m'efforce de faire... Vous m'êtes très sympathique. Je suis heureuse quand je vous vois... Est-ce de l'amour?... Je l'ignore... Et puis, je le répète, vous me prenez au dépourvu.

« Au milieu de cette fête il m'est impossible de me ressaisir, de voir clair en moi !

Elle s'exprimait en phrases courtes, hachées ; on la devinait inliniment troublée.

Une vive rougeur empourprait son visage ordinairement pâle.

Christian eut pitié de son embarras.

Cet émoi n'était-il pas la plus éloquente des réponses ?

— A Dieu ne plaise que je veuille vous empêcher de réfléchir ! Ne me dites rien aujourd'hui... Prenez tout le temps que vous voudrez... Seulement songez que chaque heure qui s'écoulera sera pour moi des plus pénibles.

— Mon ami...

— Je vous aime sincèrement, profondément Simone... Devenir votre époux est mon plus cher désir. Dans ces conditions, plus tôt je serai fixé,

plus vite j'aurai la certitude que le bonheur n'est pas un vain mot !

Il se penchait vers elle, tendre et câlin, enveloppant...

Sa voix avait des inflexions si douces qu'en l'écoutant, M^{lle} de Biennes sentait la tête lui tourner.

Et puis, il semblait si malheureux... une telle prière se lisait dans ses regards qu'un peu de pitié s'éveilla en elle.

Au reste, elle était d'un caractère brave et décidé. Tout ce qui ressemblait à une dérobade lui était odieux.

— Je comprends vos raisons, fit-elle en le regardant bien en face. Croyez que, de mon côté, j'ai hâte de savoir à quoi m'en tenir sur la nature de mes sentiments à votre égard.

— Vous êtes exquise et bien telle que je le supposais !

— Ramenez-moi près de ma mère, il me tarde de quitter ce bal...

— Quoi ! vous songez à partir ?

— Cette cohue d'indifférents m'est insupportable. Je voudrais être seule chez moi, dans ma petite chambre. Là, au moins, je pourrai me consulter, songer à tout ce que vous m'avez dit !

— Chère Simone... Et quand aurai-je votre réponse ?...

Elle parut hésiter une seconde, puis :

— Demain soir vers six heures, passez devant notre maison. Vous connaissez la fenêtre de ma chambre ? C'est la seconde, à gauche, au premier étage !

— Très bien...

— Si cette croisée est ouverte, c'est que ma réponse sera affirmative.

« Entrez hardiment, ma mère sera prévenue et elle vous accueillera comme un fils.

— Oh ! merci, merci...

— Est-ce trop de vous demander vingt-quatre heures ?... Suis-je méchante ?

Elle souriait, tâchant de plaisanter, de dissimuler son émoi.

— Non, certes, répliqua-t-il, et quelle que soit votre réponse, je garderai toujours de vous un souvenir ravi.

Et, comme à cet instant, ils se trouvaient seuls dans le salon, Christian cédant à un mouvement irrésistible, porta à ses lèvres, les doigts de la jeune fille, y déposant le plus passionné, en même temps que le plus respectueux des baisers.

Simone frémit sous cette caresse ; durant une seconde, ses paupières battirent, voilant l'azur de ses beaux yeux. Puis, se dominant, elle se mit debout.

— Votre bras, mon ami !

Tous deux revinrent dans les salons, de plus en plus encombrés.

Christian était tout joyeux.

Il se sentait plein de confiance en l'avenir. Un optimisme, qu'il ne connaissait plus, depuis longtemps, le transportait.

Allons, c'en était fini du cauchemar morne dans lequel il se débattait précédemment.

Les conseils sages du président Cordier avaient mené l'œuvre de libération ; Simone l'achevait, y ajoutant le coup d'aile de l'espoir.

Décidément, ce jour était béni.

Au fond de lui-même, une gratitude infinie s'éveillait pour ces artisans de sa résurrection. Cet excellent ami qu'était Michel Cordier, cette charmante enfant qui bientôt serait sa femme.

Car il ne doutait pas que M^{lle} de Biennes ne lui donnât une réponse affirmative !

Toujours, depuis qu'ils se connaissaient, elle lui avait témoigné une vive sympathie.

Tout à l'heure, tandis qu'il avouait son amour, elle avait paru très troublée.

Ce délai qu'elle réclamait était des plus naturels.

Demain, elle lui offrirait son front pour le baiser des fiançailles.

Cependant, les jeunes gens avaient rejoint M^{me} de Biennes qui causait toujours avec le président.

A mi-voix, Simone fit part à sa mère de son désir de rentrer à la maison ; elle se sentait un peu lasse, tout ce brouhaha la fatiguait !

— Ce n'est pas possible, protesta Michel Cordier qui avait entendu. Seriez-vous souffrante ?

Et le magistrat fixait sur elle un regard interrogateur qui, ensuite, devia vers Daurin, comme pour lui demander l'explication de cet incident inattendu.

Ce dernier en comprit si bien la signification qu'il se hâta de répliquer :

— Ma foi, mon cher président, je n'en sais pas plus que vous. Il est vrai que la chaleur est accablante et qu'il y a tellement de monde qu'on ne peut danser !

La jeune fille souriait. Il y avait une telle joie dans ses yeux, que tous furent rassurés.

— Seriez-vous capricieuse comme une jolie femme que vous êtes ? fit M. Cordier.

— Vous ne le pensez pas !

— Dame !

— Ce n'est pas gentil ce que vous dites là. Je ne vous connaissais pas sous ce jour !

Tout en causant, Simone avait posé sa petite main sur le bras du magistrat en un geste affectueux ; sa voix se nuançait de reproche et il comprit qu'il risquait de la peiner.

— J'ai tort, convint-il seulement, voyez-vous ce n'est pas tout à fait de ma faute !... Je me faisais une telle fête de passer cette soirée en votre compagnie !... C'est presque pour vous que je suis venu ici !

— Vraiment ! Je n'en crois rien ! riposta-t-elle en riant.

— C'est pourtant la vérité.

Il avait dit cela gravement, d'un ton convaincu qui la surprit.

Une seconde, elle le contempla cherchant à deviner sa pensée.

Il était sérieux un peu triste même ; elle fut touchée de son évidente sincérité.

— Ecoutez, dit-elle, laissez-moi partir, mais venez demain soir à la maison !...

— Oui, c'est cela, venez nous voir en sortant du Palais, insista M^{me} de Biennes, Simone vous fera de la musique.

— Je ne vous le promets pas.

— Pourquoi cela ?

— Les rôles sont présentement très chargés, les audiences se prolongent fort tard... enfin, je ferai pour le mieux.

— Entendu, nous vous attendrons !

Daurin accompagna ces dames jusqu'au vestiaire.

Lorsqu'il rentra dans la galerie, il ne trouva pas tout de suite Michel Cordier.

Un peu désorienté, l'esprit ailleurs, il se mit à errer dans les salons, échangeant ici une poignée de main ou un salut, là une banalité avec des gens de connaissance.

La soirée lui semblait ne devoir jamais finir, et, sans la promesse qu'il avait faite au président de l'attendre, il se fût éclipsé discrètement à l'anglaise.

Vers onze heures et demie, alors qu'en désespoir de cause, il se dirigeait vers le cabinet du préfet, pensant trouver de ce côté un coin tranquille, où il pût rêver tout à loisir, il aperçut enfin le magistrat qui, debout au milieu d'un groupe de personnages officiels et de notabilités tourangelles, causait avec animation.

S'étant approché, Christian entendit M. Hagel, le trésorier général du département, qui disait :

— Vous ne parlez pas sérieusement de nous quitter ? Qu'iriez-vous faire en Indo-Chine.

— Le voyage me tente !

— Bah ! vous avez passé l'âge de courir les aventures !...

— Merci, vous me rangez déjà dans la catégorie des invalides !... Tout au moins dans celle des barbons, fit M. Cordier en riant.

— Nullement. Je veux simplement dire qu'un homme de votre talent, possédant votre fortune et ayant conquis aussi jeune la situation que vous occupez, n'a rien à gagner à s'expatrier en une lointaine colonie ! Votre place est dans la métropole. N'est-ce pas, messieurs ?

L'approbation fut générale.

— Évidemment, répondit-on de toutes parts.

Christian se souvint alors de ce que M. Cordier lui avait confié au cours du dîner : un de ses amis, le sénateur Lafond, venait d'être nommé gouverneur général de l'Indo-Chine et lui offrait de l'emmener là-bas.

Au reste, il se semblait pas autrement tenté par cette proposition :

— Elle arrive dix ans trop tard, avait-il dit.

Aussi, Daurin se mêlant à la conversation, prononça-t-il :

— Ne craignez rien, messieurs, nous garderons notre président. J'en suis à peu près certain et tout aussi heureux que vous !

— Parbleu, c'est bien ce que nous pensions !

— Quand il quittera Tours, ce sera pour occuper un siège à Paris !

— Ne vous y fiez pas, messieurs, sourit le haut magistrat, j'ai toujours eu le plus vif désir de voyager et ces pays d'Extrême-Orient ont pour moi un attrait tout particulier !...

— Autant que platonique, déclara M. Hagel, et nous nous en félicitons.

Michel Cordier jugea sans doute inutile de prolonger cette discussion, car, se tournant vers Christian, il interrogea à mi-voix :

— Avez-vous assez dansé, mon ami ?

— Oh ! certes, nous partirons quand vous voudrez.

— Alors, tout de suite.

Les deux hommes serrèrent des mains et, quel-

ques minutes plus tard, ayant repris leurs par-dessus au vestiaire, ils se retrouvaient dehors.

La nuit de mars était tiède et parfumée, les premières haleines du printemps se faisaient sentir.

Au ciel d'un bleu sombre, de nombreuses étoiles scintillaient, et la lune barrait l'horizon de son croissant d'argent.

— J'ai bonne envie de rentrer à pied, dit le président. Marcher nous fera du bien. Qu'en pensez-vous ?...

— Mais avec plaisir !

M. Cordier tira de sa poche un étui à cigarettes :

— En voulez-vous une, mon cher Christian ?

— Ma foi non, merci.

— A votre aise..

Puis, il passa familièrement son bras sous celui de son compagnon.

CHAPITRE III

Durant quelque temps, tous deux cheminèrent sans parler, comme absorbés par leurs pensées.

Ce fut Michel Cordier qui, le premier, reprit la parole.

— Décidément, plus ça va, moins j'aime les cohues officielles !... Ma parole, je vieillis.

Daurin se mit franchement à rire.

— Ce n'est pas une raison. La preuve, c'est que M^{lle} de Biennes, elle aussi, a battu en retraite et, pourtant, elle n'a que vingt ans !

— C'est vrai... à propos de M^{lle} de Biennes, son brusque départ ne vous a-t-il pas surpris ? Se serait-il passé quelque chose qui ait motivé sa décision ?

— Peut-être ! répliqua le substitut.

— Ah ! bah !...

L'exclamation échappée au président révélait une intense surprise ; il lâcha Christian et s'arrêta pour mieux le contempler.

Celui-ci soutint cet examen, le sourire aux lèvres.

— Ne vous alarmez pas, mon cher ami... je vais vous faire une confidence. Tout à l'heure, M^{lle} de Biennes et moi avons causé longuement !

— Et de quoi, grand Dieu ?

— De notre avenir...

— Ah ! fit Cordier d'une voix étranglée.

Et comme son compagnon surpris, s'inquiétait, il se hâta d'ajouter :

— Ce n'est rien, un peu de fumée qui m'a piqué la gorge... Continuez, je vous prie... vous disiez donc ?...

— Depuis longtemps, j'avais été frappé par la beauté, la grâce, l'esprit si enjoué, si personnel de M^{lle} de Biennes, j'éprouvais pour elle une très

vive sympathie... Pourtant, certains engagements que vous connaissez me fermaient la bouche.

« Aujourd'hui, ces empêchements n'existent plus, grâce à vous... Je suis redevenu libre... J'ai donc le droit, même le devoir, de songer à organiser ma nouvelle existence... Avant dîner, vous m'avez conseillé de me marier. Je vous ai répondu que j'y songeais, vous en souvenez-vous ?

— Oui, en effet !

— Eh bien, mon choix était déjà fixé sur M^{lle} de Biennes.

— Et vous lui avez parlé ?

L'organe ordinairement si clair, si vibrant du magistrat était voilé. Tout à son récit, Christian n'y prit pas garde et ce fut avec élan qu'il répliqua :

— Oui, je lui ai dit mon amour...

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Elle m'a demandé de réfléchir !

— Ah !

A présent, M. Cordier marchait à grands pas, d'une allure irrégulière, saccadée, si bien que Daurin finit par s'en étonner :

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-il.

— Mais rien !

Le silence tomba entre les deux hommes.

Christian demeurait quelque peu décontenancé, n'ayant pas prévu que ses confidences seraient accueillies avec tant de froideur.

Aussi, à la fin, s'enhardit-il jusqu'à murmurer :

— On dirait que ce que je viens de vous apprendre vous contrarie ?

Pour le coup, le président sursauta :

— Moi, quelle idée ? protesta-t-il.

— Excusez-moi, il m'avait semblé...

— Vous êtes libre d'agir comme vous l'entendez.

— Si j'ai dit ou fait quelque chose qui vous ait déplu, croyez que j'en suis navré !

— Qu'allez-vous chercher là ?

— J'ai l'impression que vous n'approuvez point ma démarche auprès de M^{lle} de Biennes.

Michel Cordier garda le silence une seconde puis, jetant sa cigarette d'où jaillit une gerbe d'étincelles, il dit nettement :

— Je trouve que vous avez eu tort.

— Puis-je vous demander en quoi ?

— Tenez-vous vraiment à ce que je vous fasse connaître mes raisons ?

— Je vous en prie, au nom de l'amitié que vous m'avez toujours témoignée.

— Eh ! bien, soit !

Et le magistrat, après s'être recueilli un instant, commença en ces termes :

— Je blâme votre démarche parce que je la trouve trop précipitée !

— Cependant, ce soir-même, vous m'engagez à me marier.

— Je ne vous ai pas dit de vous jeter à la tête de la première jeune fille venue.

— M^{lle} de Biennes n'est pas la première venue. Elle est charmante, parfaitement élevée. Ce n'est pas vous qui direz le contraire !

— C'est parce que justement elle est tout cela que je regrette votre initiative !... Vous n'avez point encore rompu les liens qui vous unissent à M^{me} Méral... Votre cœur est encore plein de cette femme !...

— Permettez, ainsi que je vous l'ai déjà expliqué, ce fut simplement un caprice qui m'entraîna vers elle !

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, j'aime sincèrement, profondément M^{lle} de Biennes, répliqua Daurin avec une gravité contenue, je n'ai d'autre ambition que de faire son bonheur. Si elle me repoussait, je le sens bien, j'en éprouverais un immense chagrin, je serais le plus malheureux des hommes.

— Des mots que tout cela !

— Je vous jure que non.

— Soit, fit Michel Cordier qui, changeant de ton, ajouta : laissons de côté cette question et envisageons, si vous le voulez bien, les faits sous leur angle matériel. Vous me l'avez confié, votre fortune est médiocre !

— Un de mes oncles en mourant m'a laissé environ quatre-vingt mille francs, ce qui fait à peu près quatre mille francs de rentes. Sur cette somme, je prendrai le viatique que je compte offrir à M^{me} Méral le jour de notre rupture, c'est à dire une trentaine de mille francs.

— Il vous restera donc environ deux mille cinq cents francs de rentes qui, joints à vos appointements...

— Oh ! je ne suis pas ce qu'on appelle un riche parti, interrompit Christian avec une vivacité mêlée d'amertume. Néanmoins...

— D'autre part, coupa M. Cordier, vous n'ignorez pas que la fortune des de Biennes est minime. Si la dot de Simone représente sept à huit mille francs ce sera le bout du monde.

« Dans ces conditions, pensez-vous qu'en joignant vos ressources, vous pourrez disposer d'un budget annuel suffisant pour mener une vie en rapport avec votre rang et votre situation ?...

— Ce sera difficile, j'en conviens, surtout dans les débuts, murmura le substitut, à qui la tournure prise par la conversation déplaisait visiblement. Mais je compte avoir de l'avancement et...

— Et si vous n'en obtenez pas aussi rapidement que vous l'espérez ?

— Alors, nous nous arrangerons, reprit Christian avec bonne humeur. Quand on est jeune et qu'on s'aime la pauvreté n'est pas bien terrible.

Et, comme le président ne répliquait pas, il poursuivit, plein de confiance et d'entrain :

— Pour être heureux, point n'est besoin d'être millionnaire !...

— Evidemment !...

— A ce propos, permettez-moi de m'étonner que vous, l'homme désintéressé par excellence, vous raisonnez comme vous venez de le faire, comptant nos gros sous ainsi qu'un notaire chargé de dresser le contrat !

M. Cordier tressaillit et parut un peu décontenancé.

— J'ai en effet, d'ordinaire, le mépris des questions d'argent, finit-il par répondre. Mais il en faut pour vivre, et j'ai cru devoir attirer votre attention sur ce côté de la situation.

— Je vous remercie de votre sollicitude, fit Daurin, touché, mais si M^{lle} de Biennes est telle que je la suppose, ce n'est pas mon manque de fortune qui l'empêchera de répondre oui !

— Oh ! certainement !

Tout en causant de la sorte, les deux hommes

avaient atteint le boulevard Heurteloup ; maintenant ils se trouvaient près de la demeure du président du tribunal.

— Mon cher ami, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance, fit ce dernier en tendant la main au jeune homme. Je fais des vœux pour que vous rencontriez le bonheur dont vous êtes digne.

Et il rentra chez lui précipitamment.

Durant quelques minutes, Christian demeura pensif, immobile, à la même place.

L'attitude bizarre du magistrat ; la façon brusque dont il l'avait quitté lui causait une impression de pénible malaise.

— On dirait que Cordier est fâché, murmurait-il enfin. Mais non, je me fais des idées absurdes. Pourquoi mes propos lui auraient-ils déplu ? Il m'a fait les objections que sa raison, son amitié lui suggéraient, rien de plus.

Pourtant, il ne parvenait point à reconquérir sa belle tranquillité ; sa joie de tout à l'heure s'était subitement dissipée et ce fut à pas lents, l'âme lourde, le cœur attristé qu'il reprit le chemin du quai d'Orléans.

Il lui fallait en terminer dès ce soir avec Lyse et cette perspective n'était pas faite pour le rasséner.

Par expérience, il connaissait la jeune femme !...

Elle était violente, autoritaire, vaniteuse à l'excès ! Comment accueillerait-elle l'annonce de cette rupture, que rien jusque-là n'avait pu lui faire prévoir.

Très mal, évidemment...

— Bah ! nous verrons bien, se dit-il, il n'y a pas moyen de faire autrement.

Et aiguillonné par cette raison qui constitue souvent le courage des moins braves, il se prépara à donner l'assaut redouté.

CHAPITRE IV

Parvenu devant la maison où habitait son amie, Christian leva machinalement la tête.

Un geste d'étonnement lui échappa.

Les fenêtres du salon et de la salle à manger donnant sur le quai étaient brillamment illuminées comme pour une grande réception.

A plusieurs reprises, Lyse Méral avait réuni quelques amis à souper chez elle ; mais d'ordinaire, ces petites fêtes étaient organisées d'avance et elle en faisait part au substitut.

Or, ce soir, elle n'avait fait allusion à rien de semblable.

Une seconde, Daurin se demanda s'il ne ferait pas demi-tour.

Lyse ne devait point encore être rentrée ; pour-

quoi n'irait-il pas la chercher au théâtre?...

Tout en revenant, ils causeraient...

Presque aussitôt, il repoussa cette idée, la trouvant absurde !

Ce n'était pas à la veille de ses fiançailles qu'il devait s'afficher en compagnie de sa maîtresse.

Aussi, résolument, pénétra-t-il dans l'immeuble et, ayant lestement gravi l'escalier, il sonna à la porte.

La soubrette vint lui ouvrir.

— Monsieur arrive derrière Madame, déclara-t-elle gaiement.

— Comment se fait-il que tout soit allumé ici ?

— Madame attend quelques amis qui doivent venir souper ici !

— Ah !

Le jeune homme eut un geste de contrariété ; c'était bien ce qu'il avait pensé ; un instant il eut envie de s'en aller, de remettre à plus tard l'explication projetée.

Mais une voix venant d'une pièce voisine coupa court à toutes ses tergiversations.

— Arrive donc, Christian, j'ai quelque chose à te dire !

Et Lyse Méral apparut.

Écartant la bonne qui voulait le débarrasser de son pardessus et de son chapeau, le substitut, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, suivit la jeune femme dans la salle à manger.

Le couvert y était dressé pour une demi-douzaine de convives.

Au centre de la table nappée de blanc, était déposée une admirable corbeille de roses.

Deux autres, plus petites occupaient les bas bouts.

— Peste ! Que de fleurs !... constata Daurin.

— C'est Leroy, tu sais le marchand de vins en gros de Vouvray, qui me les a envoyées ce soir dans ma loge... J'ai eu un de ces succès... Trois fois on m'a rappelée au baisser du second acte.

L'actrice parlait avec entrain ; on la sentait encore toute frémissante de la grande joie qu'elle avait éprouvée.

— Que chantaistu donc?...

— M^{lle} Lange, de la *Fille de Madame Angot*. Ah ! ça, tu t'occupes bien de moi !... Tu ne prends même pas la peine de te tenir au courant du programme des théâtres !...

Cette remarque fut lancée du bout des lèvres, d'un air pincé.

Daurin jugea plus prudent de ne pas insister et, changeant de sujet de conversation :

— J'ignorais que tu attendais du monde.

— Oh ! ce souper a été improvisé... Après la fin de la représentation, ma loge a été envahie... outre Leroy, il y avait Gaborieu, le fabricant de soieries, le banquier Véral, le capitaine de Serginez, et quelques autres... Ils ne voulaient pas me lâcher, si bien que, pour me débarrasser d'eux, j'ai dû les inviter... Cela ne te fâche pas, j'espère !...

— Oh ! non...

— Ils vont arriver d'un instant à l'autre... Ils se sont chargés d'apporter les victuailles et doivent présentement faire une râlée dans les cafés de la ville. On va s'amuser !

— Tant mieux !

— Tu ne sembles pas ravi !

— Pas précisément, j'avais à te parler sérieusement !

Le ton dont ces mots furent prononcés frappa Lyse qui, relevant la tête, regarda son ami avec attention.

Alors, elle remarqua la gravité de sa physiologie, la contraction de sa bouche.

Elle le connaissait assez pour comprendre qu'il s'agissait de choses d'importance et, bien qu'un entretien de cette nature, à pareille heure, ne fût guère de son goût, elle se décida à répondre :

— Nous avons bien quelques minutes à nous... avant l'arrivée de ces messieurs. Passons dans ma chambre à coucher, nous y serons tranquilles.

La sécheresse de sa voix révélait un mécontentement évident, Christian Daurin feignit de ne pas s'en apercevoir et la suivit.

— Eh bien, tu n'enlèves pas ton manteau ? On dirait que tu es en visite, fit-elle après avoir fermé la porte.

— Il m'est impossible de rester !

— Ah ! vraiment, peut-on savoir pourquoi ?

Il prit un temps. Puis, faisant résolument face à son adversaire, il attaqua :

— Quand je suis passé avant de dîner, je t'ai dit que le président Cordier m'attendait pour une communication urgente !

— Oui, eh bien ?

— Je me suis fait laver la tête à cause de toi !

— De moi ?... s'exclama-t-elle, sincèrement étonnée. Ah ! par exemple...

— Si tu es surprise, je ne le suis pas. Depuis longtemps, je m'attendais à ce qui est arrivé. Il y a beau jour que je t'ai prévenue que tes allures, tes excentricités n'étaient point de mise, surtout lorsque tu te trouves en ma compagnie !

« Nous ne sommes point ici à Montmartre mais à Tours, tu as eu le tort de l'oublier !

— Bref ? coupa-t-elle rageusement.

— Tout cela est revenu aux oreilles du procureur de la République, mon chef immédiat, lequel a prié M. Cordier de m'avertir...

— Ce n'est pas toi qui es en cause, mais moi !

— On m'a fait comprendre, avec juste raison, qu'une liaison comme la nôtre n'était point compatible avec mes fonctions et que, si j'y persistais, elle pèserait lourdement sur mon avenir !

— Ah ! c'est un comble... ainsi...

— Il me faut choisir entre toi et ma carrière..

— Et qu'as-tu fait ?... J'espère que tu as remis à sa place, vertement, comme il convenait, ce président qui, après tout, se mêle de ce qui ne le regarde pas !

— Michel Cordier est un vieil ami de ma famille pour qui j'ai une estime profonde, une affection sincère.

— Ce qui signifie ?...

— Que je me suis bien gardé de lui répondre comme tu le supposes !

— De mieux en mieux, ce monsieur tient sur mon compte des propos injurieux !...

— Pas le moins du monde, il est trop galant homme pour cela...

— Il s'est gêné, oui ! Va, il me semble l'entendre d'ici... Il m'a traitée comme une fille et toi, mon amant, tu l'as laissé dire. En passant, je te remercie.

Furieuse, exaspérée, elle allait et venait par

la chambre, bousculant les sièges, chassant au passage, d'un coup de pied, les coussins qui se rencontraient sur son chemin.

Impassible et glacé, Christian attendait que cette première explosion fût passée.

— Enfin, où veux-tu en venir, gronda M^{me} Méral en se campant devant lui.

— J'aurais préféré poursuivre cette explication dans le calme qui convient.

— Ah ! je t'en prie, tu n'es pas ici au tribunal ! Tu as voulu aborder ce soir cette question, nous irons jusqu'au bout !

— Soit, puisque tu y tiens... Je suis entièrement de l'avis du président et du procureur de la République. Tu me compromets grandement... Il y a longtemps que je t'ai fait part de mon opinion à ce sujet.

« Dans ces conditions...

— Inutile de poursuivre, je devine la fin ! Tu vas me prier de quitter le théâtre. Eh bien, non et non ! J'aime ce métier que j'ai choisi librement, grâce à mon talent, je puis espérer y faire mon chemin... Je serais folle d'y renoncer.

— T'ai-je demandé rien de semblable ?

Cette riposte imprévue déconcerta la jeune femme.

— Ce n'est pas cela ?

— Non, loin de moi la pensée de vouloir t'obliger à modifier ton genre d'existence. Seulement, comme celui-ci est incompatible avec le mien, il ne nous reste plus qu'à nous séparer.

Un instant, Lyse demeura comme assourdie par cette conclusion.

A la fin, sa colère éclata :

— Parbleu, j'aurais dû m'en douter ! Tu as assez de moi et tu choisis avec joie le premier prétexte venu pour me congédier ainsi qu'une bonne ou une fille qui a cessé de plaire !...

— Je t'en prie !...

— Oh ! pas d'histoire... Assez longtemps, j'ai été ta dupe. Aujourd'hui j'y vois clair, tu ne m'as jamais aimée !

— Et toi ?

— Moi ?... Ah ! ceci est admirable !... Comment je t'ai sacrifié ma situation, mon foyer, et maintenant tu émets des doutes sur mes sentiments !

— Ma pauvre amie, ne nous payons pas de mots veux-tu, et sachons regarder les réalités en face... Je ne récriminerai point sur le passé ! Ce qui est fait est fait ; évidemment, nous avons été surpris ensemble par ton mari qui a exigé ton départ de Paris ! Seulement, permettez-moi de te dire que je n'ai pas été le seul coupable en cette affaire !

— Vraiment ?

— Tu n'étais pas une jeune fille ignorante... Tu étais une femme au courant de la vie... Tu savais ce que tu risquais...

— De mieux en mieux ! Pour un peu, tu me reprocherais de t'avoir écouté !

— Ai-je prétendu rien de tel ? Je dis simplement que la faute nous fut commune.

« Si tu avais continué à mener l'existence rangée et tranquille qui était la tienne au début de notre séjour ici, Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais cherché une rupture, même si notre liaison m'était devenue à charge.

— Insinuerais-tu que tu me gardais par pitié !

— Non, par considération pour notre passé !

— En ce cas mon cher, tu avais tort. Je ne suis pas de celles qui acceptent de pareils marchés. Si tu ne m'aimais plus, il fallait le dire tout de suite et j'aurais été la première à te rendre la liberté !

La voix de l'actrice se faisait âpre, mauvaise ; en son masque convulsé, ses yeux brillaient d'une lueur méchante.

— Crois-tu qu'entre nous il y eut jamais de l'amour véritable?... demanda Christian lentement.

— Je ne sais pas très bien...

— Oh ! peu importe : laissons cela et occupons-nous du présent !

— Comme tu voudras. Ainsi, tu ne m'aimes plus ?

— J'ai pour toi de l'amitié, de la sympathie.

— Tu peux garder pour d'autres beaux discours je n'en ai pas besoin.

— Tu me reproches de ne plus t'aimer, je te répondrai qu'on n'est pas maître de son cœur, ensuite que, de ton côté, tu ne me témoignes guère de tendresse.

« L'annonce de notre séparation provoque chez toi de la colère et non du chagrin. C'est ta vanité qui parle et pas autre chose.

— Heureusement, tu ne voudrais pas que je pleure, que je me traîne à tes pieds ? Je n'éprouve aucune peine...

— Tu m'en vois ravi !

— Seulement un profond dégoût. J'avais une certaine estime pour toi. Je te prenais pour un homme propre. Je constate que je me suis trompée, que tu n'es qu'un mufle, qu'un goujat !

Il eut un haussement d'épaules, plein de lassitude :

— Des injures, cela n'a jamais rien prouvé !

— Non, c'est une opinion.

— Terminons, je t'en prie !

— Volontiers, d'autant que j'entends mes invités... ils doivent s'étonner de mon absence...

En effet, à travers la cloison, on percevait des murmures de voix, des rires indiquant que plusieurs personnes se trouvaient réunies dans la pièce voisine.

— Un instant encore et je te rendrai à eux, dit Daurin. Il me reste à te faire connaître mes intentions à ton égard !

— Ceci ne m'intéresse pas !

— Permets, il ne me convient pas qu'une femme qui a été la mienne se trouve, du jour au lendemain, privée de tout appui, de ressources..

— Tu as bien tort de t'inquiéter de moi. Je me débrouillerai...

— Je n'en doute pas, mais avec un peu d'argent en réserve, tu y parviendras bien mieux.

Et comme Mme Méral esquissait un geste de protestation, il se hâta d'ajouter :

— Ne prends pas mes paroles en mauvaise part. Je n'ai nullement l'intention de te froisser ; j'entends simplement agir vis-à-vis de toi en ami, en bon camarade. Demain, après-midi au plus tard, je te ferai parvenir un chèque de trente mille francs. Le temps de réaliser quelques valeurs.

« C'est peu, j'en conviens, mais tu connais ma situation et tu sais que je ne suis pas riche ! »

Elle le considéra surprise, touchée. Certes, elle

comprenait bien qu'il s'imposait là un lourd sacrifice, et durant une seconde, elle en fut désarmée.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Sa vanité blessée reprit vite le dessus et elle lança :

— Ah ! je devine, tu vas probablement te marier et c'est pour cela que tu te montres si généreux...

Et comme, malgré lui, il rougissait, troublé par cette perspicacité, elle se hâta de poursuivre avec une joie mauvaise :

— Ne nie pas, ce serait inutile ! On t'a trouvé une grosse dot, aussi tu n'hésites point à te montrer magnanime, à agir en grand seigneur.

— Lyse, je t'assure...

— Aie au moins le courage de ta perfidie et brisons là ! A partir d'aujourd'hui, tout est fini entre nous. Je te renverrai tout ce qui, ici, t'appartient. Quant aux trente mille francs...

— Tu acceptes, n'est-ce pas ?...

— Je serais bien hête de refuser. Envoie l'argent, mon petit, on n'en a jamais de trop dans l'existence. Sur ce, je ne te retiens plus.

Elle lui indiquait une porte ouvrant directement sur le vestibule.

Christian eut une courte hésitation ; cette rupture brutale le navrait...

Pourtant, comprenant qu'il ne pouvait plus rester là, il se décida à partir.

— Allons, au revoir, Lyse... Quoi qu'il arrive, je serai toujours ton ami...

Elle ne répondit pas et le laissa s'éloigner. La porte refermée, elle resta un instant silencieuse, immobile.

Lentement, une grosse larme roula sur sa joue.

Elle aussi éprouvait un regret. Même, durant l'espace d'un éclair, elle eut envie de courir après le fugitif, de le rappeler.

Peut-être n'était-il pas trop tard pour tout arranger ?...

Elle renoncerait au théâtre, reprendrait sa vie bourgeoise d'antan.

Mais, dans la salle à manger contiguë, ses hôtes s'impatientaient : brusquement, des voix s'élevèrent, réclamant sur l'air des *Lampions*, que rythmaient des couteaux frappant les verres en cadence :

— Lyse ! Lyse !

Alors, d'un geste nerveux, elle écrasa la larme qui mouillait sa joue et, secouant sa jolie tête :

— Ah ! ma foi non ! Je serais stupide ! s'exclama-t-elle. La vie est courte, sachons la rendre joyeuse... et allons nous amuser !...

Fébrilement, elle poussa son visage enfiévré, après quoi, elle courut vers la porte et, l'ouvrant largement, elle s'écria :

— Me voici, mes amis...

Des bravos, des acclamations saluèrent son apparition et Christian, qui, à cet instant, débouchait sur le quai, perçut les échos de cette ovation.

Allons, on ne le regrettait point...

Décidément, tout était pour le mieux !

CHAPITRE V

En quittant Christian Daurin, Michel Cordier s'était hâté de gagner son cabinet de travail. Il était d'une pâleur mortelle.

Ses yeux luisaient d'un éclat fiévreux, inquiétant.

Tout à coup, il s'exclama d'une voix sourde :

— Ah ! on se croit fort, raisonnable et parce qu'une petite fille a souri à un jeune homme, on n'est plus soi-même... C'en est fini de toute tranquillité !...

Son ton révélait une amertume indicible ; il se raillait lui-même.

Pourtant, cet accès d'ironie ne dura guère.

Il souffrait trop cruellement, trop profondément pour pouvoir plastronner ; lourdement, il s'abattit dans son fauteuil et, cachant sa figure entre ses poings crispés, il demeura immobile, anéanti.

Longtemps, il resta ainsi, abîmé en sa douleur ; les heures de la nuit se succédaient sans qu'il en eût conscience.

C'est que le coup avait été aussi rude qu'inattendu !...

Ainsi, Simone de Biennes, cette fine et blonde enfant que, depuis des mois, il aimait en secret, s'était, en quelque sorte, promise à un autre !...

Oui, il l'aimait, ardemment, éperdument, de toute la force de son cœur resté aussi jeune que lors de sa vingtième année...

Tout à l'heure, tandis que Christian Daurin lui parlait de la jeune fille, il avait ressenti une douleur jusque-là inéprouvée.

Une jalousie furieuse qu'il avait eu grand-peine à maîtriser le poussait à sauter à la gorge de son compagnon.

A présent, devant ses yeux hallucinés, des visions s'évoquaient qui le faisaient frémir, inondant son front d'une sueur d'angoisse.

Il entrevoyait Simone et Christian, causant tendrement, appuyés au bras l'un de l'autre.

Elle penchait sa tête blonde, sa bouche souriait comme pour promettre un baiser.

— Non, mon Dieu, est-ce possible !... haleta-t-il.

Il étouffait, une brume sanglante obscurcissait sa vue !...

Cette crise finit cependant par se calmer.

Peu à peu, la raison reprit ses droits et fit entendre sa voix.

Ce qui se produisait devait fatalement arriver ; c'était dans l'ordre des choses naturelles... La jeunesse appelle la jeunesse ; à défaut de Christian, un autre prétendant aurait tôt ou tard fini par se présenter et aurait été agréé comme le substitut allait l'être.

Car, si Simone avait demandé à réfléchir, c'était uniquement afin de pouvoir consulter sa mère !

Christian était un charmant garçon, spirituel,

séduisant, en tous points capable de plaire à une jeune fille.

M^{lle} de Biennes et lui se marieraient, ils seraient heureux...

— Et moi, que vais-je devenir?... gémit l'infortuné.

Il lui semblait qu'alentour tout croulait, s'effondrait à la fois.

Sa vie ne lui apparaissait plus que déserte, aride, encombrée de ruines et, durant une seconde, l'idée de suicide hanta son cerveau surmené.

Mais il eut le courage de repousser la tentation d'en finir d'un seul coup avec toutes ses misères !

— Ce serait une lâcheté presque aussi ridicule qu'absurde ! articula-t-il à mi-voix. A mon âge, on ne se tue pas pour un chagrin d'amour !

Le jour qui blanchissait les vitres le trouva en proie à cette agonie morale.

Dehors, des voitures roulaient avec fracas ; c'étaient des laitiers ou des marachers qui se hâtaient d'aller servir leur matinale clientèle.

La vie reprenait, tranquille, indifférente aux douleurs des pauvres humains.

Michel Cordier songea qu'il ne fallait point que son valet de chambre le découvrit dans ce bureau lorsqu'il descendrait ; le brave homme l'accablerait de questions oiseuses, ferait mille suppositions.

Il n'avait même pas le droit de souffrir, à plus forte raison de laisser soupçonner les causes de sa peine.

Lui faudrait-il donc assister au mariage de Simone ?

— Non, non, cria-t-il, ce serait au-dessus de mes forces...

A ce moment, il se souvint de son ami, le sénateur Lafond !...

Ce dernier ne lui offrait-il point de l'accompagner en Indochine ?

Eh bien, il accepterait !... Il s'en irait tout lâbas, à l'autre bout de la terre, abandonnant tout ce qui, jusqu'à présent, avait fait sa joie, constitué son existence.

Ainsi, du moins, ceux qui le connaissaient ignoreraient son chagrin.

Cette résolution lui rendit un peu de calme.

Il était brisé moralement autant que physiquement et ce fut en chancelant presque, qu'il passa dans sa chambre à coucher.

Il fut longtemps avant de trouver le sommeil ; enfin, érasé de fatigue, il s'endormit.

Au réveil, il retrouva sa souffrance.

Puis, le premier choc passé, il parvint à mettre un masque d'impassibilité sur sa physionomie...

Ses serviteurs, les collègues qu'il rencontra au Palais et avec lesquels il s'entretint, ne devinèrent point quel affreux drame se jouait en son âme dévastée.

Il était un peu plus pâle, mais semblait tout aussi maître de lui qu'à l'ordinaire.

Pourtant, il évita de se trouver face à face avec Christian Daurin ; il sentait bien que la simple vue du jeune homme lui serait insupportable et l'huissier qui gardait sa porte reçut pour consigne de ne laisser entrer personne.

En conséquence, le substitut qui était venu vers trois heures, pendant la suspension de l'audience, afin de communiquer à M. Cordier le résultat de

son entrevue nocturne avec Lyse Méral, dut se retirer.

Le président avait l'intention de ne point se rendre chez les dames de Biennes, malgré leur aimable insistance, mais, comme il s'habillait pour regagner sa demeure, on lui apporta un billet dont la lecture le fit blémir.

Il était de M^{me} de Biennes :

« Mon cher ami, écrivait la bonne dame, je compte absolument sur vous ce soir. Venez à n'importe quelle heure, nous vous attendons avec anxiété. Il s'agit de choses extrêmement graves... J'ai besoin d'être conseillée, éclairée et je n'ai que vous à qui m'adresser. »

Les caractères tracés à la hâte révélèrent l'émotion profonde auquel était en proie la mère de Simone. Il était impossible au magistrat de se dérober, de laisser cet appel sans réponse.

C'était une nouvelle torture qu'on lui infligeait, il fallait qu'il la subit, qu'il vidât jusqu'à la lie la coupe d'amertume.

Un instant, il se demanda de quoi il s'agissait, mais sans s'y arrêter.

— Bah ! je verrai bien, murmura-t-il en prenant sa canne.

Il faisait une température délicieuse ; cette première journée de printemps s'achevait dans l'allégresse générale ?

Au corsage des femmes, des violettes s'épanouissaient, toutes les bouches souriaient, et dans les yeux, il y avait de la joie.

Cette gaie ambiance redoubla la tristesse du président qui, empruntant les rues solitaires, se hâta de gagner la demeure de ses amis.

M^{me} de Biennes l'attendait au salon.

— Ah ! merci d'être venu... Je savais bien que nous pouvions compter sur vous ! s'exclama-t-elle en s'avancant les mains tendues.

Puis, s'adressant à la domestique qui avait introduit le visiteur.

— Dites à Mademoiselle qu'elle nous rejoigne d'ici un quart d'heure.

— Cette chère enfant serait-elle souffrante ? s'enquit M. Cordier lorsqu'il se trouva seul avec l'excellente femme.

— Elle s'est sentie un peu lasse, mais rien de sérieux... au reste, vous la verrez dans un moment. Mais j'aimerais vous parler auparavant en tête-à-tête.

— Je suis à votre disposition.

M^{me} de Biennes parut se recueillir, puis, regardant bien en face son interlocuteur :

— Que pensez-vous de M. Daurin ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Cette question qu'il n'avait pas prévue fit sursauter le magistrat.

— Mais... je ne sais, balbutia-t-il, Daurin est un charmant garçon !

— Mon cher président, c'est très sérieusement que je vous interroge. Il est impossible que vous n'ayez pas une opinion sur le compte de ce jeune homme que vous protégez, je crois... Hier, au bal, il a pressenti Simone, s'informant si une demande en mariage de sa part aurait des chances de succès. Ma fille a réservé sa réponse.

— Pourquoi ?

— Monsieur Daurin lui est des plus sympathiques, certes, mais elle m'a avoué qu'elle ne sait

si le sentiment qu'elle ressent à son égard est vraiment de l'amour... Des idées de petites filles, quoi...

— Peut-être pas !

— Que si !... En réalité, rien ne s'opposerait à cette union si, il y a quelques jours, je n'avais, par hasard, appris certaines choses concernant notre substitut.

— Je ne vous comprends pas !

— Mon ami, c'est ici que je fais appel à toute votre affection. Je ne sais si M. Daurin offre toutes les garanties de moralité qu'une mère de famille est en droit d'exiger !

— Christian est un garçon intelligent, promis à un bel avenir... Son caractère, sa loyauté ne font pas question !

— Voici ce que l'on m'a confié : il aurait à Paris été surpris avec une femme mariée et l'aurait enlevée puis amenée ici, où cette dame fait du théâtre... Est-ce exact?...

M. Cordier ne répondit point tout de suite.

De ce qu'il allait dire, dépendait, il le sentait bien, l'acceptation ou le refus de M^{me} de Biennes.

La fatalité voulait que ce fût lui qui, en définitive, fût chargé de prononcer en dernier ressort.

Un mot de sa part jetterait Simone dans les bras de Christian ou séparerait à jamais les deux jeunes gens.

Que devait-il faire?...

Quelle voix devait-il écouter, celle de son cœur ou celle de sa conscience?...

— Que vous dirai-je, finit-il par dire. Christian est mon ami... Son père et moi nous connaissons depuis l'enfance.

La vieille dame pinça les lèvres ; elle commençait à comprendre qu'il essayait de se dérober.

— Je ne nie point que votre position soit des plus délicates... Mais, enfin, songez-y, il s'agit de Simone, de son bonheur, de son avenir...

— Evidemment !

— Je ne vous demande qu'une chose, répondez-moi franchement : les faits que je vous ai rapportés sont-ils vrais?... Un oui ou un non me suffira ; le reste me regarde.

— Eh bien oui, mais seulement Daurin m'a promis de rompre et je suis sûr qu'il tiendra...

— Pas un mot de plus, mon cher ami, ce serait inutile... Qu'il ne soit plus question de cette affaire entre nous... je sais ce qu'il me reste à faire !...

— Mais enfin, Simone l'aime-t-elle?...

— En toute sincérité, je ne le pense pas !

— Cependant, tout à l'heure, vous disiez...

— Mon ami, je crois qu'on épouse d'abord et que l'amour vient ensuite. Lorsque je me suis mariée avec M. de Biennes, je n'en n'étais pas folle ! je vous assure. Cela ne nous a pas empêchés de faire bon ménage.

Depuis un instant, Michel Cordier n'écoutait plus que d'une oreille. Il lui avait semblé distinguer un bruit de fenêtre qu'on fermait violemment dans une pièce voisine.

Presque aussitôt, une porte s'ouvrit derrière lui et Simone parut souriante.

Son visage ne révélait pas le moindre émoi et sa voix était à peine altérée lorsque, s'avancant dans le salon, elle déclara :

— J'étais à côté et j'ai tout entendu.

— Ma mignonne, commença M^{me} de Biennes, d'un ton sévère.

— Oh ! maman, ne crois pas que j'aie écouté aux portes... Seulement, vous parliez si haut... Au reste, cela vaut mieux ainsi.

— Comment cela?...

— Monsieur Daurin doit passer dans la rue vers six heures et si la fenêtre de ma chambre avait été ouverte, cela signifiait qu'il pouvait entrer.

— Eh bien?...

— Je viens de la refermer !... Ne nous préoccupons plus de lui, voulez-vous?...

Et, se tournant vers M. Cordier qui, enfoncé au creux de son fauteuil, cherchait à dissimuler dans la pénombre sa figure bouleversée, elle dit, presque enjouée :

— Ce n'est pas encore aujourd'hui que je deviendrai madame et je ne le regrette pas, puisque maman et vous me restez... Désirez-vous que je vous fasse un peu de musique?... J'ai la *réverie* de Schumann.

Le président se contenta d'approuver d'un signe de tête, car, pour l'instant, il était trop ému pour pouvoir articuler une syllabe.

Déjà, la jeune fille se mettait au piano et, bientôt, la mélodie s'envola, mélancolique, aérienne, sous ses doigts légers.

CHAPITRE VI

— Monsieur le président, M. Daurin est là.

Le valet de chambre qui venait d'apparaître au seuil du cabinet de toilette s'interrompit soudain en voyant sursauter son maître qui était en train de se raser.

— Monsieur le président ne s'est pas coupé?... Je demande pardon à monsieur le président de l'avoir surpris?...

— Il n'y a pas de mal, seulement, je pensais à autre chose... Faites entrer M. Daurin dans mon bureau et dites-lui que je descends tout de suite.

— Bien, monsieur.

Le domestique parti, Michel Cordier acheva de s'habiller, machinalement, l'esprit ailleurs.

La pensée que, dans quelques minutes, il se trouverait face à face avec Christian, lui causait une gêne profonde dont il n'était point maître.

— C'était à prévoir, murmura-t-il enfin. Allons, il faut en finir...

Néanmoins, il ne se pressait point de descendre, s'attardant sous le moindre prétexte, rectifiant le nœud de sa cravate, donnant un coup de polissoir à ses ongles.

Une pensée, qui jusque-là ne lui était pas encore venue, mit le comble à son incertitude, voilant son regard de tristesse.

Tout à la joie de voir Christian écarté, il ne s'était pas dit que le péril risquait de renaître un jour ou l'autre.

Ce premier prétendant évincé, d'autres se présenteraient ; l'un d'eux finirait par se faire aimer de Simone, serait agréé...

Alors?...

De nouveau, il connaîtrait les angoisses, les souffrances qu'il avait endurées la veille.

— Ah ! pourquoi suis-je si vieux ! soupira-t-il, avec un geste désolé tandis que sa bouche fine se crispait douloureusement. Le cœur ne devrait pas rester jeune lorsque les cheveux blanchissent !

Un coup léger frappé à la porte l'arracha à sa pénible méditation.

— Entrez, jeta-t-il.

C'était encore le valet de chambre.

— M. le sénateur Lafond demande Monsieur le président au téléphone...

Il n'y avait pas moyen de tergiverser plus longtemps. Faisant appel à tout son courage, le magistrat se décida à descendre à son cabinet de travail où se trouvait l'appareil téléphonique.

En entrant dans la vaste pièce, il aperçut Christian Daurin qui, assis sur un fauteuil, le coude appuyé sur le bureau, le front dans la main, semblait perdu en une profonde rêverie.

Cette vue lui fit mal et il en fut tout remué.

— Ah ! le pauvre garçon, fit-il en décrochant le récepteur.

Le sénateur Lafond l'informait qu'ayant dû se rendre dans son département, la Vendée, il passerait par Tours, vers midi. Entre deux trains, il viendrait lui demander à déjeuner.

— Ainsi, ajoutait-il, nous pourrions causer et vous me direz si oui ou non, vous vous décidez à m'accompagner en Indochine.

— Ma foi, mon cher gouverneur, je crois bien que non, balbutia M. Cordier.

Au milieu de ces événements qui bouleversaient sa vie, depuis la veille, il n'avait pas eu le loisir de prendre une résolution définitive.

Hier, à cette heure, son départ était certain, alors il n'avait qu'une idée en tête : mettre la plus grande distance possible entre Simone, qu'il croyait à jamais perdue, et lui.

Aujourd'hui, il n'en allait plus de même et la demande du sénateur le prenait au dépourvu.

— Vous avez tort, mon bon... Vous y trouverez de gros avantages, reprit ce dernier. Enfin, nous verrons cela tout à l'heure.

— Je crois que c'est tout vu.

Quelques propos furent encore échangés, puis, le président raccrochant le récepteur se tourna vers Christian.

— C'est avec Lafond que vous parliez?... interrogea celui-ci.

— En effet !

— Si j'ai bien compris, il va venir ?

— Oui.

— Très bien... Peut-être vous demanderai-je de me présenter à lui.

— Oh ! de grand cœur... Lafond, quoique très lancé dans la politique, est resté un ami sûr et fidèle... Il sera ministre un jour ; c'est une relation qui peut vous être utile... Mais, ce n'est pas pour m'entretenir de lui que vous êtes venu ici, je suppose, de quoi s'agit-il?...

— Je suis venu pour vous causer de moi, mon cher président. L'autre soir, je vous ai confié certains espoirs... Ils ne se sont malheureusement pas réalisés.

Michel Cordier rougit violemment.

— Ah ! Mme de Biennes n'a pas cru devoir agréer votre demande ? articula-t-il d'une voix mal assurée.

Et il songeait :

« Il va me supplier d'intervenir en sa faveur. Que lui répondrai-je ? »

Aussi, quelle fut sa surprise lorsqu'il entendit le substitut continuer :

— Dans ces conditions, il ne me reste plus qu'à rayer M^{lle} de Biennes de mes souvenirs... Ce sera dur, certes, car j'avais pour elle un penchant très réel...

— Quoi : vous ne l'aimiez donc pas ?

Christian eut un haussement d'épaules.

— Amour, amour, voilà un bien grand mot dont à mon avis on use trop souvent, à tort ou à travers. On a tôt fait de qualifier de passion une inclination, un caprice... En réalité, le véritable amour est rare, pour ne pas dire introuvable.

Il entassait les mots, se grisant de formules toutes faites de sophismes.

Au fond, il souffrait, mais son échec avait profondément blessé son orgueil et à l'heure présente, c'était son amour-propre qui parlait plutôt que son cœur !

Michel Cordier en eut un vague soupçon, mais il ne s'arrêta point à cette idée.

Il lui plaisait davantage de croire que Daurin n'était nullement désespéré.

« A mon âge, je n'aurais pas pris la chose avec tant de philosophie, se dit-il. Les jeunes gens d'à présent sont bien différents de ce que nous étions. Ils ont peut-être raison, après tout. Ils ne s'embarrassent pas de considérations sentimentales. La vie ne leur en sera que plus facile.

Cependant, Christian poursuivait :

— Il me reste à vous faire part de l'explication que j'ai eue avec Mme Méral... Ainsi que je m'y étais engagé vis-à-vis de vous, j'ai rompu. Désormais, je suis parfaitement libre. Vous pouvez informer M. le Procureur de la République qu'il ne recevra plus de plaintes à mon sujet, d'autant plus que j'ai l'intention de demander mon changement !

— Quoi ! vous voulez quitter Tours ?

— Oui... qu'y ferais-je maintenant ? Et puis, vous l'avouerez-je ? Je n'ai nulle envie de me retrouver avec M^{lle} de Biennes.

« Un instant j'avais songé à vous prier de vous informer des motifs qui ont pu la pousser à prendre à mon égard cette décision ; tout bien pesé, je préfère m'abstenir... Puisqu'elle ne m'aime pas, il ne me reste plus qu'à l'oublier. Pour cela, l'éloignement est le meilleur des remèdes.

— En effet !

— Aussi, mon cher président, vais-je de nouveau mettre à contribution votre inépuisable complaisance.

— Disposez de moi, mon ami, vous savez que je vous suis tout acquis.

M. Cordier éprouvait une satisfaction sans mélange. Bien qu'il s'en défendit, ce départ lui était infiniment agréable.

C'était comme si le grand danger, qui durant quelques heures l'avait fait trembler, disparaissait, s'évanouissait à jamais.

— L'autre soir, reprenait Daurin, vous m'avez dit que M. Lafond complétait son cabinet civil de gouverneur général. Croyez-vous qu'il consentirait à me prendre parmi ses collaborateurs ?

— Sans aucun doute ! Vous êtes intelligent, actif, susceptible de lui rendre les plus grands services.

— Je ferai de mon mieux pour lui donner satisfaction.

— Evidemment... Mais, il y a vos parents... Que diront-ils en apprenant votre départ pour l'Indochine ? Vous êtes leur unique enfant !...

— Je ne dissimule point que, tout d'abord, ils en éprouveront quelque chagrin ; mais mon père comprendra ma légitime ambition ! Il sait combien en France l'avancement est lent et, à la réflexion, il m'approuvera, j'en suis sûr. Il se chargera de faire entendre raison à ma mère.

— Ainsi, vous êtes bien décidé ?

— Oh ! absolument ! Voyez-vous, j'ai voulu essayer de l'amour !... Deux opérations successives en des milieux différents m'ont suffisamment déçu pour que j'y renonce... L'ambition me reste. J'espère avoir plus de chance de ce côté.

Il parlait avec une désinvolture affectée et semblait si calme, si rasséréiné qu'à la fin Michel Cordier sentit ses derniers scrupules s'évanouir et pensa :

— Mme de Biennes a raison. Sa fille n'aurait pas été heureuse avec un tel mari.

Et il conclut en tendant à son interlocuteur une main que celui-ci serra avec élan :

— Qu'il en soit fait comme vous le désirez. Vous allez rester à déjeuner, ainsi vous ferez connaissance avec Lafond et nous tâcherons de régler les choses en ce qui vous concerne.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas là-bas, vous aussi ?

Le président eut un sourire.

— Ah ! ma foi, non, tout bien posé, je me sens trop vieux pour courir les aventures... Il me faudrait abandonner trop de choses et de gens qui me tiennent au cœur... Je suis un sédentaire et, en dépit de mes airs d'indépendance, mes chères habitudes me gardent prisonnier...

« Je me contenterai de vous accompagner de mes vœux, de vous suivre de loin... C'est vous qui jouerez la partie qui, un instant, m'avait tenté.

Longtemps, tous deux causèrent ainsi, escomptant l'avenir, parlant de l'époque où Christian reviendrait en France.

Ce ne sernit pas avant trois années. Alors, patronné par Lafond, il serait nommé à quelque poste en vue, dans une grande ville, Marseille, Lyon, peut-être même Paris.

— Décidément, plus j'y songe, plus je trouve que vous avez raison, mon cher ami, fit Cordier. Il faut savoir agir et profiter de sa jeunesse.

CHAPITRE VII

Mai s'achevait en un éblouissement radieux, toute la nature semblait en fête; les plantes, en une ardente poussée de sève, fleurissaient, embaumant la campagne et les jardins.

Depuis longtemps, Christian Daurin était parti. Le paquebot qui l'avait emmené loin de France avait déjà touché la terre saïgonnaise.

A chaque escale, le jeune homme avait envoyé à M. Cordier de courtes lettres où il disait sa joie de son existence nouvelle et parlait de l'enchantement du voyage.

Mais, jamais, il n'avait fait allusion à M^{lle} de Biennes. On eût dit que celle-ci n'avait point un instant occupé une place en son cœur!

Dans ces conditions, le président ne regrettait plus rien. Peu à peu, les remords qu'il avait éprouvés assez vivement dans les premiers temps s'étaient engourdis, dissipés.

Néanmoins, il ne parvenait point à retrouver son bel équilibre moral d'antan! Il y avait une lésion à sa quiétude et son humeur s'en ressentait.

Durant ces dernières semaines, on ne l'avait guère rencontré dans le monde où, d'ordinaire, il se montrait volontiers.

Il ne quittait plus sa demeure que pour se rendre au Palais et chaque jour, après l'audience, il regagnait son cabinet où il s'enfermait jalousement sous prétexte de mener à bien un grand travail qu'il avait entrepris sur la réforme du Code.

Mais c'était inutilement que les dossiers et les gros in-folios s'entassaient sur son bureau.

Il ne les feuilletait que d'un doigt distrait et c'est à peine si de temps à autre, il traçait quelques lignes sur la page placée devant lui: bientôt, il abandonnait sa besogne et, rejetant sa plume, s'absorbait en une profonde méditation qui mettait à son front un pli soucieux.

Discrètement il s'était informé de M^{me} Méral.

C'était lui qui, en pesant sur la décision de Christian, avait en quelque sorte livré cette jeune femme à elle-même.

N'avait-il pas commis là une action blâmable que sa conscience lui reprocherait un jour?...

Peut-être l'actrice pleurerait-elle son amant?

Il avait eu tôt fait de se rassurer.

Dès le lendemain de sa rupture avec le substitut, Lyse avait remplacé ce dernier.

Actuellement, elle était la maîtresse de M. Leroy, l'un des plus gros négociants en vins de Touraine qui, très épris, faisait des folies pour contenter les moindres caprices de son amie.

Elle occupait un tout petit hôtel meublé avec tout le luxe moderne, et un jour, rue Nationale, le président l'avait aperçue, installée au fond d'une confortable limousine et arborant une toilette aussi élégante que tapageuse.

Done, de ce côté, tout était pour le mieux.

Restait Simone...

C'est à peine si, deux ou trois fois, le magistrat

s'était rendu chez les dames de Biennes, depuis le départ de Christian.

L'ouvrage qu'il était en train d'écrire lui avait servi de prétexte. Maintenant, le temps des vacances approchait.

Chaque année, ces dames se rendaient dans une petite propriété qu'elles possédaient aux portes de Saumur; elles n'en revenaient qu'à la fin de la belle saison, dans les derniers jours d'octobre.

Cette séparation forcée achèverait de cicatriser la plaie que Michel gardait à son cœur; car il avait décidé d'étouffer cet amour qui ne pouvait le conduire à rien.

La sagesse lui commandait impérieusement d'agir ainsi. De cette façon, il s'épargnerait de cruelles déceptions pour l'avenir.

Mais c'était là choses plus faciles à dire qu'à faire!

Il avait beau s'efforcer de ne plus penser à la jeune fille, il se remémorait, malgré lui, ses attitudes, les inflexions de sa voix, les soirées passées dans la calme tranquillité du grand hôtel blotti à l'ombre de la haute cathédrale, alors que M^{me} de Biennes s'assoupissait en son fauteuil et que Simone jouait pour lui seul ses partitions préférées.

En ce temps, il était plus heureux; il jouissait d'un bonheur négatif, en quelque sorte, mais certain!

Cela datait d'hier; pourtant, il lui semblait que des années s'étaient écoulées depuis.

La brève idylle que Christian avait tenté d'ébaucher avait suffi pour rompre le charme.

Simone n'avait point épousé Daurin, certes, peut-être, un autre prétendant pouvait se présenter.

— Je dois le souhaiter, se disait le président. J'ai l'âge des pères et non celui des jeunes premiers; tâchons d'être à la hauteur de mon nouvel emploi.

En dépit de ses exhortations, la résignation ne venait point, l'apaisement escompté ne se produisait pas!

Cet après-midi là, il était rentré un peu plus tôt que d'habitude. Une lassitude extrême, un dégoût de tout l'accablait.

Sans s'arrêter dans son cabinet de travail, il s'était mis à se promener dans son jardin. Un calme profond l'enveloppait; le fracas des voitures passant sur le boulevard voisin n'arrivait jusqu'à lui qu'atténué et comme étouffé.

A la fin, il se laissa tomber sur un banc et là, la tête renversée en arrière, il demeura immobile.

Les bras abandonnés le long du corps, il glissa sans y prendre garde à une mélancolique rêverie.

Mon Dieu, qu'il était donc difficile d'être heureux sur cette terre! Et lui, qui semblait tout avoir en mains pour connaître le bonheur, devait s'avouer qu'en définitive il avait manqué sa vie!

Il vieillirait seul, sans amour, sans foyer...

C'était sa faute, il avait voulu qu'il en fût ainsi.

A présent, il était trop tard pour revenir en arrière! Les années écoulées étaient à jamais gâchées; demain, il serait un vieillard!

Soudain, il sursauta.

Une petite main à la peau fine et satinée venait de s'appuyer sur ses yeux, en même temps une voix joyeuse questionnait:

— Qui est-ce?

— Simone, balbutia le magistrat en tremblant. Et, se dégageant prestement, il se mit debout. s'efforçant de dissimuler son trouble. Néanmoins, son visage restait d'une pâleur telle que la jeune fille en fut frappée.

— Ah ! ça, vous aurais-je fait peur?... En ce cas, excusez-moi.

— Pas du tout.

— Seriez-vous souffrant ?

— Pas davantage.

Inquiète, elle l'enveloppa d'un regard interrogateur, tandis qu'elle le contemplait.

C'est qu'elle était vraiment charmante dans la simple robe de toile grise qui moulait son corps jeune et svelte. Un chapeau de paille crème posé sur ses blonds cheveux ombrail doucement son visage.

Il y eut une minute de gêne. Cordier tâchait vainement de trouver un sujet de conversation : quant à Simone, elle semblait toute déconcertée.

Ce fut elle qui reprit, expliquant le but de sa visite.

— Au début de la semaine prochaine, ma mère et moi partons pour Servage, notre propriété d'Anjou, aussi, suis-je venue vous emprunter quelques livres destinés à charmer les loisirs de notre séjour.

« Ma mère, ayant des achats en ville à faire, n'a pu m'accompagner ; elle viendra me reprendre vers six heures. Mais, je vous dérange peut-être...

— Vous ne le pensez pas... Tout à l'heure j'ai été un peu surpris... J'étais si loin de m'attendre... je ne vous avais pas entendue arriver...

Elle se mit à rire gaiement.

— J'ai bien fait exprès... Votre domestique voulait m'annoncer... je m'y suis opposée... A ce propos, il m'a remis une lettre que le facteur venait d'apporter... J'étais en train de Poublier.

Et elle tendit au président une missive que, jusque-là, elle avait tenue à la main, avec son sac.

— Merci, murmura-t-il en jetant un regard distrait sur l'adresse.

Mais, presque aussitôt, il tressaillit : cette large écriture nette et élégante, il la connaissait bien...

C'était celle de Christian Daurin.

Au reste, le timbre ne permettait pas le moindre doute.

— Tiens, c'est de Saigon ! prononça-t-il comme malgré lui.

Simone eut un léger battement de paupières et de nouveau le silence retomba plus lourd, plus gênant encore que précédemment.

C'était comme si l'ombre de l'absent se fût brusquement dressée entre eux !

— Cette lettre est de M. Daurin ? demanda la jeune fille au bout d'un instant.

— Oui...

— Ma question vous étonne...

— Nullement.

— Ne niez pas, vous mentez fort mal, mon cher ami.

Jamais, depuis l'entretien à la suite duquel la demande en mariage du substitut avait été écartée, il n'avait été question de lui ; de là l'étonnement de Michel Cordier.

Simone continua d'une voix hésitante, comme si elle n'osait aller jusqu'au bout de sa pensée.

— Au sujet de M. Daurin, j'ai entendu dire en ville certaines choses...

— Lesquelles ?

— On prétend que s'il est parti si rapidement en Indochine, c'est à la suite d'un chagrin d'amour. Or, vous étiez très lié avec lui, vous devez savoir si ces potins sont vrais.

— Que vous importe ?

— Est-ce à cause de moi que Daurin s'est expatrié ? Répondez franchement, sincèrement.

Et comme la physionomie du magistrat se rembrunissait, elle insista :

— Ne comprenez-vous pas que cela est pour moi d'importance?... Depuis que j'en ai le soupçon, j'en ai presque du remords... la pensée que ce jeune homme a quitté son pays, sa famille, parce que je l'ai repoussé... m'est infiniment pénible...

M. Cordier était si loin de s'attendre à cette conclusion qu'un mouvement où il y avait tout à la fois du dépit et de la colère lui échappa :

— Il fallait l'épouser, alors, répliqua-t-il durement.

— Mais...

— Rien ne vous en empêchait, puisque sa liaison venait de prendre fin. Je finirai par croire que vous ne savez trop ce que vous voulez !

— Oh ! monsieur Cordier...

C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi ; sa voix se brisait et des larmes brillaient à l'extrémité de ses longs cils.

Sa peine évidente et qu'elle ne cherchait point à cacher ne désarma pas le président.

— Tout de même, il faudrait s'entendre, grommela-t-il en haussant les épaules. Si vous aimez Daurin...

— Qui vous permet de faire semblable supposition ?...

— Dame, on le jurerait à vous entendre.

— M'est-il donc interdit de prononcer son nom?... Je ne croyais pas vous blesser en m'exprimant ainsi que je l'ai fait.

— Somme toute, je n'ai jamais très bien compris les raisons de votre refus... Christian est très gentil garçon, élégant, sympathique, spirituel et fort capable de plaire...

— Je ne l'aime pas !

— En vérité !

Il se pencha vers elle comme s'il eût voulu lire jusqu'au plus profond de son âme.

— Vous avez tort de douter de ma parole... Je n'ai que de l'amitié pour M. Daurin.

— Cependant, au bal de la Préfecture, vous vous êtes laissé faire la cour par lui tant et si bien qu'il s'est cru autorisé à s'avancer davantage jusqu'à vous pressentir...

Elle détourna la tête.

— Oui, ses tendres propos m'ont un instant troublée, je le reconnais. Pourtant, rentrée chez moi, je me suis reprise... J'ai compris que je ne l'aimais point, que je ne l'aimerais jamais...

— En aimeriez-vous un autre, par hasard ? ..

Cordier avait prononcé ces mots comme cédant à une force supérieure ; instantanément, il les regretta en voyant Simone pâlir affreusement, à croire qu'elle allait tomber... Il esquissa un mouvement comme pour la soutenir. Mais, déjà elle se redressait, et le repoussant du geste :

— A tout autre que vous, je ne ferais pas l'honneur d'une réponse ; en souvenir de notre vieille amitié, je vous dirai que non... Mon cœur est vide... Maintenant que vous voilà satisfait, permettez-moi de me retirer...

Et elle fit un pas pour s'en aller.

Comprénant que, maladroitement, il venait de froisser ses pudeurs de jeune fille, il s'écria :

— Simone, pardonnez-moi !

— Oh ! dit-elle sans se retourner, votre curiosité était bien naturelle après tout !

— Non, j'ai été indiscret et stupide... Regardez-moi, que je voie dans vos chers yeux si vraiment vous consentez à oublier mes paroles.

Sa voix altérée révélait une peine évidente.

Elle ne put lui tenir rigueur plus longtemps et, se tournant lentement, elle montra sa figure défaite.

— Ma petite Simone, murmura-t-il.

— Allons, au revoir... Cette scène m'a brisée...

— Non, je vous en supplie, ne vous éloignez pas ainsi... Il me semble que ce départ est définitif, que je ne vous reverrai plus jamais...

Il s'affolait, bouleversé par le grand chagrin qu'il devinait en elle et dont il était l'auteur.

Comme elle se taisait, il prit ses petites mains entre les siennes.

— Mon amie... ma chère enfant...

Inconsciemment, il l'attirait à lui ; une seconde, elle résista ; puis, cédant à la traction, elle vint se blottir contre lui.

Tandis qu'il recommençait à s'excuser, s'efforçant de la consoler, elle demeurait immobile, les yeux clos.

Seuls, de légers frissons qui parcouraient son corps indiquaient son émoi profond.

A la fin, comme il se taisait, déconcerté par ce silence, elle dit tout bas :

— Tout à l'heure, je vous ai menti en vous disant que je n'aimais personne... Il est quelqu'un... en qui s'incarne mon idéal.

— Oh !

— Ce n'est plus un jeune homme, mais il est dans toute la force de l'âge et puis, pour moi, il est le plus beau, le plus intelligent, puisque c'est à lui que mon cœur appartient... J'aime son large front, qu'encadrent des tempes grisonnantes... Ses grands yeux pensifs et rêveurs si pleins de bonté... d'indulgence...

— Simone ! balbutia-t-il, n'osant encore comprendre.

— Il y a des jours et des jours que j'espère un aveu de sa part... Comme j'ai deviné enfin que cet aveu ne viendrait jamais...

Elle se tut, épuisée, haletante.

— Aidez-moi, reprit-elle dans un souffle, je n'en puis plus.

La vérité était enfin apparue à Michel Cordier, radieuse, éblouissante. Il chancela et instinctivement resserra son étreinte, enlaçant les frêles épaules.

— Simone, Simone, serait-ce possible?... Non, je ne mérite point un tel bonheur ! C'est trop beau ! Vous êtes si jeune, je suis si vieux !...

— Taisez-vous, je vous en conjure... Votre cœur est aussi jeune que le mien et tous deux battent à l'unisson, à présent, j'en suis certaine.

Elle levait vers lui son joli visage délicieusement empourpré ; ses grands yeux lui souriaient pleins de douceur, de tendresse.

Il s'inclina, comme fasciné, et ce fut ainsi que leurs lèvres se joignirent pour un premier baiser.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Comme Christian Daurin traversait le rond-point des Champs-Élysées, un taxi, qui arrivait à toute allure en longeant le trottoir, l'obligea à hâter le pas, et ce fut en courant presque que le jeune homme monta sur le refuge.

Impatienté, il se retourna, apostrophant le chauffeur :

— Faites donc attention !

Mais l'homme, cramponné à son volant, était déjà loin, sans doute ne perçut-il point la protestation du piéton qu'il avait failli écraser et dont, au reste, il se préoccupait médiocrement.

Mais un autre sujet surgissait, venant fort à propos pour déterminer l'attention de Daurin.

Dans sa hâte, il avait tant soit peu bousculé une jeune femme qui, arrêtée au bord du trottoir, attendait pour gagner l'autre côté de l'avenue, et, maintenant, portant la main à son chapeau, il s'excusait :

— Pardonnez-moi, madame, je crois que je vous ai heurtée...

La phrase commencée s'acheva dans une exclamation de surprise à laquelle la promeneuse répondit par un franc éclat de rire.

— Lyse !... Comment, c'est vous !... Si je m'attendais !

— Et moi donc, répartit-elle.

— Vous êtes revenue à Paris ?

— Dame, il paraît, vous y êtes bien !

— Evidemment...

— Je vous supposais toujours en Indochine, aussi, jugez de mon étonnement lorsque, tout à l'heure, je vous ai aperçu qui piquiez droit sur moi. C'est, je crois, ce qui m'a empêchée de me ranger.

— Ah ! vous m'aviez reconnu ?...

— Parbleu !... Ceci prouve que je suis moins oublieuse que vous...

Ces derniers mots avaient été proférés à mi-voix, sur un ton qui parut singulier à Daurin, de même que le regard qui les accompagna.

« Elle m'examine pour voir si j'ai beaucoup changé se dit-il » et, à son tour, il dévisagea son interlocutrice avec plus d'attention.

De prime abord, on l'eût prise pour une toute jeune femme avec ses cheveux coupés courts, qu'on apercevait à peine sous le petit chapeau de feutre fortement enfoncé, son costume trotteur du matin, en lainage grisâtre, dont la jupe lui venait aux genoux, découvrant des jambes fines et nerveuses, gainées de bas clairs.

Mais un examen plus minutieux permettait de remarquer le minuscule réseau de rides partant de la commissure des paupières, la légère fatigue de la bouche dont l'arc se détendait imperceptiblement, la pâleur du teint en dépit du savant maquillage.

Christian Daurin qui, à part lui, se livrait à un petit calcul mental, se dit encore :

— C'est qu'elle doit avoir dans les trente-six à trente-sept ans, si je ne me trompe... Il n'y a pas à dire, elle ne les paraît pas...

Lui, avait maintenant trente et un ans, et la pratique des sports l'avait gardé mince et svelte.

— Le séjour aux colonies ne vous a pas trop démoli ? reprit-elle.

— A quoi bon me le demander, vous savez le contraire.

— Pas du tout. Allons, allons, vous êtes toujours le même... La preuve, cette coquetterie que vous apportez à me faire reconnaître que vous n'avez rien perdu de votre séduction.

Il s'inclina, feignant de plaisanter, quoique au fond, il fût ravi.

— Vous êtes aussi indulgente que charmante.

— Oh ! pas de compliments... en votre bouche, ils manqueraient de sincérité.

— Non, Lyse, vous êtes toujours délicieuse et si jolie, si fine !

Elle sentit qu'il la trouvait à son goût, et cette constatation lui fut douce.

Un instant encore, ils demeurèrent ainsi face à face, se souriant amicalement.

Ce fut Christian Daurin qui rompit le silence.

— Vous êtes pressée ?

— Pas précisément, et vous ?...

— Je sors de chez moi, rue Marbouf, et j'allais

rejoindre des amis qui m'attendent pour déjeuner à la Taverne Royale.

— Alors, je ne vous retiens pas...

— J'ai un quart d'heure devant moi. Voulez-vous me permettre de vous le consacrer.

— Je ne sais vraiment pas si cela serait correct !

— La chose vous tente-t-elle... Si oui... acceptez, et allons prendre un porto à la terrasse du café que j'entrevois, là-bas...

Tout en parlant, Christian posait amicalement sa main sur le bras de sa compagne, l'entraînant dans la direction indiquée.

Elle eut une suprême hésitation, puis, se décida :

— Soit. Après tout, nous sommes bien libres.

— Certainement.

Côte à côte, ils gagnèrent l'établissement sans dire un mot.

Peu à peu, au fond de leur mémoire, les souvenirs de leur passé communs s'évoquaient, remontant à la surface. Leur passé ?... comme c'était loin déjà !...

— Dire que j'ai été probablement son premier amant, que c'est parce qu'un jour son mari nous a surpris dans ma garçonnière qu'elle a rompu avec sa vie bourgeoise d'antan, s'est lancée au théâtre, songea-t-il.

Ils s'installèrent sur des chaises de paille ; devant eux, le rond-point ouvrait ses magnifiques perspectives au-dessus desquelles s'étendait un ciel d'avril tout pimpant et tout neuf.

Après le départ du garçon, qui les avait servis, Daurin ne sachant trop que dire, interrogea :

— Vous jouez toujours la comédie ?...

— Ah ! ma foi, non ! Il y a beau temps que j'ai lâché les planches... Vous avez du retard, mon ami...

— Il ne faut pas m'en vouloir, j'ai passé plus de six années à Saïgon.

— C'est juste. Sachez donc que le théâtre m'a déçu, comme vous l'aviez fait vous-même...

— Des reproches ?...

— Non pas. Notre aventure est une histoire très ancienne dont j'ai oublié le mauvais côté... pour en revenir à moi, lorsque j'ai compris que je ne serais jamais une grande artiste, qu'il me faudrait toute ma vie courir les théâtres de province, j'ai tout envoyé promener.

— Vous aviez du talent !

— Peut-être, mais ce n'est cela qui manque à l'heure actuelle. Et puis, pour être franche, j'avais trouvé à Tours un ami sérieux, qui n'aimait guère le monde des artistes.

— Mon successeur ?...

— Oui... vous l'avez peut-être connu alors que vous étiez substitut... M. Leroy...

— Je crois bien, le plus gros marchand de vins de la région.

— C'est cela, vous y êtes. M. Leroy s'est fort bien conduit à mon égard et, pour me dédommager du sacrifice que je lui consentais, il m'assura une royale mensualité... Je vis donc paisiblement, en bonne bourgeoise que je suis au fond, et, si vous m'avez rencontrée à Paris, c'est uniquement par hasard.

— Habitez-vous toujours Tours ?...

— Non, mais Périgueux... Je ne fais que de rares voyages dans la capitale, lorsque j'ai

des commandes à passer à mon couturier.

— Vous êtes heureuse? s'enquit-il curieux, en se penchant vers elle, pour scruter de plus près son visage.

Elle ne détourna point la tête, et durant une minute, garda le silence, comme absorbée dans ses réflexions.

— Heureuse, oui, je le suis, finit-elle par répondre. Evidemment, ma vie n'est point un roman. Je ne vous surprendrai pas en vous déclarant que M. Leroy n'est pas l'amant idéal... Mais quoi, il m'aime sincèrement, profondément, et ce n'est pas lui qui me lâchera...

— Comme je l'ai fait, avança Daurin.

— Je ne vous adresse pas de reproches : au bout de six ans, j'aurais mauvaise grâce. Néanmoins, je reconnais que, sur le moment, je vous en ai terriblement voulu.

— Lyse, souvenez-vous-en, tous les torts ne furent pas de mon côté... Vous étiez terriblement compromettante, pour le jeune substitut que j'étais alors... vous révolutionniez l'aimable ville de province où la destinée nous avait conduits...

— Vous avez raison, j'en conviens volontiers... J'étais jeune...

— Vous l'êtes et le serez éternellement... En vous, plus qu'en toute créature s'incarnent le charme, toute la grâce de la femme.

— Mon petit Christian, je vous ai prévenu que vous aviez votre pardon.

— Je ne cherche pas à le gagner, je proclame simplement des vérités indiscutables... Au reste, rassurez-vous, M. Leroy n'est pas là.

— Non, il est resté à Périgueux où ses affaires le retenaient. Seulement, c'est comme s'il était présent... je lui suis fidèle...

— Tous mes compliments... Je n'avais pas la pensée de vous détourner de vos devoirs.

— Voilà une phrase malheureuse, sourit la jeune femme. Ces paroles peuvent se prendre en bien ou en mal.

Puis, comme il tentait de protester, elle poursuivit, changeant de ton :

— Chut, ne vous défendez pas, j'ai toujours aimé vous taquiner et ce n'est pas aujourd'hui que j'agirai différemment ! Parlez-moi de vous et de ce que vous faites actuellement.

— Il y a six mois, Lafond, ce sénateur que j'avais accompagné en qualité de secrétaire en Indochine où il venait d'être nommé gouverneur général, Lafond nous a ramenés en France. Notre absence ne devait durer que trois ans, elle se prolongea six années et je ne songe pas à m'en plaindre.

— En débarquant, nous tombâmes en pleine crise ministérielle. Rabelin, le nouveau président du Conseil, offrit le portefeuille des colonies à Lafond qui, comme bien vous le pensez, se hâta d'accepter... Je l'ai suivi au ministère, en qualité de chef de cabinet...

— Alors, vous êtes content ?

— Extrêmement. Lafond est très chic avec moi et puis je me rends compte que je lui suis utile. Donc, il me poussera, j'ai sa parole...

— Parfait... Tout de même, si on m'avait dit que ce matin à onze heures, nous prendrions le porto de compagnie...

— Ce sont les surprises de Paris, chère amie.

— Aujourd'hui, c'est le jour des rencontres... Quelques minutes avant de vous apercevoir, j'avais croisé des gens de Tours.

— Vraiment ?

— Eh ! parbleu, vous les connaissez... M. Cordier, le président du tribunal du département, et sa jeune femme... Ils remontaient l'avenue Marigny...

— Cordier est marié? s'exclama Daurin, abasourdi.

— Quoi, vous ne le savez pas?... Je vous croyais très lié...

— Nous l'étions, en effet. Michel Cordier fut un vieil ami de mon père... C'est lui qui m'ecommanda à Lafond... Après mon départ de France nous correspondimes durant quelque temps, puis nos lettres s'espacèrent de part et d'autre, d'autant que, sur ces entrefaites, je perdis mes parents qui constituaient entre nous un trait d'union.

— Mon pauvre ami...

— Ainsi, M. Cordier s'est marié... lui, le célibataire impénitent?... Et qui a-t-il épousé?...

— M^{lle} Simone de Biennes.

— Vous dites?...

Et Christian Daurin, en dépit de la maîtrise qu'il se vantait de posséder sur lui-même, ne pouvait réprimer un sursaut, cependant que l'arc de ses sourcils se fronçait et qu'une flamme de colère s'allumait au fond de ses yeux noirs.

Lyse Méral fut frappée de ce changement et n'en comprenant point la cause, elle hasarda :

— Vous semblez fâché de ce que je vous annonce?...

— Oh ! simplement stupéfait.

— Pourquoi cela ?

— Pour rien.. Cordier avait une telle horreur de la conjugalité, que, d'apprendre qu'il a épousé une femme de vingt ans plus jeune que lui, bouleverse toutes mes conceptions.

— Oui, il y a bien vingt ans, entre eux. Mais, notre président porte gaillardement ses cheveux gris et il est resté très présentable, je vous l'assure.

— Je n'en doute pas, prononça Daurin, l'esprit visiblement ailleurs.

— A quelle date remonte cette union, reprit-il après un instant.

— Je ne saurais pas vous dire au juste... Si mes souvenirs sont exacts, elle fut célébrée au cours du printemps qui suivit votre départ pour l'Indochine...

— Tiens...Tiens... Et vous êtes pour longtemps dans la capitale?...

Daurin avait posé cette question sans trop savoir ce qu'il disait, simplement par politesse, en homme qui cherche un sujet de conversation, afin de dissimuler ses préoccupations personnelles.

Lyse était trop fine pour être sa dupe ; elle sentit que le charme était rompu et, belle joueuse, s'egardant d'insister, elle répliqua avec un sourire.

— Pour une quinzaine encore... Je suis descendue au Birmingham, place de la Madeleine... Je suis toujours chez moi à six heures... Si quelque jour vous passez par là et que l'envie vous prenne de boire une tasse de thé en ma compagnie, vous serez le bienvenu... Sur ce, excusez-moi, il faut que je m'en aille...

Elle se levait, souriante en dépit de l'amertume très réelle qu'elle éprouvait ; Christian ne tenta point de la retenir.

— Oui, je monterai vous voir, promit-il, tout en s'inclinant galamment sur la petite main qu'elle lui tendait.

La réponse manquait de sincérité, elle ne s'y trompa point.

Décidément, elle ne comptait plus pour lui ; après tout, la chose était sans importance.

Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent, elle pour rentrer dans la direction de l'Arc de Triomphe, tandis que lui tournait dans l'avenue Marigny.

CHAPITRE II

C'était sans y prendre garde que Daurin s'était engagé dans cette voie ; il allait le front baissé, l'air soucieux, en proie à une colère qu'il ne songeait plus à cacher, à présent qu'il se trouvait seul.

C'est que la nouvelle qu'il venait d'apprendre l'avait singulièrement bouleversé, lui causant une blessure d'amour-propre, beaucoup plus douloureuse qu'il ne s'y attendait.

— Ils se sont moqués de moi ! grommelait-il sourdement, les poings crispés, ou plutôt Cordier m'a joué comme un enfant, car c'est lui qui a tout fait... Mais cela ne se passera pas ainsi... Je lui montrerai bien que je suis de taille à me défendre et même à attaquer... Si solide qu'il se croie, je lui prouverai que j'ai bec et ongles.

« Ah ! le tartufe ! Et moi qui, durant des années, l'ai considéré comme un type exceptionnel, quelque chose comme un surhomme. Fallait-il que je sois bête et surtout que je sois jeune.

Ces propos décousus le soulageaient, lui permettaient d'exhaler sa rage, et ce fut ainsi qu'il parvint, en descendant le faubourg Saint-Honoré, à proximité de la place Vendôme.

Alors, il aperçut la façade du ministère de la Justice. Cette vue fit naître une pensée en son cerveau surexcité.

Il avait là un vieux camarade de collège, Moriac, lequel, pour l'instant, était attaché au cabinet du ministre. La similitude de leurs situations avait rapproché les deux anciens disciples, d'autant que l'amitié de Lafond faisait de Daurin un personnage en vue, un de ceux dont on disait : il ira loin.

Moriac, beaucoup moins lancé, s'était résolument accroché au vieux camarade ; dans ces conditions, il n'avait rien à lui refuser.

— Je vais monter le voir, se dit Christian, il faut que je vérifie un détail.

A la Justice, où il venait fréquemment, on le

connaissait bien. Aussi, les huissiers le laissèrent-ils passer...

Quelques instants plus tard, sans avoir été obligé de faire antichambre, Daurin heurtait à la porte du bureau de son ami.

Ce fut Georges Moriac, un jeune homme de trente ans, à la physionomie grave et prétentieuse, qui vint lui ouvrir en personne.

— Tu sortais, questionna le colonial, une fois les poignées de mains échangées.

— Oh ! quelqu'un à recevoir de la part du patron et qui m'attend dans le salon bleu, mais rien ne presse...

— J'aurai besoin de toi, ou plutôt d'un renseignement.

— Je suis à ta disposition... De quoi s'agit-il?...

— Je voudrais savoir à quelle date s'est marié l'actuel président de Tours, Michel Cordier... Oui, c'est toute une affaire qui serait longue à t'expliquer, poursuit Daurin, devant la physionomie ahurie de son condisciple.

De fait, Moriac était à cent lieues d'avoir prévu pareille question, cela se voyait.

— Bon, bon, murmura-t-il enfin, je m'informerai...

— Rien de plus facile... A la direction du personnel vous avez les dossiers de tous les présidents de tribunal.. Le renseignement dont j'ai besoin figure probablement à celui de Cordier. Envoie un garçon de bureau s'en enquérir.

— Tout de suite?...

— Naturellement.

— Comme tu voudras.

Et, docilement Georges Moriac griffonna une note, qu'ensuite il remit à nu huissier sonné par Christian.

— Ceci à M. Martinet, le sous-chef du personnel... Attendez la réponse, il y a urgence.

Puis, le subalterne éclipsé, l'attaché de cabinet poursuivit, revenant à Daurin :

— Il y a des coïncidences bizarres dans la vie... Sais-tu qui j'allais recevoir lorsque tu es entré?...

— Evidemment, non.

— Michel Cordier et sa femme... On vient de me prévenir qu'ils sont là et, comme le patron est très occupé à cause de l'interpellation qui s'est produite hier à la Chambre...

Le jeune homme s'interrompit brusquement ; Daurin s'était dressé comme un par un ressort en s'exclamant :

— J'aurais dû m'en douter... Ce sont eux que Lyse a croisés avenue Marigny.

Un instant, il resta songeur, tout un travail se faisait en lui. Il hésitait, tiraillé entre deux partis contraires.

A la fin, se décidant, il interrogea :

— Pourquoi Cordier avait-il demandé une audience? Il désire quelque chose?...

— Je crois qu'il commence à s'ennuyer à Tours où il se trouve depuis pas mal de temps... La préfecture de Seine-et-Oise va être vacante prochainement et il a mis ses amis en campagne pour l'obtenir... C'est que ce ne doit pas être affolant, la province !

— A qui le dis-tu?... Je la connais... J'y ai été substitué.

— C'est vrai, j'oubliais... Cordier et toi, vous vous connaissez parfaitement?

— Parbleu ! Aussi, si tu étais tout à fait chic, tu me céderais ta place.

— Quoi, tu voudrais quitter les colonies ?

— Mais non... Je veux dire : laisse-moi recevoir Cordier à ta place.

— C'est que...

— Qu'as-tu à lui dire de la part de ton ministre ?...

— Oh ! peu de chose ! que sa nomination serait assurée s'il parvenait à se faire appuyer par Castain, le vice-président du Sénat. Ce dernier nous a vaguement parlé d'un autre candidat, et, comme nous ne voulons rien lui refuser... Les choses doivent pourtant pouvoir s'arranger, car il me semble bien que, lors d'une visite précédente, il il y a deux mois, M. Cordier m'a dit qu'il connaissait très bien Castain...

— Bon, bon, je vois... Tout aussi bien que toi, je ferai cette communication à notre sympathique président et cela me procurera le plaisir de le voir quelques minutes plus tôt... De ton côté, tu pourras filer à tes affaires ou à tes amours...

— Après tout, tu as raison, convint Moriac. Quand nous reverrons-nous ?

— Mais après-demain, si tu veux... Viens me prendre au ministère... Nous irons dîner dans une petite boîte où l'on mange admirablement...

L'entrée du garçon de bureau rapportant le renseignement demandé par Daurin mit un terme à la conversation ; vivement le colonial s'empara de la fiche émanant de la direction du personnel.

« M. Cordier s'est marié le 26 juin 1920, » lut-il. C'est bien ce que m'avait dit Lyse.

— Tu dis ? s'infirmait Moriac.

— Rien qui puisse t'intéresser... Allons, au revoir, je vais voir cet excellent président.

La voix de Christian avait vibré singulièrement quand il proféra ces dernières paroles ; néanmoins, son camarade qu'il poussait vers la porte n'y prit point garde ; dans le couloir, tous deux se séparèrent et, tandis que Georges dévalait lestement l'escalier conduisant à la rue, Daurin d'un pas rapide, se dirigeait vers le salon bleu.

Son masque, ordinairement impassible, était crispé, durci.

Une exaspération qui allait sans cesse grandissant, le secouait de la tête aux pieds et il serrait les poings comme un boxeur qui se dispose à entrer dans le ring.

Ces gens s'étaient moqués de lui, eh bien ils allaient voir.

D'un coup d'épaule, il poussa le battant capitonné donnant accès dans la pièce où l'attendaient des visiteurs.

Ceux-ci qui causaient paisiblement, assis sur un canapé, à l'autre extrémité de la pièce, se retournèrent sans bruit.

Christian fit quelques pas au-devant d'eux, puis s'arrêta, les enveloppant d'un regard étincelant.

Tous deux n'avaient guère changé en dépit des années.

Il retrouvait Michel Cordier tel qu'il l'avait connu, grand, mince, sobrement élégant, avec je ne sais quel air de dignité aristocratique, le cinquante-proche ne l'avait en rien diminué.

C'est à peine si les cheveux s'argentaient un

peu plus vers les tempes, s'ils se clairsemaient au sommet du crâne ?

Quant à sa compagne, Christian la revoyait comme il la gardait au fond de son souvenir.

C'était bien la blonde et frêle créature qu'il avait aimée pour sa grâce mièvre ; mais elle était devenue femme et sa joliesse s'en trouvait en quelque sorte épanouie.

Il revivait cette soirée de la Préfecture à Tours où, ayant entraîné la jeune fille dans un salon écarté, il lui avait avoué sa tendresse, et demandé si elle ne consentirait point à devenir sa femme.

Comme elle était troublée alors ; un instant, il avait pensé qu'elle répliquerait affirmativement ; qu'à son « je vous aime » elle formulerait une réponse identique...

Pour un peu, il eût juré que cela datait d'hier.

Et pourtant, des années avaient passé depuis !...

M^{lle} de Biennes lui avait fait savoir qu'elle déclinait sa recherche ; que jamais elle ne lierait sa destinée à la sienne. C'est pour cela que, furieux, dépité, il avait quitté la France à la suite de Lafond.

Michel Cordier s'était entremis dans la circonstance ; c'était lui qui avait facilité l'exode du soupirant évincé.

Parbleu ! Daurin comprenait à présent pourquoi !...

Entre les trois interlocuteurs, il y eut une minute de silence ; évidemment, Michel Cordier et sa femme étaient à cent lieues de s'attendre à une pareille apparition.

Celle-ci leur causait une profonde stupeur, surtout au mari dont les cils battirent fébrilement, dénonçant ainsi le trouble profond dont il était en proie.

Ce fut la jeune femme qui prit la première la parole :

— Monsieur Daurin... par quel hasard ?...

Elle s'avancait, offrant sa main, après une imperceptible hésitation, Christian feignit de ne pas remarquer ce mouvement et, se tournant vers Cordier :

— Mon cher président, tous mes compliments.

Son accent était sarcastique, renfermant tout à la fois une menace et une bravade ; l'autre le sentit et, dominant son émoi, fit résolument face à l'orage :

— Mon cher ami, je suis heureux de vous voir ici... Simone et moi ne vous savions pas à Paris..

La phrase était maladroite et disait assez combien Cordier était éperdu car, en temps normal, il se fût bien gardé de la prononcer, de fournir à son adversaire l'entrée en matière que celui-ci cherchait.

Daurin ne laissa pas échapper l'occasion.

— Pourtant, vous n'ignorez point que Lafond est rentré !

— Evidemment.

— Peut-être supposiez-vous qu'il m'avait laissé au fond de la brousse, là-bas, en Indochine !... Il n'en est rien, vous voyez...

— Vous êtes satisfait d'être revenu ?...

— Oui et surtout d'être ici, en face de vous deux qui, évidemment, ne m'attendiez point.

Le ton, l'attitude étaient si hostiles, que M^{me} Cordier, interloquée, se tourna vers son mari ;

elle le vit très pâle et, obscurément, devina qu'un danger les menaçait.

— Je ne vous comprends pas, articula le président d'une voix blanche.

— En vérité?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, cependant.

— J'ignorais votre mariage, mon cher président, continua Daurin, attaquant résolument, vous n'aviez pas pris la peine de m'en faire part du reste, et cela s'explique...

— Permettez...

— Quand on s'est conduit, à l'égard de quelqu'un comme vous l'avez fait, il n'y a pas de quoi être fier. Ah ! quelle fichue idée j'ai eue de ne pas rester aux colonies. N'est-il pas vrai?... Si la chose n'eût dépendu que de vous, jamais je n'aurais quitté l'Indochine... Vous m'eussiez volontiers condamné à l'exil perpétuel... Seulement, voilà, si loin que vous m'avez expédié, j'ai pris un jour le chemin du retour... Tôt ou tard, je devais apprendre la vérité, nous devions nous rencontrer... Il se fait que c'est aujourd'hui, tant pis pour vous...

Emporté par la rage qui l'animait, le colonial s'était mis à arpenter le salon d'un bout à l'autre et, au passage, il lançait ses phrases courtes, hachées, ainsi que des injures à la tête de ses interlocuteurs.

— Ma parole, vous devenez fou, articula Cordier avec hauteur, viens, Simone...

Et, doucement, il entraînait vers la porte sa jeune femme stupéfaite. Daurin ne lui permit point d'achever ce mouvement de retraite et, se jetant devant l'issue, afin de lui barrer le passage :

— Vous ne vous esquiverez pas sans m'avoir entendu... Ce serait trop commode.

— Votre conduite est intolérable... Si vous ne me laissez pas passer, j'appelle...

— Si vous voulez, cela fera un scandale, en admettant qu'à cette heure il y ait encore du monde dans l'antichambre, ce qui est douteux.

« Mais non, monsieur Cordier, vous n'appellerez pas, reprit Christian, lisant clairement l'hésitation dans les yeux de son interlocuteur, vous n'avez rien à gagner à un esclandre... Il est des petites friponneries qui réclament l'obscurité... Votre prestige d'homme supérieur s'accommoderait mal d'une explication publique.

— Finissons-en.

— Ainsi vous m'avez pris la femme que j'aimais et, après m'avoir expédié à tous les diables, vous l'avez épousée ; aujourd'hui, vous émettez la prétention de me fermer la bouche, de m'empêcher de vous dire en face ce que je pense de votre conduite... Vous me prenez pour un enfant... Le gamin que vous avez connu n'est plus... Je suis un homme et vous ne m'intimiderez pas...

— Telle n'est point mon intention... Quant à avoir fait ce que vous dites...

— Un instant, intervint Simone... Je voudrais bien comprendre ce que signifient vos propos, monsieur Daurin... Depuis que vous êtes ici, vous prenez des allures d'accusateur tandis que toi, Michel, tu fais presque figure de coupable. De quelle infamie est-il question?... A quels événements inconnus de moi faites-vous allusion?

Elle se dressait entre les deux hommes, les regardant alternativement, cherchant à deviner ce qu'ils taisaient.

— Adressez-vous à votre mari, il vous renseignera...

— Tu as entendu, Michel.

— Plus tard, murmura Cordier, lorsque nous serons chez nous, je t'expliquerai.

— Non, c'est ici que la chose doit avoir lieu, coupa rudement Christian.

Et comme l'autre esquissait un geste de révolte, il continua :

— Vous voulez savoir, madame, eh bien ! soit ; devant le silence que prétend garder M. Cordier, il ne me reste plus qu'à parler.

— Simone, partons, insista Michel.

Mais elle ne bougea pas d'une ligne, comme si elle n'avait point entendu ; une seconde, il eut envie de s'enfuir, de s'évader de cette pièce où, il le sentait bien, le bonheur de toute sa vie était en train de s'écrouler ; mais c'eût été une lâcheté, une désertion, et il demeura, se jurant de lutter jusqu'au bout, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

— Je ne sais, madame, si vous avez gardé le souvenir d'un certain bal à la préfecture de Tours, il y a six ans... Ce fut au cours de cette soirée qu'encouragé par votre attitude, je risquais des aveux qui, depuis bien des jours, me brûlaient les lèvres ; en un mot, je vous demandais si vous consentiez à devenir ma femme.

— Je me souviens en effet, murmura-t-elle dans un souffle.

— Vous réservâtes votre réponse. Il fut convenu que le lendemain je passerais devant l'hôtel que vous habitez avec M^{me} votre mère. Une fenêtre du premier étage ouverte m'indiquerait qu'on était disposé à m'accueillir favorablement et que je pourrais entrer ; dans le cas contraire, c'était un refus.

« Ces conventions arrêtées, vous vous retirâtes, prétextant un peu de fatigue. Pour moi, je n'avais plus rien à faire à cette réception, je m'éloignais peu après en compagnie de M. Cordier.

« M. Cordier était alors mon ami, celui de mon père... C'était l'homme que j'estimais, que je respectais le plus au monde à cause de son caractère élevé, de la droiture de son jugement, de la pureté de sa vie, le surhomme presque.

« Il m'avait fait la morale au sujet d'une liaison que je trainais ainsi qu'un boulet ; je lui avais promis de rompre, d'autant plus facilement que je rêvais de devenir votre époux ; et c'est ainsi qu'après le bal je fus amené à lui faire part de notre entretien, de mes rêves...

« Vous savez comment, le lendemain, votre fenêtre demeura close...

« Navré, car j'avais pour vous un attachement sincère, je courus conter mes peines à mon bon ami Cordier.

« Oh ! il fut parfait en la circonstance, me consola, me reconforta de son mieux, puis, fort adroitement, au cours de la conversation, il prononça le nom de Lafond, lequel sous peu devait partir pour Saïgon.

« Il était au mieux avec lui, si bien qu'obéissant sans m'en rendre compte à la suggestion qu'on

m'imposait, je fis ce qu'il avait prévu. Je le priai de me recommander à Lafond.

« Il y consentit, vous devinez le reste... Le tour était joué, le prétendant escamoté. Il restait maître du terrain, lui, le quadragénaire à qui l'existence avait appris à jouer serré.

— C'est faux... Vous travestissez odieusement les faits et mes pensées, protesta Cordier, d'une voix étranglée.

Daurin ne daigna pas répondre ; penché vers Simone qui écoutait, livide et glacée, il achevait :

— Je m'embarquai à Marseille le 28 mars 1920 et le 26 juin, c'est-à-dire trois mois après, vous deveniez M^{me} Cordier... Ah ! ça n'a pas traîné.

— Mais enfin, est-ce ma faute si on m'a préféré à vous, s'exclama l'infortuné Michel, hors de lui.

— Osez donc l'affirmer que ce n'est pas vous qui m'avez fait refuser ? questionna Daurin. Vous saviez que j'étais l'amant de Lyse Méral, la comédienne... Vous avez révélé le fait à M^{me} de Biennes et à sa fille ; est-ce que je me trompe ?...

— Je n'ai pas parlé le premier... On m'a interrogé... Devais-je mentir ?

— Vous deviez vous taire...

— Deux femmes faisaient appel à mon amitié pour obtenir la confirmation d'une chose que d'autres leur avaient apprise.

— Et moi, c'était également à votre amitié que j'avais confié mes embarras, mes espoirs... C'est elle qui m'avait incité à rompre la chaîne pesante qu'était pour moi une liaison que le hasard m'avait imposée ; vous m'avez exhorté à faire une fin, à me marier... Si vous n'aviez point été mon ami, je ne vous aurais pas parlé comme je le fis alors. Vous vous êtes servi des sentiments que j'avais pour vous, uniquement pour me trahir, me desservir auprès de celle que j'aimais. Si vous n'appellez pas cela une infamie, je vous prie de m'indiquer de quel nom vous qualifiez de pareils agissements ?

« Quant à vous, madame, je veux croire qu'en cette affaire vous fûtes plus la dupe que la complice de M. Cordier... Vous étiez jeune, inexpérimentée.

« Et puis, peut-être est-ce en souvenir de l'amour de jadis, mais je ne me résous point à vous en vouloir... C'est à lui que va toute ma rancune, toute ma haine ; quoi qu'il arrive, vous n'aurez jamais en moi un ennemi...

Haletant, épuisé par la violence des sentiments divers qui bouillonnaient en lui, Christian se tut, et, durant une seconde, un tragique silence régna dans ce salon peu habitué à servir de décor à des drames intimes.

Daurin reprenait haleine ; Simone semblait anéantie.

Son regard allait du jeune homme à son mari, comme si elle doutait encore de ce qu'elle venait d'apprendre.

Le pauvre Cordier faisait peine à voir, de grosses gouttes de sueur marbraient son front, une invincible angoisse l'étreignait à la gorge.

A la fin, il réagit contre l'espèce de prostration qui le clouait là, à peu près inerte, et, en un suprême effort, il s'écria :

— Les apparences sont contre moi, Daurin, je le reconnais, mais sur mon honneur, je vous jure que je ne fus jamais le traître que vous supposez.

— Votre honneur ! répéta l'autre avec un rire insistant, qui fit blêmir le président.

— Oui, mon honneur.

— Une chose suffira à prouver votre culpabilité... Pourquoi, si vous aviez la conscience nette, ne point m'avoir fait part de votre mariage ? C'était cependant tout indiqué car, à l'époque où il fut célébré, nous étions encore en correspondance.

« Au contraire, vous vous êtes bien gardé de me l'annoncer...

« Saïgon est loin, songiez-vous. Là-bas, il y a les fièvres, les mille et un incidents d'un séjour prolongé sous un climat insalubre... Il y avait un certain nombre de chances pour que j'y laissasse mes os... C'est ce que vous aviez escompté.

— Nullement.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous tu ?...

— Le sais-je. Oui, j'ai eu tort de ne pas vous écrire la vérité... Bien mieux, j'aurais dû vous dire le soir où vous me confiâtes que c'était M^{lle} de Biennes que vous aimiez...

— Me dire quoi ?...

— Eh ! que je l'aimais autant, si ce n'est plus que vous...

— Qu'en savez-vous ?

— Vous vous êtes consolé, vous avez oublié... Moi, cela m'eût été impossible.

— Cela s'affirme.

— Oui, quand cela est la vérité.

— Et pourquoi avez-vous gardé ce diplomatique silence... Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma confiance, à ma franchise par une confiance égale ?

— Ah ! pourquoi, pourquoi ?...

— Je vous le demande.

— Parce que vous aviez vingt-quatre ans et moi quarante... Vous l'avez constaté tout à l'heure, entre nous la partie n'était pas égale.

— Vous avez voulu corriger la chance, augmenter les vôtres d'un coup de pouce.

— Non, je ne suis pas si habile, si machiavélique que vous le supposez.

— Bah !

— J'eus peur de paraître ridicule en avouant que le barbon que j'étais aimait éperdument une enfant de vingt ans... Je redoutais votre sourire, vos sarcasmes et je me tus, gardant mon secret, dissimulant mes angoisses, ma douleur.

— Des mots, rien que des mots.

— Vous êtes jeune, je le répète. Plus tard, quand les années auront passé sur vous, qu'elles vous auront mûri, vous jugerez différemment... Il est des choses qui vous échappent présentement et qu'alors vous apprécierez.

« En cette affaire, je n'eus qu'un tort, je viens de le reconnaître, il fut unique, mais immense... Pour le reste, ma conscience ne me reproche rien...

— C'est qu'elle est singulièrement élastique ! ricana Christian.

L'autre ne releva pas le propos ; il continua, en homme décidé à aller jusqu'au bout.

— M^{me} de Biennes et sa fille avaient su par d'autres que vous n'étiez pas libre ; je ne pouvais faire autrement que de confirmer le fait... Elles décidèrent de repousser votre demande, en dehors de moi... Je n'ai point participé à votre condamnation.

— Plus tard vous avez épousé celle dont je rêvais de faire ma fiancée

— Votre éviction, votre absence l'avaient faite parfaitement libre... En posant ma candidature, j'usais du droit que chacun avait de briguer sa main... Voici les explications que vous étiez en droit d'exiger de moi, monsieur Daurin, je le reconnais à présent, je vous les ai fournies, je n'ajouterai pas un mot. Si elles vous ont convaincu tant mieux ; dans le cas contraire, peu importe...

« Sur ce, je vous cède la place.

Et se tournant vers sa femme, le président ajouta :

— Viens, Simone, partons.

Il avait passé son bras sous le sien, car il la devinait à bout de forces et, lentement, la soutenant, car elle chancelait presque, il l'entraîna vers la porte.

M^{me} Cordier n'avait point prononcé une syllabe, laissé échapper une exclamation.

Que pensait-elle de tout cela?... De ce conflit qui, pour l'amour d'elle, mettait deux hommes aux prises?...

Voilà ce que ni l'un ni l'autre ne pouvaient pronostiquer, son visage livide et défait n'ayant point laissé deviner son secret.

Un sourire de mépris aux lèvres, Christian Daurin regarda s'éloigner ce couple qu'il venait de foudroyer de sa fureur et, quand le battant de la porte fut refermé derrière lui, il haussa les épaules en grondant :

— Lâche autant qu'hypocrite... non, je ne l'aurais pas cru ainsi... Quand je me suis dressé devant lui, il a eu peur... Décidément, il est complet...

CHAPITRE III

En sortant du Ministère de la Justice, Michel Cordier avait arrêté un taxi qui passait à vide ; avant de suivre sa femme qui s'était laissée tomber sur les coussins du véhicule, il jeta au chauffeur :

— Au Palais d'Orsay et vivement.

C'est là qu'ils étaient descendus l'avant-veille, lors de leur arrivée de Tours.

Maintenant, l'auto les emportait, rapide, au milieu du flot bourdonnant des autres voitures. Durant le trajet qui ne dura que quelques minutes pas un mot ne fut échangé entre les époux.

Accotée en son coin, Simone regardait obstinément droit devant elle, dérobant ainsi à son mari le miroir de ses prunelles où peut-être il eût pu lire ses impressions.

Tout d'abord, il avait essayé, risquant de son côté un coup d'œil timide. Comprenant qu'il n'y

parviendrait pas, il s'était résigné et, la tête appuyée sur la poitrine, il s'abandonnait à une douloureuse rêverie.

Ah ! pourquoi s'était-il tu jadis, n'avait-il point dit toute la vérité à Simone ainsi qu'à ce jeune homme?...

Elle était pourtant simple !

Seulement, ainsi qu'il venait de l'avouer, il avait eu peur du ridicule, de paraître grotesque en se posant, lui, homme de quarante ans aux cheveux grisonnants, en rival de ce beau garçon que la vingt-quatrième année rendait plein de confiance.

De cet excès de scrupules risquait de découler le malheur de sa vie.

A Simone, il eût dû faire part des confidences de Christian ; reconnaître que c'était par dépit de son refus que ce dernier s'était expatrié.

Enfin, il eût dû s'abstenir de mettre Daurin en rapport avec Lafond, de faciliter ainsi son exode.

Il avait l'air de s'en débarrasser.

Daurin en était convaincu. Simone devait le croire ; à leur place, n'importe qui eût pensé de même.

Certes, la façon dont le jeune chef de cabinet l'avait traité lui avait été infiniment sensible.

Lorsqu'au début de son mariage, Cordier songeait à sa rencontre possible avec Daurin, il ne s'était point imaginé qu'elle tournerait ainsi.

— Je m'expliquerai avec ce garçon, songeait-il. Il m'aime, m'estime réellement... Je lui ferai comprendre...

Et voilà que l'autre n'avait rien voulu entendre ; que le respect, la déférence qu'il avait toujours témoignés à cet ancien camarade de son père avaient cédé, balayés par le ressentiment dont son âme était pleine.

A la réflexion, il était dans son droit, Cordier le reconnaissait volontiers, d'autant que la chose n'avait qu'une importance secondaire pour lui.

— Non, ce qui le préoccupait, l'inquiétait, c'était le mutisme farouche en lequel se cantonnait Simone.

Depuis près de six années qu'elle était sienne, il avait eu le loisir d'analyser, de comprendre ce caractère impulsif et tout d'une pièce, qu'une grande timidité naturelle rendait assez difficile à percer.

Simone était la droiture, la loyauté même.

Elle était incapable d'aimer un homme qu'elle cesserait d'estimer.

Bien souvent, elle l'avait confié à son mari : ce qui tout d'abord l'avait séduite, c'était l'espèce d'auréole dont il jouissait, la sympathie universelle qui l'entourait, l'éloge que tous, amis, indifférents, ennemis même, faisaient de son caractère.

Ainsi, peu à peu, elle en était arrivée à le considérer comme un être d'exception, en tous points supérieur aux autres hommes dont elle ignorait les faiblesses, les petites compromissions.

C'était du haut de ce piédestal que Daurin venait de le précipiter brutalement, avec une rudesse que justifiait la rancune, l'amour-propre blessé ; cette chute ne risquait-elle point de porter un coup mortel à la tendresse de la jeune femme?

— Oui, se répondait Michel Cordier, à cette

heure, elle doit me mépriser ; jamais je ne parviendrai à me justifier à ses yeux... C'en est fini de notre bonheur.

Et, accablé sous le poids de cette condamnation qu'il sentait peser sur lui, le malheureux se désespérait, n'ayant même plus le courage de réagir, de lutter.

C'est qu'en cette union tardive, il avait rencontré ce qu'il n'espérait plus rejoindre à son âge : l'amour, la tendresse d'une femme exquisément fine, à l'âme précieuse et délicate ainsi qu'un joyau de prix.

C'avait été le couronnement suprême de ses vœux, de ses aspirations les plus secrètes, un enchantement dont il demeurait ravi.

Oh ! la chère existence qu'elle lui avait faite durant ces années passées...

Quoi qu'il pût arriver, jamais le souvenir ne s'effacerait de sa mémoire ; il vivrait avec l'éternel regret d'avoir sottement gâché de telles joies.

Le taxi, en stoppant devant le Palais d'Orsay, arracha le pauvre homme à sa douloureuse méditation.

Ayant réglé le chauffeur, il s'empressa d'emboîter le pas à Simone qui, déjà, gagnait l'ascenseur.

Peu après, ils pénétraient dans leur appartement : deux pièces minuscules mais élégamment meublées, un salon précédant une chambre à coucher, que flanquait une salle de bains.

Sans détourner la tête, la jeune femme pénétra dans la chambre dont la porte se referma derrière elle.

Quant à Cordier, il demeura dans le salon, n'osant la suivre et, accablé, il se laissa tomber dans un fauteuil, serrant son front brûlant entre ses poings crispés.

Mon Dieu, est-ce bête de chavirer pareillement, alors que tout semble vous sourire?...

Il restait là, anéanti, sous le poids de son infortune, ne sachant plus à quel saint se vouer, sans courage pour essayer de conjurer le naufrage qui devenait imminent.

Depuis combien de temps était-il là, perdu en ses réflexions, voilà ce que Michel Cordier n'aurait su dire.

La voix de Simone, retentissant tout près, le fit soudain sursauter :

— Qu'as-tu ? interrogeait la jeune femme.

Lentement, il releva la tête et, pour la première fois depuis la fatale scène leurs yeux se rencontrèrent, leurs regards se croisèrent.

M^{me} Cordier était très pâle et, en son masque aux traits torturés, ses beaux yeux luisaient agrandis par la fièvre.

Pourtant, une flamme de résolution y brillait.

Michel comprit qu'elle avait pris un parti, adopté une ligne de conduite, et il frissonna, redoutant instinctivement le pire.

Qu'allait-elle lui apprendre?...

Quelles paroles allaient tomber de cette bouche chérie qui, jusque-là, n'avait eu pour lui que des propos tendres?...

Il eut froid au cœur et, en un gesto inconscient, joignant les mains, il murmurait :

— Simone, ma pauvre Simone.

Elle l'interrompit d'un signe de tête impérieux.

D'ordinaire, elle se montrait volontiers timide,

hésitante ; la vie la déconcertait facilement.

Elle n'était point la femme des décisions énergiques ; combien de fois le lui avait-il reproché en souriant.

A la moindre complication, elle se tournait de son côté, cherchant un refuge dans sa volonté, un appui dans sa force.

Aujourd'hui, il en allait différemment et c'était d'elle qu'émanait l'initiative.

Elle semblait avoir pris la direction du débat qu'elle méditait d'instaurer et cette seule perspective aggravait encore l'émoi de Michel.

La pensée qu'il allait lui falloir se justifier à nouveau, plaider sa cause devant ce juge aussi chéri que redouté, le navrait par avance.

Il en était comme paralysé.

Et, pourtant, cela valait mieux ainsi.

Si Simone cherchait une explication, c'est qu'elle ne l'avait point condamné ; il pouvait encore garder l'espoir de se laver à ses yeux des accusations portées par Daurin.

Cela était pénible, certes, mais était encore préférable au silence que l'attitude de sa femme lui avait imposé jusque-là.

Aussi, faisant appel à tout son courage, reprit-il au bout d'une minute :

— Si, il faut que tu saches...

Derechef, elle l'interrompit et, cette fois, elle dit d'une voix blanche, que timbraient une commisération profonde :

— Avant tout, remets-toi, mon pauvre ami, tu es pitoyable... on lit la détresse en tes yeux, sur ton visage.

— C'est qu'elle règne en mon cœur.

— Es-tu donc si coupable?...

— Tu es cruelle, Simone...

— Et pourquoi cela?...

— Ton interrogation, ton simple désir de savoir me causent une atroce torture... pourtant, ils sont des plus naturels.

— Cependant...

— Tout à l'heure, tu ne m'as point entendu affirmer à Daurin, cela sur mon honneur, que je n'avais eu qu'un tort : celui de ne point répondre à sa confiance par une autre?...

— Si fait...

— Néanmoins, ceci ne te suffit pas... Tu réclames d'autres éclaircissements, comme si je pouvais t'en donner, comme si tout ne tenait pas en ce simple fait.

— Tu te méprends sur mes intentions...

Et comme il la regardait ne voyant pas où elle voulait en venir, elle précisa :

— Michel, ce qui vient de se passer ne saurait abolir un passé qui m'est cher autant qu'à toi !... Il y a des années que je crois en ta parole, que j'ai pour habitude de considérer comme article de foi la moindre de tes allégations... Jamais, je ne m'en suis mal trouvée, je ne vais pas changer aujourd'hui.

« Donc, rassure-toi je suis convaincue jusqu'à l'évidence même, que M. Daurin t'a accusé faussement et que tu es innocent de la trahison qu'il t'impute.

— Ah ! merci, merci, si tu savais comme tes paroles me font du bien !

— Cependant, il est des choses, des détails qui, pour moi, demeurent obscurs dans cette affaire

et que je voudrais comprendre... C'est à leur sujet que je désire te poser quelques questions, si toutefois tu n'y vois pas d'inconvénients.

— Peux-tu le supposer?...

— J'aurais pu remettre cet entretien à plus tard, mais il me semble que dans notre intérêt à nous deux, le seul qui compte véritablement à mes yeux, le plus tôt sera le mieux.

— En effet.

— Et d'abord, pourquoi ne m'as-tu jamais dit que c'était à cause de moi que Christian Daurin s'était expatrié?...

— Toujours, pour la même raison... Certes, lors de notre mariage, j'étais sûr de ton amour, mais je n'en pouvais imaginer la profondeur, la solidité!

« Je craignais qu'un jour vint où des regrets naîtraient dans ton cœur... »

« Je fus jaloux par anticipation comme d'autres le sont rétrospectivement... Plus tard, lorsqu'avec la plus parfaite connaissance de toi, j'acquis la confiance, la sécurité, le hasard ne s'offrit point à t'éclairer sur ces faits. C'était là un sujet de conversation qui ne m'agréait guère... Daurin était bien loin de nous, de nos pensées... Souviens-toi, nous n'avons pas causé de lui pendant six ans... »

— C'est vrai.

Elle se tut, réfléchissant, se perdant sans doute dans l'évocation de leur passé; il respecta son silence, quoiqu'il fût infiniment pénible.

Il eût voulu qu'elle lui parlât encore, entendre la caresse de sa voix, qui était déjà comme une promesse de pardon.

— Oui, murmura enfin Mme Cordier tout cela est logique et très humain... A ta place, n'importe qui eût agi de même... Ainsi que tu le disais à M. Daurin, tout à l'heure, quand il aura ton âge, il comprendra ta conduite et, le cas échéant, il n'en tiendra pas d'autres.

— Mon âge, soupira-t-il, oui, tout est là!

« Ah! qui dira jamais la misère de voir ses cheveux blanchir lorsqu'on garde un cœur de vingt ans et qu'on aime une enfant telle que toi! »

Un soupir douloureux délesta sa poitrine. C'était là la plaie secrète dont il souffrait, le seul point noir qu'il y eût jamais à l'horizon de leur amour.

Mais, à cela, nul ne pouvait rien. Simone elle-même demeurerait impuissante.

Par des baisers, elle pouvait le combler de joie, faire de lui le plus heureux des hommes, elle n'empêcherait point que, même au milieu de leurs étrointes, l'amertume des années qui les séparait ne lui apparût, gâtant sa félicité.

— Mon pauvre ami, murmura-t-elle, d'un ton de pitié qui fit mal à Michel.

Elle le plaignait, lui faisait la charité de sa commisération, sans songer qu'ainsi elle l'humiliait.

Il eut la force de dissimuler cette nouvelle blessure: qu'eût-il pu dire?..

Les intentions de la jeune femme n'étaient-elles point excellentes?

Comme lui, elle était victime du destin qui les avait rangés dans des générations différentes!

Cela donnait à Cordier des susceptibilités qu'il n'eût point eues avec quinze ans de moins et dont elle devait tenir compte; elle en avait fait l'ap-

prentissage au cours des premiers mois de leur union.

— A quoi songes-tu? interrogea-t-il perplexe.

— A toi, à nous.

— Comment cela?... Dis toutes ta pensée!

— Tout à l'heure, en écoutant Christian Daurin j'ai senti contre toi quelque chose qui ressemblait à de l'animosité, je le confesse... Jamais je n'ai aimé ce garçon, tu le sais et n'en doutes point. Eh bien! d'apprendre que lui m'avait aimée un peu plus que je ne le supposais, cela m'a presque émue... En songeant que tu m'avais caché ce fait, je t'en ai presque voulu... Est-ce assez stupide!

— Non, c'est humain.

— J'ignorais que je fusse coquette à ce point, car ce n'est que la coquetterie. Dans le silence de ma chambre, alors que j'y réfléchissais, je l'ai bien compris. Mon amour-propre de femme fit des siennes.

— Oh! le péché est bien mince.

— J'aurais dû pourtant ne point m'arrêter à ce détail... Tu avais l'air si malheureux, si éperdu devant cet homme qui t'accusait, t'insultait... Mon devoir eût été d'oublier ce petit côté de la question pour venir à ton secours et t'aider à te défendre.

— A quoi bon, il ne t'eût pas crue.

— Allons donc... Certes, je me souviens parfaitement que le soir où M. Daurin me demanda l'autorisation de solliciter ma main, je me montrai quelque peu troublée. Cette recherche flattait ma vanité... Toujours cette coquetterie de femme qui fait que nous serons éternellement heureuses d'être préférées aux autres, que nous éprouverons un sentiment d'indulgence, presque de gratitude, envers celui qui nous aura distinguée, même s'il ne nous plaît pas.

« Mais cet émoi passager fut vite dissipé; le lendemain, j'avais repris mon bel équilibre et ce fut moi, tu dois t'en rappeler, qui incitais ma mère à repousser la candidature de M. Daurin.

« Pour cela, j'avais de bonnes raisons, ou plutôt, j'en avais une: je t'aimais!

« Souviens-toi de cet après-midi de mai où, étant allée te voir pour t'emprunter quelques volumes, je te trouvais triste, mélancolique, au point que, bouleversée, je finis par t'avouer ma tendresse... Ce fut moi qui, la première, ouvris mon cœur... »

— C'est vrai, ma chérie, fit Michel, que l'évocation de ce passé transfigurait, car il y puisait la certitude qu'il avait eu tort de trembler pour l'avenir.

— Voilà ce que j'aurais dû dire tout à l'heure à M. Daurin: « Jamais je ne vous ai aimé; un seul homme a eu toute ma tendresse, mon mari. Dans ces conditions, qu'il vous ait ou non confié ses sentiments à mon égard, vous n'aviez aucune chance de devenir mon époux... Cessez donc de réexaminer... Son silence ne vous causa aucun préjudice. »

« Le petit sentiment de rancune que j'éprouvais, la surprise, l'émoi de te voir si grandement méconnu par ce jeune homme, me fermèrent la bouche.

« Je ne pensais à rien, pas même à intervenir, et c'est cela que je te prie de me pardonner.

J'ai failli à mon rôle d'épouse aimante... Mais toi, pourquoi n'as-tu rien dit, pourquoi n'as-tu point évoqué cette scène de nos aveux dont je viens de te parler?...

Elle se penchait vers son mari qu'elle avait pris aux épaules et lui parlait de près, son souffle parfumé caressant sa joue.

Il ne put y tenir davantage et entaquant la taille souple de la jeune femme, il l'attira contre lui en une étreinte passionnée.

— Ma Simone, je t'en conjure, ne t'accuse point ainsi?... Je n'ai pas le moindre pardon à t'accorder... Non, n'insiste pas... Maintenant, si je n'ai rien dit de la scène que tu viens d'évoquer, c'est qu'elle nous appartient, uniquement à nous deux... J'aurais rougi de la narrer à ce jeune fat ; qui sait même s'il l'eût comprise?... En tout cas, elle n'eût rien démontré à cet esprit prévenu.

Longtemps Cordier parla ainsi. A battre si près l'un de l'autre, son cœur et celui de Simone s'apaisaient, retrouvaient leur rythme identique.

À nouveau, le bonheur les enveloppait, les isolant du reste du monde.

Pourtant, la jeune femme dit encore :

— Oui, tu as raison, cette fois comme toujours... Seulement, je tiens à rétablir les faits... Sais-tu où l'on peut joindre M. Daurin?...

— Quoi, tu veux aller le voir?...

— Non, simplement lui écrire.

— Adresse ta missive au Ministère des Colonies, Lafond l'a pris comme chef de cabinet... Encore une chose que je savais et dont je ne t'ai soufflé mot... J'ignore au fond pourquoi.

Elle ne répliqua pas ; assise à un petit bureau placé dans l'encoignure voisine, elle griffonnait un pneu d'une plume rapide.

En quelques minutes il fut achevé ; alors, le tendant à Michel :

— Lis, fit-elle simplement.

D'un coup d'œil, il parcourut les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Je n'ai qu'un mot à ajouter aux explications que mon mari, M. Michel Cordier, vous a fournies ce tantôt et ce mot, pour moi, clôture définitivement cet incident. Jamais je n'ai eu la pensée de devenir votre femme, cela pour l'excellente raison que, lorsque je fis votre connaissance, j'aimais déjà ailleurs, j'avais donné mon cœur à celui que j'ai épousé. Vous voyez donc que son silence ne vous causa pas le moindre préjudice. Ceci est l'affirmation de la stricte vérité, je l'atteste sur mon honneur de femme ; j'espère que vous serez assez galant homme pour ne point en douter. »

Et c'était signé : « Simone Cordier. »

— Tu m'approuves ? interrogea-t-elle.

— Oui tu es aussi vaillante que tendre, c'est pourquoi je t'aime, murmura-t-il en effleurant sa tempe d'un baiser léger.

— En ce cas, fais-moi un plaisir. Repartons ce soir même pour Tours. Que m'importe Versailles ; nous n'avons point d'ambition, puisque nous possédons le plus grand bien que puissent détenir les mortels : le bonheur... Rentrons chez nous, là-bas, où notre amour a pris naissance, nous serons heureux plus que partout ailleurs

— Tu veux, vraiment?...

— Je t'en prie.

— Eh bien ! soit, avant dîner, nous aurons quitté Paris.

A la même heure, dans son cabinet de la rue Oudinot, le ministre des Colonies déclarait en frappant amicalement sur l'épaule de Daurin :

— Ainsi, mon cher ami, dans trois jours, vous repartirez là-bas?...

Le jeune homme, dont le visage rayonnait, s'exclama gaiement :

— Parbleu oui, monsieur le ministre, et je vous promets d'y faire de la bonne besogne !

— Je n'en doute point ; j'ai répondu de vous au président du Conseil et c'est ainsi que j'ai enlevé votre nomination.

— Je vous remercie... Jamais je n'oublierai, monsieur le ministre...

Christian Daurin se confondait en protestations, accumulant les formules de dévouement.

Lafond, petit homme au teint de bistre, aux yeux de braise, au fort accent méridional, l'interrompit familièrement.

— C'est bon, c'est bon, je sais qu'on peut compter sur vous. Maintenant, filez, mon cher gouverneur. J'ai du monde plein mon antichambre, des tas de raseurs qu'il me faut recevoir moi-même... Allez jouir de vos derniers jours de Paris.

Le jeune homme ne se le fit pas répéter deux fois et la minute suivante, il quittait le cabinet ministériel. L'heure d'avant, comme il arrivait rue Oudinot, un huissier s'était précipité à sa rencontre ; depuis le matin, le patron le faisait chercher partout.

On avait couru chez lui, en dix endroits différents, sans le trouver.

Quelque peu inquiet, Christian s'était présenté chez Lafond ; celui-ci l'avait accueilli avec un cri de joie.

— Enfin, vous voici.

Et, sans reprendre haleine, il lui avait annoncé la grande nouvelle qui, depuis plusieurs heures, mettait le ministère en émoi.

Un raz de marée venait de ravager une partie des côtes d'Annam, menant la ruine et la désolation sur son passage.

Les indigènes, sourdement travaillés en sous-main, s'agitaient, croyant à quelque sortilège dont les Français seraient incapables de les préserver.

Rollet, le lieutenant-gouverneur que Lafond avait laissé là-bas, se révélait totalement insuffisant en ces graves conjonctures ; il ne savait qu'expédier câblogrammes sur câblogrammes.

Il fallait un homme énergique, intelligent, connaissant bien la colonie, sinon, de graves désordres étaient à craindre ; Lafond avait pensé à Daurin et répondu de lui au Conseil des ministres si bien qu'il avait obtenu l'autorisation de le nommer comme gouverneur intérimaire.

— Et vous savez, si tout marche bien, vous serez titularisé avant six mois, je vous en donne ma parole, avait-il conclu.

C'était là plus que Christian pouvait espérer, et voici pourquoi, à cette heure, il était en proie à une joie sans mélange.

Son ambition, le seul sentiment qui vraiment

fût capable de le galvaniser, son ambition était pleinement satisfaite.

— Gouverneur général à trente et un ans !... Quel rêve !...

Ce fut à ce moment qu'on lui remit un pneumatique ; machinalement il en déchira le pointillé.

Présentement, son esprit était ailleurs, évoquant les splendeurs de son avenir.

D'un regard distrait, il déchiffra la missive ; celle-ci n'était autre que le pneumatique expédié par Simone.

Il fallut que Daurin le relise pour en comprendre parfaitement le sens.

Il était si loin de tout cela ! En vérité, que lui importaient les Cordier ?...

— J'ai été stupide de leur faire une pareille sortie, songea-t-il. Qu'ils soient heureux aux bras l'un de l'autre... Le gouverneur général que je suis s'en moque complètement.

Et comme il était rentré dans son bureau, une idée généreuse effleura son esprit, idée qu'il entreprit de mettre à exécution sans plus tarder.

Sur une de ses cartes de visite, il griffonna les mots suivants :

« Christian Daurin adresse à M^{me} et M. Cordier tous ses compliments, et les prie de considérer

comme nul et non avenu l'incident de cet après-midi, les assurant de sa respectueuse sympathie. »

Ceci fait, il glissa le bristol sous une enveloppe et, de sa plus belle écriture, il calligraphia l'adresse.

Maintenant sa pensée déviait et, revivant sa matinée, il songeait à Lyse Méral.

Irait-il la voir comme elle l'en avait prié ?...

Un instant, il en eut le désir ; il avait du temps devant lui, sa journée lui appartenait et au fond de son être, se précisaient des souvenirs.

Cette femme avait été le premier amour de sa vie !...

Presque aussitôt il se ressaisit.

— Non, je n'irai point chez Lyse !

De celle-ci il se souciait peu. Elle appartenait au passé et, comme tous les ambitieux, Daurin n'avait d'yeux que pour l'avenir.

— Je la laisse à son Leroy, murmura-t-il, cynique et joyeux. Allons faire un tour dans les services, recevoir les félicitations des bons petits camarades qui doivent crever de jalousie.

Sur cette conclusion, qui lui était infiniment agréable, Daurin alluma une cigarette d'un geste désinvolte, chassant loin de lui, avec les tourbillons de sa fumée, tout ce qui ne se rapportait pas au culte égoïste de son moi.



Prochain volume à paraître :

L'ENFANT DU DÉSIR

par Jean VALDIER et Charles DÉ

1 fr. 25 le roman complet

JEAN VALDIER et CHARLES DÉ

L'ENFANT DU DÉSIR

PREMIÈRE PARTIE

UN DROLE DE GOSSE

CHAPITRE PREMIER

— Tiens, Minot, regarde-moi comme le fils de la Margache a « esquiné » ce pauvre petit Raoul !

M^{me} Minot, patronne de l'unique auberge de Visieux — charmante petite bourgade dont les cinquante ou soixante feux s'égrainent au long de la grand'route de Lisieux à Caen — poussa devant elle un gamin de dix-sept ans à peine, dont le visage était en sang, et qui geignait son saoul, en pleurant à chaudes larmes.

Minot, qui était occupé à mettre un peu d'ordre sur son comptoir aux étains étincelants, resta quelques secondes bouche bée, puis, on allant au devant du jeune homme, questionna :

— Qu'est-ce qui lui a encore passé par la tête à c'te grande saleté de Jean-Pierre ?

Jean-Pierre, c'était le fils de la « Margache », vachère à la ferme des Quatre-Chemins.

M^{me} Minot ne répondit pas à cette question de son mari.

Elle se contenta de hausser les épaules, tout en disant :

— Passe-lui un verre d'arquebuse à ce pauvre-gars, au lieu de l'inquiéter de ce qui a bien pu passer dans la tête de ce galvaudeux... Assieds-toi là, mon petit Raoul, je vais aller te chercher

une bolée d'eau fraîche et j'vas te laver les joues et toute la frimousse...

Tout en gagnant sa cuisine, elle dit, entre ses dents :

— Mais qu'est-ce que le maire attend pour flanquer à la porte de la commune c'te Margache et sa sale graine... Va pas esquiner tout le village ce grand salaud-là !

Minot, tout en versant le verre d'arquebuse, questionna :

— Comment que c'est arrivé c't'affaire là ?

Le blessé bredouilla tout en reniflant ses larmes à petits coups :

— Est-ce que je sais seulement ce qui lui a pris à c'te brute !... On travaillait tous les deux à réparer le pneu arrière de la voiture du notaire... Le patron m'a appelé : Raoul ! Raoul !... J'me suis sorti de dessous le châssis pour aller voir ce qu'on me voulait. Ah ! malheur ! j'avais pas fait cinq pas que c'te brute est tombée sur moi à coups de poing et à coups de pied...

— Comme ça, sans raisons ?

— Dame, oui !... Y parait...

— Vous n'aviez pas eu de mots, ensemble ?

— Pas un seul... Je ne le connais pour ainsi dire pas... Depuis trois jours que je suis embauché chez m'sieur Vauquelin, j'ai pas eu l'occasion d'adresser vingt paroles à ce Jean-Pierre... D'abord ça m'aurait été difficile, vu que je suis été em-

Lire la suite dans quinze jours : L'ENFANT DU DÉSIR

OEUVRES DE PONSON DU TERRAIL

Beaux volumes, sous couverture illustrée en couleurs

- | | | |
|---------------------------------------|----------------------------------|---|
| 1. La Jeunesse du Roi Henri. | 15. Le dernier mot de Rocambole. | 32. Le Palais mystérieux. |
| 2. Les Galanteries de Nancy-la-Belle. | 16. L'Enfant perdu. | 33. Le Capitaine Coquelicot. |
| 3. Les amours du Valet de Trèfle. | 17. Les Tribulations de Shoking. | 34. Les Gandins. |
| 4. La Reine des Barricades. | 18. Rocambole en prison. | 35. L'Agence Matrimoniale. |
| 5. Rocambole. | 19. La corde du Pendu. | 36. Le capitaine des Pénitents noirs. |
| 6. Le Club des Valets de Cœur. | 20. Les voleurs du grand Monde. | 37. Pas-de-Chance. |
| 7. Les Exploits de Rocambole. | 21. Cartahut. | 38. Les Mystères des Bois. |
| 8. La comtesse Artoff. | 22. Le buveur de Raki. | 39. La Chasse à la Muette. |
| 9. La Résurrection de Rocambole. | 23. Le Paris mystérieux. | 40. Mémoires d'un Gendarme. |
| 10. L'Auberge maudite. | 24. Les Compagnons de l'amour. | 41. Les Orphelins de la Saint-Barthélemy. |
| 11. La Maison de Fous. | 25. La Dame au Gant noir. | 42. Le Capitaine Curebourse. |
| 12. Les Étrangleurs. | 26. Le Forgeron de la Cour-Dieu. | 43. L'Armurier de Milan. |
| 13. Les Millions de la Bohémienne. | 27. Les Amours d'Aurore. | 44. Le Filleul du Roi. |
| 14. Un Drame dans l'Inde. | 28. La Justice des Bohémiens. | 45. L'Héritage du Roi René. |
| | 29. Les Cavaliers de la Nuit. | 46. Le secret du Dr Rousselle. |
| | 30. Le Page du Roi. | |
| | 31. La messe Noire. | |

OEUVRES DE GUSTAVE AIMARD

VOYAGES — EXPLORATIONS — AVENTURES

Chaque volume, sous belle couverture illustrée en couleurs,
forme un récit complet

- | | | | |
|---------------------------------|------------------------------|------------------------------------|----------------------------------|
| 1. Les Trappeurs de l'Arkansas. | 13. Curumilla. | 27. Une Vengeance de Peaux-Rouges. | 42. La Main-Ferme. |
| 2. Les Rôdeurs de Frontières. | 14. Valentin Guillois. | 28. Les Gambucinos. | 43. L'Eau-qui-Court. |
| 3. Les Francs-Tireurs. | 15. Les Bois-Brûlés. | 29. Sacramento. | 44. Les Nuits Mexicaines. |
| 4. Le Cœur loyal. | 16. Balle-Franche. | 30. La Mas-Horca. | 45. Les Vaudoux. |
| 5. La Belle Rivière. | 17. L'Éclairer. | 31. Rosas. | 46. Le Roi des Placers d'Or. |
| 6. Le Souriquet. | 18. La Forêt Vierge. | 32. Les Aventuriers. | 47. Le Rancho du Pont-de-Llanes. |
| 7. Le Grand Chef des Aucas. | 19. Les Outlaws du Missourl. | 33. Les Bohèmes de la Mer. | 48. Le Rastréador. |
| 8. Le Chercheur de Pistes. | 20. Les Chasseurs d'Abelles. | 34. La Castille d'Or. | 49. Le Doigt de Dieu. |
| 9. Les Pirates des Prairies. | 21. Le Cœur de Pierre. | 35. Le Forestier. | 50. Le Trouveur de sentiers. |
| 10. La Loi de Lynch. | 22. Le Guaranis. | 36. Les Titans de la Mer. | 51. Les Bisons blancs. |
| 11. La Grande Éfubusto. | 23. Le Montonero. | 37. Les Rois de l'Océan. | 52. Cardénio. |
| 12. La Fièvre d'Or. | 24. Zéno Cabral. | 38. Vent-en-Panne. | |
| | 25. Cornelio d'Armor. | 39. Ourson Tête-de-Fer. | |
| | 26. Les Coupeurs de Routes. | 40. Le Chasseur de rats. | |
| | | 41. Le Commandant Delgrès. | |

OEUVRES DE LOUIS NOIR

Beaux volumes, sous couverture illustrée en couleurs

- | | | |
|-------------------------------------|-------------------------------|------------------------------------|
| 1. Surcouf. | 8. Le Roi des Chemins. | 16. Le Forban Noir. |
| 2. Empereur et Corsaire. | 9. Le Trou de l'Enfer. | 17. Jean-qui-Tue. |
| 3. Le Coupeur de Têtes. | 10. Les Millions du Trappeur. | 18. Le Serpent du désert. |
| 4. A la recherche d'un trésor. | 11. Le Trappeur malgré lui. | 19. Un drame au fond de l'abîme. |
| 5. Les Chasseurs du Désert. | 12. Le Voyageur Mystérieux. | 20. Le Secret de la Ville Fantôme. |
| 6. Le Corsaire aux cheveux d'or. | 13. Le Tueur de Lions. | 21. Les Mystères de la Savane. |
| 7. La Vengeance du Roi de la Grève. | 14. Un Enlèvement au Harem. | 22. A la Conquête des Dieux d'or. |
| | 15. Une Guerre de Géants. | |

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES

A. FAYARD & C^{ie}, Éditeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard, Paris (XIV^e)

A. FAYARD & C^e, éditeurs, Rue du St-Gothard, 18-20, PARIS (14^e)

LE LIVRE POPULAIRE

Beaux volumes sous couverture illustrée en couleurs

Mettre à la portée de tous, à un prix modique, les œuvres de nos meilleurs écrivains populaires, tel est le but de cette belle collection, un des plus grands succès de la librairie moderne.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Marcel ALLAIN
Midinette et Nouvelle riche.
Cœur Rouge.
Paradis d'Amour.

Émile ARCHER
Les Masques rouges.

G. AVRIL et P. BOREL
A la Conquête de l'Amour.

Jules BEAUJOINT
L'Auberge Sanglante de Peirebeulle.

Adolphe BELOT
La Femme de Feu.

Paul BERTNAY
Le Pêché de Marthe.
Le Louveteau.
L'Espionne du Bourget.
Enfant de l'Amour.
Orphelins d'Alsace.
Les Millions de l'Oncle Fritz.
Le Passeur de la Moselle.
Le Secret de Thérèse.
La Pêcheresse.
Ariette Saphir.
Le Secret de la flamme.
Les Lèvres closes.
Prince et Assassin.
Le Secret mortel.
L'Héritier de Chanterline.
Désespérées.

Georges de BOISFORET
L'Anneau d'Argent.

Eugène CHAVETTE
Aimé de son Concierge.

Pierre DECOURCELLE
Le Crime d'une Sainte.
La Chambre d'Amour.
La Môme aux Beaux Yeux.
Les Ouvrières de Paris.
La Buveuse de Larmes.
La Mère Coupe-Toujours.
Les Deux Gosses.
Fanfan et Claudinet.
La Voleuse d'Honneur.
Gigolette.
Amour de Fille.
Le Million de la Bonne.
La Mendicante d'Amour.
Fille d'Alsace.
Le Mort qu'on tue.
La Princesse Millard.
Fille de Forçat.
La Danseuse assassinée.
Quand on aime.
La Reine des Perles.

Charles ESQUIER
La Couronne de ronces.
Les Vendeurs de larmes.

Paul FEVAL

Le Bossu.
Le Chevalier de Lagardère.
Le Capitaine Fantôme.
Les Mystères de Londres.
Les Habits Noirs.
Le Cavalier Fortune.

Paul FEVAL III
Mam'zelle Flamberge.
Les Chevauchées de Lagardère.
Cocardasso et Passepoil.
Les Bandits de Londres.

Émile GABORIAU
La Corde au Cou.
Le Dossier n° 113.
Monsieur Lecoq.
L'Affaire Lerouge.
Le Crime d'Orival.
L'Argent des autres.

Gustave GAILHARD
Sous la Dague.
Crévétout, hussard de la Grande.
La Démonie.

G. de GASTYNE
La Dame de Pique.

Henri GERMAIN
Vengée!

Paul JUNKA
Larrons d'Amour.

Henri KEROUL
Le Petit Muet.

Georges de LABRUYÈRE
Chanterline.
Les Possédées de Paris.

Edmond LADOUCKETTE
Le Masque de Fer.
La Guerre des Camisards.
Le Roi des Halles.
La Revanche de Mazarin.
L'Orphelin de Bazelles.
Les Fulseurs d'Epaves.

Maurice LANDAY
Blanchette.
La Robe Rouge.
Fleur d'Amour.
Les Amants de Florence.
Les Martyrs d'un amour.
Calvaire de gosses.

Louis LAUNAY
Le Bon Roi Henriot.
La Reine des Cambrioleurs.

Georges LE FAURE
La Dame aux Outillets.

Edmond LEPELLETIER
Madame Sans-Gêne.
La Maréchale.
Le Roi de Rome.

Gaston LEROUX
Le Roi Mystère.
Un Homme dans la Nuit.
La Reine du Sabbat.
Chéri-Bibi.

Georges MALDAGUE
La Boscotte.
Mam'zelle Trottin.
La Parlote.
Deux Bâtards.
Les deux Micheline.
Trahison d'Amour.
Le Jeu de la Mort.

Jules MARY
La Fée Printemps.
Guet-Apens.
Deux Innocents.
Le Wagon 303.
La Belle Pénicreuse.
Les Damnées de Paris.
L'Outragée.
La jolle boitense.

Charles MÉROUVEL
Chaste et Flétrie.
Le Pêché de la Générale.

Mortel Amour.
La Fille sans Nom.
Mortes et Vivantes.
Diane de Briolles.
Riches et Pauvres.
La Revanche des humbles.

Lucien-Victor MEUNIER
Le Caporal.

Xavier de MONTÉPIN
Les Filles du Saltimbanque.
La Porteuse de Pain.
Sa Majesté l'Argent.

Yves MORA
L'Ensorceleuse.

Michel MORPHY
Mignon.
Les Noces de Mignon.
Mademoiselle Cent-Millions.
La Mie aux Baisers.
Le Gosse de Paris.
Mirette.
Finnée Maudite.
La Fille de Mignon.
Mignon Vengée.
La Sultane blonde.
La Dame Blanche.

PONSON du TERRAIL
Cadet Fripouille.

René de PONT-JEST
Aveugle.

Paul ROUGET
La Fante de Jeannine.
Fille d'Ève.
La Femme de l'Autre.
Belle Amie.

Pierre SALES
Fille de Soldat.
La Course aux Millions.
La Mariquita.
Le Docteur Miracle.
Le Secret du Fakir.
Coqueluche 1^{er}.

Georges SIM
Miss Baby.
Chair de Beauté.

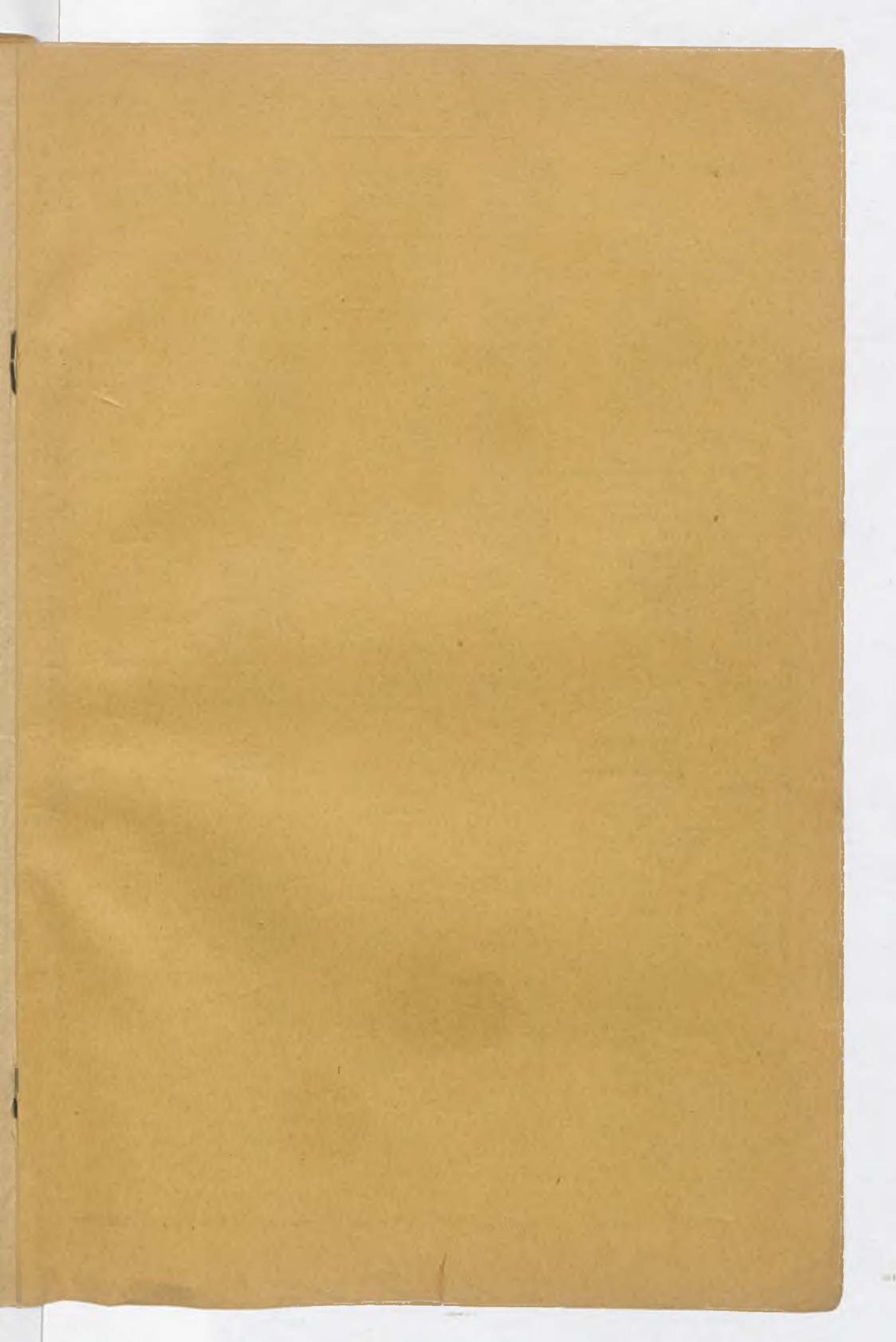
Eugène SUE
Les Mystères de Paris.
Le Juif-Étranger.

Georges SPITZMULLER
Réveil d'Amour.
Le Crime du Docteur.

Michel ZEVACO

Borgin.
Les Pardaillan.
L'Épopée d'Amour.
Le Capitain.
La Fausta.
Fausta vaincue.
Nostradamus.
Le Pont des Soupirs.
Les Amants de Venise.
L'Héroïne.
Triboulet.
La Cour des Miracles.
L'Hôtel Saint-Pol.
Jean Sans Peur.
La Marquise de Pompadour.
Le Rival du Roi.
Pardaillan et Fausta.
Les Amours du Chicou.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Extrait du Catalogue :

N ^{os}		N ^{os}		N ^{os}	
95	P. Sales	186	P.-Y. Sebillot	270	M. Allage
97	—	187	P. Bertnay	271	G. Spitzmuller
98	L. Launay	188	—	272	Ch. Le Facky
99	A. Matthey	189	M. Boisson	273	Guy Desvieux
100	F. Peyre	190	G. Spitzmuller	274	J. Clairange
101	Ch. Mérouvel	191	G. Mالدague	275	A. Delcamp
102	J. de Gastayne	192	Marc Mario	276	J. Joseph-Renaud
103	M. Priollet	193	J. de Gastayne		et Eloy Alary
104	J. Mandement	194	—	277	Henri Demesse
	et M. Allain	195	M. Morphy	278	J. Chanteuges
105	P. Sales	196	P. Bertnay	279	J. Bonnéry
106	—	197	J. Bonnéry	280	V. Gœdorp
107	Ed. Contino	198	Ch. Mérouvel	281	Jean Morni
108	M. La Tour	199	—	282	H. d'Yvignac
109	J. de Gastayne	200	H. de Chazel	283	P. Darcy
110	M. Morphy	201	M. Morphy	284	G. Spitzmuller
111	—	202	P.-Y. Sébillot	285	H. de Testard
112	G. Mالدague	203	G. Gailhard	286	J. Clairange
113	M. Priollet	204	Trotet de Bargis	287	J. de Saint-Marc
114	M. La Tour	205	Paul Bertnay	288	Streidi
115	P. Sales	206	—	289	Ch. Le Facky
116	—	207	Jean Petithu-	290	Léonce Prache
117	J. de Gastayne		guenin	291	E.-P. Margueritte
118	E. M. Laumann	208	J. Bonnéry	292	S.-B. Mila
	et L. Perret	209	G. Mالدague	293	Paul Dancray
119	C. Mérouvel	210	M. Landay	294	Ch. Mérouvel
120	P. Decourcelle	211	M. Morphy	295	J. Chanteuges
121	—	212	—	296	M. Landay
122	G. Mالدague	213	Paul Zahori	297	H. de Testard
123	P. de Pont-Jest	214	H. de Forges et	298	Lucy Auge
124	H. Kéraul		F. Dacre	299	H. Chanterelle
125	M. Allain	215	J. Bonnéry	300	E. Saillard
126	P. Sales	216	C. Audigier	301	J. Bonnéry
127	J. de Gastayne	217	E.-M. Laumann	302	J. Clairange
128	A. Matthey	218	R. Bringer	303	G. Clavigny
129	M. Priollet	219	M. Landay		
130	H. Mansvic	220	Pierre Sales	304	P. Darcy
131	G. Mالدague	221	—	305	J. de Saint-Marc
132	J. Mary	222	J. Bonnéry	306	M. Landay
133	—	223	M. Morphy	307	R. Navailles
134	P. Sales	224	R. Trotet de	308	Georges Sim
135	M. Morphy		Bargis	309	G. Desvieux
136	M. La Tour	225	Léon Malicot	310	P. Dancray
137	—	226	Paul Junka	311	Henry Gayar
138	J. de Gastayne	227	M. Boisson	312	J. Chanteuges
139	G. Mالدague	228	Jean Petithu-	313	R. Le Moins
140	M. Priollet		guenin	314	N. de Guy
141	J.-H. Magog	229	H. Mansvic	315	Eugène Thebaud
142	H. Manavic	230	J. Bonnéry	316	Paul Darcy
143	P. Sales	231	Louis Létain	317	Jean Clairange
144	—	232	Jean Demais	318	M. Landay
145	G. Mالدague	233	H. France et	319	R. Navailles
146	M. La Tour		M. Morphy	320	H. d'Yvignac
147	J. de Gastayne	234	G. Mالدague	321	P. Dancray
148	M. Landay	235	J. Nauzannes	322	L. Prache
149	P. Lafargue	236	J. Clairange	323	J. Chanteuges
150	P. Decourcelle	237	H. Mansvic	324	L. Létain
151	—	238	H. de Chazel	325	Robert Lérac
152	J. Cardoze	239	M. Idiers	326	A. Boissière
153	G. Mالدague	240	P. Darcy	327	J. de Saint-Marc
154	J. de Gastayne	241	C. Audigier	328	Paul Darcy
155	J. Mary	242	J. Bonnéry	329	René Le Moine
156	—	243	J. Rochon	330	M. Landay et
157	H. Marchat	244	M. Morphy		A. de Lorde
158	R. de Pont-Jest	245	J. Chanteuges	331	J. Clairange
159	M. Morphy	246	A. Delcamp	332	Christian Brulls
160	—	247	René Trotet de	333	H. Chanterelle
161	G. Mالدague		Bargis	334	Jacques Morand
162	Ch. Le Facky	248	A. Boissière	335	Guy Desvieux
163	P. Bertnay	249	J. Demais	336	Paul Dancray
164	F. M. Laumann	250	P. Junka	337	Henri Gayar
	et J. Bouvier	251	P. Sales	338	J. Chanteuges
165	—	252	J. Bonnéry	339	Albert Boissière
166	Jean Rochon	253	P. Darcy	340	Georges Sim
167	J.-H. Magog	254	B. Van Vorst	341	Maurice Landay
168	Pierre Sales		et A. Johnson	342	Claude Desvallières
169	—	255	M. Landay	343	Paul Darcy
170	G. Mالدague	256	J. Nauzannes	344	Christian Brulls
171	C. Le Facky	257	J. Clairange	345	Henri d'Yvignac
172	Paul Bertnay	258	A. Delcamp	346	Jean Clairange
173	M. Morphy	259	J. Dalbret et	347	Robert Lérac
174	J. de Gastayne		Tr. de Bargis	348	Léonce Prache
175	—	260	R. Bringer	349	Jacques Morand
176	G. Mالدague	261	J. Chanteuges	350	Robert Navailles
177	Jean Bertnay	262	G. Spitzmuller	351	Guy Desvieux
178	Jules Mary	263	J. Rochon	352	Paul Dancray
179	—	264	R. de Château-	353	Georges Stell
180	J. de Gastayne		vieux	354	André Delcamp
181	Pierre Sales	265	P. Dancray	355	A. de Lorde et
182	Pierre Sales	266	H. d'Yvignac		M. Landay
183	G. Mالدague	267	P. Darcy	356	Georges Sim
184	J. Bonnéry	268	J. Bonnéry	357	J. Chanteuges
185	V. Gœdorp	269	H. de Testard	358	R. Navailles